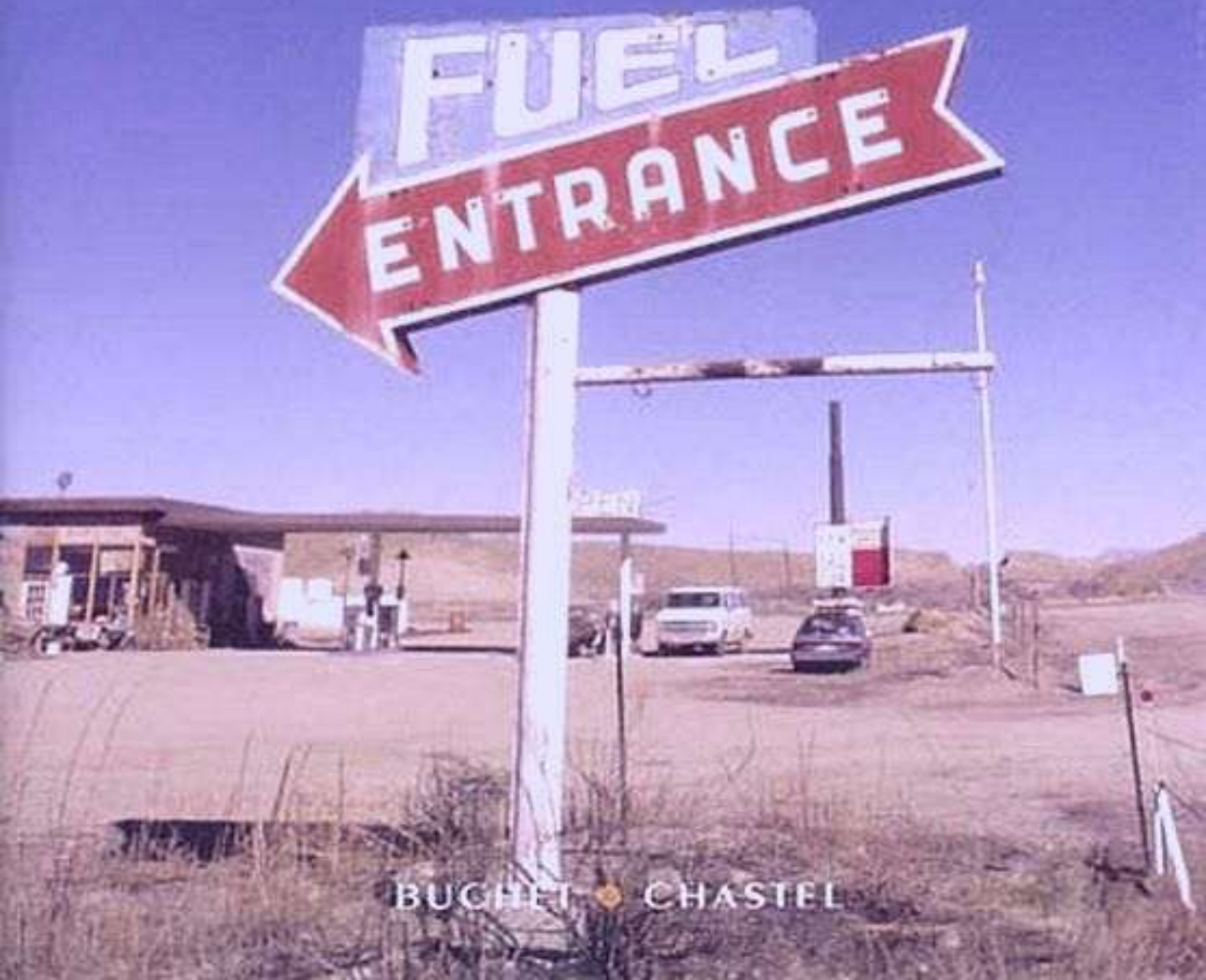
Ron Hansen

C'est la vie !

roman



BUCHET CHASTEL

RON HANSEN

C'EST LA VIE !

Roman traduit de l'américain
par Vincent Hugon



BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Isn't It Romantic* ?
Copyright © 2003 by Ron Hansen
Pour la traduction française :
© Buchet/Chastel,
un département de Meta-Éditions, 2005
7, rue des Canettes, 75006 Paris
ISBN : 2-283-02110-3

Pour Bo

1

L'Amérique, c'était l'idée de Nathalie.

Elle s'était rendue à l'agence de voyages de Mme Dubray – un premier étage donnant sur la rue Saint-Jacques à Paris – et avait poliment écouté la patronne lui vanter les remparts de Saint-Malo, les forêts et les clairières de Perpignan, aux alentours de ce golfe où ne rôdait plus aucun lion, les plages ensoleillées de la Côte d'Azur où Mademoiselle pourrait, sans entraves, faire prendre l'air à sa juvénile poitrine, en toute innocence, en toute liberté.

Nathalie avait pudiquement dissimulé sa juvénile poitrine derrière ses avant-bras, puis expliqué à Mme Dubray que, s'il s'agissait là de destinations que Pierre aurait pu choisir pour les grandes vacances, elle en avait assez de faire des concessions à son volage fiancé. En tant que bibliothécaire spécialisée dans le domaine américain à la Bibliothèque nationale, avait-elle rappelé à Mme Dubray, visiter les États-Unis lui paraissait à la fois plus attirant et plus judicieux que de passer ses vacances en France, entre Français, comme elle l'avait fait toute sa vie.

Mme Dubray en convint de mauvaise grâce, avec un soupir, l'air de dire que, vraiment, il y avait des gens qui marcheraient sur la tête si on les laissait faire.

— Que préféreriez-vous, mademoiselle Clairvaux ? s'enquit la directrice de l'agence. Du shopping à New York ? Du Walt Disney en Floride ?

Nathalie secoua la tête et déclara qu'elle aimerait traverser l'Amérique de la côte Est à la côte Ouest par voie terrestre. Mme Dubray adopta une expression impénétrable :

— Comment ?

Nathalie se sentit injustement mise à l'épreuve.

— En train ?

Mme Dubray esquissa un sourire en coin.

— Le train, en Amérique !

— Ou peut-être que je pourrais louer une voiture.

Mme Dubray laissa échapper un ricanement.

— On est audacieuse, à ce que je vois. Tailler la route à travers quarante États ?

— Cinquante.

— Tous ne valent pas le détour.

Nathalie concéda qu'elle n'était pas certaine qu'il existe un moyen pratique de faire ce dont elle avait envie ; c'était justement la raison pour laquelle elle avait jugé nécessaire de s'adresser à une agence. Elle voulait voir les curiosités et les merveilles naturelles de l'intérieur des États-Unis, celles à côté desquelles passaient en général les Européens. Elle ramassa un livre de photos posé à ses pieds et le feuilleta afin d'en montrer plusieurs à Mme Dubray : des enfants sur des balançoires à rayures rouges, une poursuite de voitures sur l'écran d'un drive-in, la neige tombant sur les maisons exactement identiques du lotissement de Levittown, la chaude lumière du soleil de l'Iowa sur des machines vertes semant derrière elles des bottes de foin jaunes, un orage sinistre au-dessus d'un parc à caravanes dans le Kansas, une fillette en bottes de cow-boy vendant des nains de jardin sur un marché aux puces, une gigantesque salle de bingo remplie de centaines de personnes penchées sur leurs grilles.

— Ce genre de choses, conclut Nathalie. Pas les endroits touristiques.

Mme Dubray réfléchit un instant.

— J'ai une solution, dit-elle.

— *Oh, goody !* s'exclama Nathalie.

2

Nathalie Clairvaux était une splendide jeune femme de vingt-six ans au visage ovale, à la luxuriante chevelure brun café et aux yeux couleur caramel, qu'elle camouflait parfois derrière des lunettes sérieuses – non pas en raison de problèmes de vue, mais pour intimider les hommes qui avaient des vues sur elle. Dans la hâte des préparatifs de départ, elle les avait oubliées à Paris, mais les attentions intempestives dont elle fut l'objet dans l'avion entre Orly et New York l'excédèrent tellement qu'elle en racheta une paire pourvue d'épaisses montures noires – pareilles à celles de Buddy Holly – avant de monter dans la navette du dimanche matin pour le terminal routier du port de New York.

Là, elle découvrit dans une rue latérale l'imposant autocar de See America, vénérable mais défaillant engin cannibalisé par des revendeurs de pièces mécaniques à tendances sadiques, dont les surfaces métalliques s'ornaient d'exubérants motifs chamarrés obtenus à partir de résidus de pots de peinture. Samsonites, cartons, sacs de toile ou de jute attendaient de trouver place dans ses entrailles, tout comme attendaient, moroses, les futurs passagers : un vieillard gâteux avec des jumelles autour du cou, des enfants japonais renfrognés qui jouaient à la Game Boy, des Canadiens pour qui la cordialité n'était pas une priorité, un couple habillé de sahariennes assorties, un homme aux cheveux en brosse qui se déplaçait toujours sur la pointe des pieds, une femme obèse qui engouffrait des éclairs au chocolat à la chaîne et trois adolescentes écossaises manifestement terrifiées par un ivrogne qui avait perdu l'usage d'une de ses jambes plusieurs jours auparavant et considérait Nathalie Clairvaux avec un air d'affection désespérée.

Celle-ci faillit tourner les talons mais, consciente que de tels *a priori* quant au moyen de transport ou à ses compagnons de

voyage auraient été la marque d'une touriste et non d'une véritable aventurière – un manque de cran flagrant –, elle se joignit finalement au groupe comme prévu.

Le premier arrêt fut Hoboken, où se trouvait la maison d'enfance de Frank Sinatra, une maison que n'indiquait étrangement aucun panneau, et dont le propriétaire les épia d'un œil inquiet par un interstice des stores vénitiens. Ils virent ensuite le plus grand buffet du monde ; l'endroit où avait été tourné un film des années quarante dans lequel Peter Lorre avait tenu la vedette – à moins que ce ne soit Adolphe Menjou ; un snack-bar où une serveuse réussit à jongler avec quatre tasses de café sur cinq ; Punxsatawney, en Pennsylvanie, où, selon qu'elles discernent leur ombre ou non en sortant de leur terrier le 2 février, les marmottes américaines sont, paraît-il, capables de prédire l'arrivée du printemps ; et enfin un hideux motel proche du lac Érié, où ils devaient passer la nuit et où Nathalie Clairvaux hésita plusieurs minutes sur le seuil de sa chambre, incrédule.

Dans l'est de l'Ohio, Nathalie se réveilla d'une sieste matinale sur une aire d'autoroute où ronronnaient et s'ébrouaient des semi-remorques à l'arrêt. Telle une âme en peine, elle longea une longue file de poids lourds, les bras serrés sur sa poitrine, confondue par les propositions que lui firent un certain nombre de routiers, et rejoignit le groupe See America à l'intérieur de la cafétéria. Elle suivit le troupeau, surfant sur les glissières en aluminium avec son plateau, et opta, entre autres nourritures tout aussi peu avenantes, pour quelques morceaux de poulet granuleux. Un cuisinier laissa tomber dans son assiette une pleine louche de purée, qu'il inonda de jus de viande jaune Crayola.

— J'ai un beau morceau de *beef jerky* si ça vous dit d'en tâter, lui glissa l'homme à la saharienne.

Nathalie n'avait pas la moindre idée de ce dont il parlait. L'homme s'apprêtait à lui montrer lorsque son épouse lui assena un coup de cuillère.

Les arrêts suivants furent une maison en bouteilles et Heine's Place – une crémerie où tous admirèrent d'un œil morne une meule de fromage orange d'une dizaine de tonnes

conservée dans une vitrine réfrigérée. Un panonceau sur le mur indiquait : CHEDDAR. À Akron, ils se hasardèrent dans une salle d'exposition surmontée d'un panneau GOODYEAR'S WORLD OF RUBBER, titillés par l'envie de savoir quelle place pouvait bien accorder ce musée du caoutchouc aux dérivés intimes du latex. Leur premier contact avec l'Indiana se fit par l'intermédiaire d'un pharmacien qui leur donna son interprétation du mot *Hoosier* (qui signifie « péquenot », mais désigne aussi, avec une majuscule, un habitant de l'Indiana), leva bien haut, pour que chacun puisse la contempler, la main qui avait serré celle du basketteur Larry Bird, et leur servit de guide pour la visite de la tombe et du mémorial de James Dean, visite durant laquelle Nathalie ne repéra pas moins de trois sosies du défunt acteur hantant le cimetière en blouson de cuir noir, le cheveu blond coiffé en arrière et la cigarette pendante.

Dans l'Illinois, ils dormirent dans un motel encore pire que le précédent, où Nathalie dut supporter les exclamations de douleurs de deux représentants de commerce qui se battaient à coups de serviette dans la chambre voisine pendant que la baignoire se remplissait. Dans les parcs à bestiaux de Chicago, ils s'entassèrent à l'intérieur d'un vieil enclos à cochons pour assister à la lecture d'un poème écrit par un dénommé Sandburg, puis se rendirent chez un accordeur de pianos, mâchèrent du chewing-gum devant le terrain de base-ball de Wrigley Field, observèrent les devoirs d'arithmétique d'écoliers tourbillonner au gré des rafales de vent dans les rues de la Windy City et se promenèrent dans des champs de sorgho à Arcola.

Ils s'arrêtèrent à West Branch, dans l'Iowa, où était né Herbert Hoover ; eurent droit à du Coca-Cola accompagné de branches de céleri chez la grand-mère lauréate du concours de la plus petite écriture du monde ; visitèrent le siège social propret du fabricant d'électroménager Maytag Appliances à Newton, ainsi qu'une concession Chevrolet à Council Bluffs, où chaque membre du groupe eut l'occasion de marchander le prix d'une Impala en tête à tête avec un vendeur.

Le mercredi matin, au Red Lion Inn, un pub d'Omaha, Nathalie déjeuna en compagnie d'un Anglais du nom de Clive.

— Je suis tout excitée d'être ici, lui confia-t-elle.

Elle sourit tandis que Clive buvait une gorgée de thé, puis reposait sa tasse sur sa soucoupe.

— Les règles de la politesse m'obligent à vous demander pourquoi.

Elle lui raconta qu'elle était née à Rouen, mais qu'elle avait grandi dans un hôtel au bord de la Manche (baptisé fort à propos Hôtel de la Manche) que tenait sa grand-mère à Port-en-Bessin, non loin d'une plage connue, depuis le 6 juin 1944, sous le nom d'Omaha Beach.

— Et vous voilà aujourd'hui à Omaha, compléta Clive. Vos propos n'étaient donc pas totalement dépourvus de pertinence.

Elle lui expliqua que sa grand-mère, Sophie Clairvaux, avait dix-sept ans en 1944 et que quand elle avait rencontré des soldats de la 352e division, elle les avait tous pris pour des stars de cinéma. Elle était certaine d'avoir vu Gary Cooper, maussade, passer à grandes enjambées devant elle durant un orage. Elle était persuadée que Clark Gable lui avait adressé un clin d'œil depuis le siège avant d'une jeep. Et elle était tombée amoureuse d'un caporal-chef prénommé Mitch, qui avait enseigné à cette jeune Française ce qu'était un *French kiss* avant de repartir avec son bataillon le lendemain matin. Sophie n'avait plus jamais eu de nouvelles ; elle présumait qu'il était mort. Mais elle songeait souvent à lui et même après une vie entière à entendre des touristes américains rouspéter parce qu'ils n'avaient plus d'eau chaude pour leur bain, que les panneaux n'étaient pas en anglais ou que la mer faisait trop de bruit, Mme Clairvaux se passionnait toujours pour tout ce qui touchait à l'Amérique et avait transmis le virus à Nathalie.

— M'en tiendriez-vous rigueur si je m'arrogeais votre toast ? s'enquit Clive.

Elle lui tendit l'assiette. Elle avait employé son premier mot anglais dans une phrase à l'âge de trois ans, continua-t-elle. À huit, elle connaissait par cœur les paroles de la chanson *I got it bad (and that ain't good)* [Je l'ai dans la peau et ça me rend marteau] d'Ella Fitzgerald. Elle sollicita, et obtint, un abonnement au magazine *Mad* pour son treizième anniversaire ; elle aurait rêvé de faire ses études en Amérique,

mais Mme Clairvaux avait à cœur que sa petite-fille ne s'éloigne pas trop de la Normandie et Nathalie était finalement partie étudier la littérature anglaise à la Sorbonne, collectionnant les vieux numéros de *Photoplay* et vivant près de Notre-Dame dans une mansarde au plafond si bas qu'elle était obligée de se pencher pour cuisiner et aux murs si minces qu'elle aurait juré entendre l'optométriste d'à côté sangloter quand elle regardait *La petite maison dans la prairie*. Puis elle avait décroché une maîtrise de documentation, trouvé une place à la Bibliothèque nationale et rencontré Pierre Smith à une fête, où elle lui avait déclaré qu'il ressemblait à un *linebacker* blond des Rams – ce qui l'avait obligée à expliquer ce qu'étaient les « Rams » (l'équipe de football américain de Saint Louis), un *« linebacker »* (un défenseur de seconde ligne au football américain) et à préciser si le joueur auquel il ressemblait était irrésistiblement beau. Et comme Pierre était viril, charmant, intelligent et séduisant, à la fin de la soirée elle s'était aperçue qu'elle l'avait dans la peau.

— Et ça vous rend marteau ? voulut savoir Clive.

Elle haussa les épaules.

— Ce ne serait pas lui, ce gaillard hors d'haleine ? demanda l'Anglais en mâchant son toast.

Elle se retourna. En effet, c'était bien son fiancé qui, furibond, traversait la salle du Red Lion Inn au pas de charge, sa magnifique cravate et son costume italien noir mis à mal par le voyage en avion puis en train, sa crinière blonde et léonine en désordre, une expression grave et indignée sur le visage, où se lisait la cuisante brûlure de l'insulte. À peine eut-il atteint leur box qu'il transperça Nathalie d'un regard bleu glacial et pointa vers elle un index accusateur qui laissait présager un « Aha ! » imminent.

— Aha ! s'écria-t-il.

Nathalie se retourna vers Clive.

— Oui, c'est bien lui.

3

Debout sur le trottoir non loin de l'autocar de See America, sous les yeux du groupe plus qu'intéressé, Pierre expliqua à Nathalie que sa disparition l'avait rendu fou, jusqu'à ce qu'il se souvienne de l'agence de voyages à laquelle elle avait eu recours pour son week-end thématique sur les sœurs Brontë et qu'il obtienne l'itinéraire de Nathalie auprès de Mme Dubray. Celle-ci lui avait réservé une place sur le premier vol pour Chicago en partance de Paris, et une autre dans le train de nuit Amtrak pour Omaha.

— *Le train, en Amérique !* ironisa Nathalie, imitant Mme Dubray.

— *Cette femme est aussi folle que toi. Elle m'a affirmé qu'il n'y avait pas d'avions pour Omaha. Elle était en train d'arroser ses plantes et, d'un seul coup, elle m'a arrosé la tête.*

— *Elle sait tout,* fit Nathalie avec un air entendu.

— *Arielle ? Ce n'était qu'un petit bisou ! Pour son anniversaire !*

— *Et Isabelle ?*

— *C'était il y a des semaines, avant que nous ne soyons fiancés.*

— *Et cette fille au jardin du Luxembourg ?*

— *Mais je suis français !*

— *Tu es anglais.*

— *Ça remonte à un siècle ! Et seulement par mon grand-père !*

— *Tu ne serais donc que le pur produit de ta socialisation dans la capitale de l'amour ?*

— *Parfaitement ! C'est une vraie maladie !*

Il passa une main dans sa chevelure blonde en bataille et secoua la tête, contrit.

— *Ah, si seulement il existait un traitement !* se lamenta-t-il.

— C'est en espagnol, que vous parlez ? demanda en anglais le vieillard gâteux aux jumelles.

Pierre lui jeta un regard noir et amorça un geste dans sa direction. L'autre battit en retraite.

— *As-tu l'intention de poursuivre le voyage avec moi ?* demanda Nathalie.

— *J'ai un ticket.*

— *Nous partagerons ce car. Rien de plus.*

Les portes hydrauliques du car s'ouvrirent avec un chuintement et les passagers commencèrent à se bousculer pour entrer, comme un premier jour de soldes. Tandis que Pierre contemplait le groupe avec lequel il allait voyager, un homme vida son fond de Coca sur le trottoir et écrasa la boîte métallique contre son front. Pierre se tourna vers sa fiancée.

— *Mais c'est des ploucs !*

Excédée, Nathalie l'écarta et s'installa à une place côté fenêtre, se détournant de Pierre lorsqu'il s'assit sur le siège voisin, côté allée. Deux lycéens montèrent avec des bouteilles de plongée sur le dos, ainsi qu'un masque et des palmes à la main. Un type énorme qui avait rejoint le groupe à Cleveland suivait les deux garçons, le souffle court, transportant un long truc humide qui suintait à travers le papier de boucher dans lequel il était emballé. Venait ensuite Clive, qui évita soigneusement de regarder les deux Français. Derrière lui marchait une vieille femme drapée dans un châle, remorquant derrière elle un fils d'une cinquantaine d'années qui arborait un badge à son nom – Seymour – et un sac en plastique dans lequel flottait un poisson rouge ; enfin, grimpa une femme obèse accoutrée d'un manteau en raton laveur, une boîte à gâteau à la main. Elle jeta un regard en biais à Pierre et à son siège côté allée.

— Toi. Bouge de là, jeta-t-elle sur un ton agacé.

Pierre leva les yeux.

— *Quoi ?*

— Me cherche pas.

— *Qu'est-ce qu'elle dit ?* demanda-t-il, désemparé, à Nathalie.

— Faut pas me prendre pour une crêpe ! prévint la femme à la boîte à gâteau.

— *Elle dit qu'elle n'est pas bonne pâte,* traduisit Nathalie avant de reporter son attention sur la fenêtre.

Vaincu, Pierre se leva et s'engagea dans l'allée tandis que sa persécutrice s'asseyait avec suffisance.

— Et toi, bas les pattes, intima l'obèse à Nathalie en ouvrant sa boîte.

Elle en sortit un épais gâteau à la noix de coco qu'elle approcha de sa bouche et mordit dedans comme dans un sandwich. Une nuée de flocons blancs s'abattit sur ses habits.

Balayant des yeux les sièges situés derrière elle, Nathalie découvrit son fiancé coincé au fond entre la vieille dame au châle et son fils. L'autocar démarra et Pierre adressa à Nathalie un regard plaintif, tel un écolier injustement puni.

Elle sourit.

4

Lorsque Nathalie regarda à nouveau par-dessus son épaule, bien plus tard, alors qu'ils roulaient sur une autoroute grise à deux voies zébrée de raccords de goudron, son fiancé boudeur tenait le sac en plastique du poisson rouge sur les genoux et écoutait Seymour lui vanter les différents sites touristiques du Nebraska, une carte routière à la main. Compatissante, Nathalie contourna tant bien que mal la grosse dame et s'approcha de Pierre.

— Un autre endroit où vous devriez emmener votre petite amie, disait Seymour, c'est le village pionnier de Harold Warp, à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Kearney, à Minden, dans le Nebraska. Mes deux attractions préférées, ce sont l'exposition de clés à molette, dans le pavillon agricole, et le diorama naturel sur les sept variétés indigènes d'herbe qui poussent au Nebraska. Comme vous le savez peut-être, Warp a fait son beurre dans le plastique, à Chicago. Flex-O-Glass, Glass-O-Net, Red-O-Tex : si ça ne vous dit rien, c'est que vous n'êtes pas un éleveur de poulets du Midwest.

Pierre paraissait abattu, comme accablé par un lourd fardeau. Sitôt remarqua-t-il Nathalie qu'il déclara :

— *Il faut qu'on cause.*

— On est en Amérique, répliqua-t-elle en anglais. Parle dans la langue du pays.

Pierre sortit une feuille polycopiée de sa veste de costume et la brandit.

— J'ai lu enfin la programmation, baragouina-t-il. Vois comme nous mangeons. Vois comme nous dormons. Mais qu'est-ce qui clopine dans ta tête ?

Il agita la feuille et lut :

— On va s'introduire à « Miss Fin Fond de l'Univers ». Après, *corn detasseling* – qu'est-ce que c'est, je ne sais pas. On va à Chester, le lieu de naissance du football à six. On dîne au

banquet du mercredi du Club de pêche au poisson-chat du Nebraska. Tu penses que c'est amusant pour moi ?

— Ça a son charme, répondit-elle d'une voix qui, elle eût été la première à l'admettre, manquait de conviction.

— On aurait pu aller à Avignon. Mais non. Tu ne veux pas aller à Avignon. On aurait pu aller à Aix. Encore, tu ne veux pas aller à Aix. Nous entendons de bonnes choses sur Bâle par des amis. *Mais non*, on ne pouvait pas aller là-bas. Il fallait partir en… *en pèlerinage* ! Il fallait partir dans un bus de carnaval !

La vieille dame qui occupait le siège voisin lui tapota la main.

— La vie est une route parfois cahoteuse, moralisa-t-elle.

Une détonation retentit et le car se mit à tanguer violemment. Par la fenêtre, Nathalie entrevit des lambeaux de pneu s'élever au-dessus de l'autoroute tel un vol de corbeaux. Elle croisa le regard excédé de Pierre.

— *C'est un complot*, fulmina-t-il.

5

Ils se retrouvèrent immobilisés dans un recoin perdu de la prairie du Nebraska où, pour reprendre l'expression de certains habitants du cru, l'est et l'ouest partent en quenouille. Herbages ondulants, zéphyr suffocant – dans les trente degrés, facile –, arbres rachitiques, deux bleu Ajax. Les touristes, anxieux et impatients, se pressaient autour du car ou lézardaient sur leurs bagages, pendant qu'à l'arrière, les mains sur les genoux, le chauffeur de See America, penché au-dessus d'une trappe d'accès aux roues, tentait de réparer le pneu par le seul pouvoir de son regard.

Tranquillement assise sur un talus au milieu des fleurs sauvages, sa valise à roulettes rouge à côté d'elle, Nathalie pencha la tête en arrière et l'appuya contre une clôture, offrant son visage au soleil de la mi-journée pendant que Pierre examinait méthodiquement les manches de son complet italien en pestant chaque fois qu'il découvrait une tête de bardane ou de lampourde. À deux mètres de là, des Hereford ventrues papillonnaient des oreilles pour éloigner les mouches et ruminaient à s'en décrocher la mâchoire, considérant Pierre de leur doux regard noisette dépourvu de toute curiosité.

— Vois mes vêtements, hasarda Pierre en anglais. On est supposé être heureux en vacances, mais au lieu de ça, on s'abêtit.

— On s'embête.

— *Oui*.

— Et en août dernier ?

Bien qu'il la dominât de toute sa taille, tel un géant, Pierre parut soudain très petit tandis qu'il cherchait à déterminer s'il s'agissait d'une question piège.

— Cap-d'Antibes, répondit-il, indécis.

— Au Cap-d'Antibes, tu louchais sur les seins de toutes les filles, sauf sur les miens.

— Les tiens avaient toujours des livres sur eux.

— À Saint-Laurent, tu faisais souvent de longues promenades. Seul.

— Combien de fois as-tu regardé *Shame* ?

— *Shane*, corrigea Nathalie.

— *L'Homme des vallées perdues,* insista Pierre. Des cow-boys, ajouta-t-il en imitant un pistolet avec la main. Pan ! Pan ! *La honte.*

— *À Strasbourg…,* poursuivit-elle en français.

— *… tu étais toujours fourrée à la bibliothèque.*

Elle lui jeta un regard sarcastique.

— *Je faisais des recherches sur le sujet de la concupiscence masculine.*

— *Eh bien, c'est la différence entre nous. Toi, tu fais des recherches ; moi, je fais des expériences.*

— *Et qu'est-ce qu'on fait une fois les expériences terminées ?*

Ils se dévisagèrent un long moment. Une escadrille d'anges passa.

— *Nous sommes aujourd'hui mercredi*, reprit Nathalie. *Donnons-nous jusqu'à dimanche pour décider si finalement nous nous marions ou pas.*

— *Et pourquoi pas jusqu'à samedi ?*

Nathalie se leva et descendit le talus en tirant sa valise à roulettes derrière elle.

— *Et même : samedi midi !* cria Pierre derrière elle.

Au lieu de se diriger vers l'autocar de See America, toujours impotent, elle partit dans la direction des arbres, des habitations et du château d'eau d'une petite ville agricole distante de moins d'un kilomètre.

Pierre contempla d'un air désemparé les passagers égaillés, puis sa fiancée, dont la valise fit une embardée sur le sol inégal et tomba. Nathalie la redressa.

— *Super !* cria-t-il. *Ça, c'est de l'aventure !*

Elle ne se retourna pas.

— *On va rater le bus !* avertit-il.

— *On prendra le suivant !* répliqua Nathalie.

— *C'est encore plus stupide que de venir ici !* protesta Pierre en empoignant sa valise pour suivre sa fiancée.

6

Seldom, Nebraska. 395 habitants.

Halant sa valise derrière elle, Nathalie fit une entrée digne d'une sitcom dans le Main Street Cafe. Un brusque silence descendit parmi les consommateurs et elle eut la surprise de voir des fermiers à casquette se retourner dans leurs box garnis de similicuir rose pour la détailler, et des routiers pivoter sur leurs tabourets roses chromés, oscillant l'espace d'un instant entre « Quèsaco ? » et « Que c'est beau ! »

Jolie comme elle l'était, Nathalie se serait de toute façon fait reluquer, mais elle distillait de surcroît un parfum d'exotisme qui évoquait quelque mystérieuse contrée à l'est d'Omaha dont la simple mention aurait été taboue. Néanmoins, Owen Nelson, ainsi que Dick Tupper, étaient présents et tous les gens du pays savaient que ces deux-là ne manqueraient pas de former un comité d'accueil plein de saine curiosité et d'égard pour le bien-être de la belle égarée.

Consciente de l'intérêt que lui portait tout le café et quelque peu gênée, Nathalie traîna sa valise jusqu'à un box où elle s'assit bien sagement.

Entra alors Pierre, sur qui se focalisèrent aussitôt tous les regards, de sorte qu'il en vacilla presque sous l'impact. Il n'échappa à personne qu'il tenait à la main un mocassin à glands, mais cette arme n'impressionna guère.

— Depuis quand Seldom est-elle devenue une destination touristique ? plaisanta Carlo Bacon, le cuisinier, depuis ses fourneaux.

Pierre repéra Nathalie et s'assit sur la banquette opposée du box, déposant entre eux, sur le formica, l'élégant mocassin Ferragamo, irrémédiablement éventré.

— J'ai foutu ma chaussure préférée, proclama-t-il dans un anglais vibrant d'accusation.

Elle l'ignora.

Promenant son regard à travers la salle par-dessus les couvre-chefs de l'assistance toujours aux aguets, Pierre avisa, sur les murs en chêne badigeonnés à la chaux, des faisans empaillés, un lapin cornu, ainsi que de vieilles têtes tombantes de cerfs et d'élans à l'air perdu et pas commode. Près de la porte de la cuisine, un râtelier à fusils fermé à clé confirma ses craintes.

— *Regarde*, murmura-t-il.

Nathalie obéit. Elle en fut horrifiée.

Une page de publicité interrompit la diffusion des *Feux de l'amour* et Iona Christiansen en profita pour apporter deux verres d'eau glacée et deux menus aux nouveaux venus. C'était une blonde et sensuelle beauté de vingt-trois ans à la moue désabusée, qui possédait d'irrésistibles appas devant lesquels les hommes perdaient tous leurs moyens et se transformaient en piteux adolescents éperdus d'amour. Comme tant d'autres avant lui, Pierre adressa un sourire niais à la serveuse, mais celle-ci, inaccessible à ce genre d'attentions, se contenta de jeter un coup d'œil au nom du fabricant à l'intérieur du mocassin.

Présumant que le café devait proposer des menus à prix fixe comme tout bon restaurant français, Pierre déclara dans son anglais de cuisine :

— On voudra le *prix fixe*.

— Le préfixe ? Quatre cent deux, lui apprit Iona.

Owen informa obligeamment le Français qu'un peu plus à l'ouest, l'indicatif téléphonique devenait le trois cent huit. Pierre se tourna vers l'indiscret et le remercia d'un signe de tête.

— Vous voulez du café ? demanda Iona.

Pierre sourit avec affabilité. Iona adressa un regard à Nathalie, qui leva deux doigts – sitôt imitée par Pierre.

— Deux cafés, donc, résuma Iona avant de se diriger vers le percolateur.

Pierre se pencha en avant et glissa à Nathalie :

— *On ne va quand même pas prendre racine ici !*

Nathalie haussa les épaules.

— C'était pas du français ? s'enquit Owen Nelson auprès de Dick Tupper, dans le box voisin.

Dick se leva à moitié de la banquette et, tout en faisant mine de s'étirer avec un long bâillement, coula un regard curieux vers Pierre et Nathalie qui bouillonnaient silencieusement de colère derrière lui.

— On dirait que ça barde, commenta-t-il à l'intention d'Owen en se rasseyant.

Owen se pencha hors du box pour regarder Iona apporter au couple les deux cafés, disposant avec soin une soucoupe et une tasse de chaque côté du mocassin à glands.

— M'est avis que la chaussure est en cause, avança Owen en se redressant.

Il s'essuya la bouche dans la serviette en papier qu'il avait rustiquement glissée dans le col de sa chemise de travail verte.

— Dis, on ne les connaît pas encore, au fait…

— Oh non, tu ne vas pas aller te présenter ?

— Et comment tu crois que j'ai rencontré Slim Pickens, le légendaire cow-boy du *Docteur Folamour* ? répliqua Owen en se levant.

Owen Nelson était un type d'une trentaine d'années, bon comme du bon pain, dont la taille et la corpulence lui valaient à elles seules un poste de remplaçant suppléant chez les Cornhuskers – les « Dépouilleurs de maïs » –, la célèbre équipe de football de l'université du Nebraska ; Owen n'en tirait cependant aucune vanité et était l'ami de tous et de toutes. Il avait hérité de son regretté père la station-service qui faisait face au café et tous les habitants de la ville pensaient le plus grand bien de lui, mais, il fallait bien le reconnaître, il n'était qu'un piètre mécanicien et tous ceux qui avaient atteint l'âge de raison se limitaient généralement à lui louer l'usage de son pont élévateur et de ses outils.

L'acolyte favori d'Owen était Dick Tupper, un éleveur de bétail dont le ranch se situait à cinq kilomètres au nord de Seldom et qui, depuis peu, se trouvait en fonds, après avoir vendu cent soixante hectares de sorgho et de soja à un conglomérat agricole. Dick était un robuste et séduisant gaillard moustachu d'une cinquantaine d'années qui portait cependant le poids d'une lourde tragédie personnelle : dix ans auparavant, son acariâtre épouse avait fui dans l'Idaho en compagnie d'un

garde-pêche du nom de Calvin, qui souhaitait s'établir comme guide pour pêcheurs au bord de la Salmon River. Au cours des années qui avaient suivi, Dick avait vécu en veuf, fidèle à celle qu'il considérait encore comme sa femme bien que le divorce ait été prononcé, tel un austère lord Byron. Son cinquantième anniversaire avait cependant constitué un déclic et il avait depuis rencontré un certain nombre de célibataires charmeuses et solitaires en quête d'époux avec lesquelles il était entré en contact par le biais de groupes de discussion sur Internet, allant jusqu'à se rendre dans des localités aussi reculées que Lincoln pour échanger des confidences à cœur ouvert autour d'un carré d'agneau, à la lueur des chandelles. Fort de cette expérience, Dick fut en mesure de diagnostiquer en un clin d'œil que Nathalie n'était pas heureuse avec son massif compagnon et il se leva lui aussi pour se présenter.

Pierre remarqua, lugubre, les deux hommes qui s'approchaient avec cordialité et mit sur-le-champ Nathalie en garde :

— *Ne fais pas de gestes brusques.*

Owen s'arrêta à quelque distance d'eux pour ôter de son col sa serviette en papier maculée et chuchota timidement à Dick :

— Vas-y, toi.

— Veuillez m'excuser, commença Dick à l'adresse des deux Français. Loin de nous l'intention d'empiéter sur votre précieuse intimité, mais nous ne vous avions jamais vus dans les parages et je me demandais si vous aviez eu un problème sur la route ou si vous connaissiez des gens dans le coin ou encore d'où vous étiez originaires.

Pierre et Nathalie le dévisagèrent en silence. Huit, neuf secondes s'écoulèrent. Seuls les *Feux de l'amour* rompaient le silence.

— Y veut savoir qui vous êtes ! tonitrua Owen.

Dick désigna le propriétaire de la station-service d'un signe de tête.

— Je vous présente Owen. Mon nom est Dick Tupper, dit-il en tendant la main à Nathalie.

Sa dextre resta suspendue quelques instants entre ciel et terre avant que Nathalie se décide à la lui serrer avec méfiance.

— Nathalie Clairvaux, répondit-elle.

La main offerte, Dick se tourna vers Maldoror.

— 'Chanté de vous rencontrer.

— « *Hi* », fit Pierre avec sarcasme.

— Je n'ai pas saisi votre nom.

— Je vous *déteste tous,* répliqua Pierre, avec un grand sourire.

— C'est du français, ce que vous parlez ? se renseigna Owen.

Pierre, atterré, se cacha le visage entre les mains.

— *Mon Dieu*, soupira-t-il.

Après quelque hésitation, comme s'il s'agissait d'un crime, Nathalie hocha la tête en réponse à la question d'Owen. Dick adressa un sourire à la jeune femme.

— Jolie langue, la complimenta-t-il, avant de se tourner vers Owen. On dirait la sœur de cette actrice française qu'on aime bien.

— Laquelle ?

— La brune mignonne avec des lèvres pulpeuses. Celle qui jouait dans ce film avec les dunes. *Ishtar*. Et dans *Camille Claudel.*

— Ah oui, se souvint Owen. Isabelle Adjani.

Dick sourit à nouveau à Nathalie.

— Vous êtes parentes ?

De la tête, Nathalie fit signe que non. Owen s'invita à la table des voyageurs et approcha une chaise sur laquelle il s'installa à califourchon.

— Bien, fit-il à l'intention de Dick, il importe de démêler la situation. Il se pourrait certes qu'ils soient paumés, fauchés et en détresse, mais il est également possible que nous ayons affaire à des viticulteurs en vadrouille écumant les vignobles de notre cher Nebraska natal.

Tous le gratifièrent d'un regard tel que ce brave Owen s'en attirait souvent.

— Mon ami souhaiterait savoir si l'un de vous travaille dans le vin, glosa Dick.

— Oui, lui, répondit Nathalie en désignant son fiancé.

Owen leva les yeux au ciel.

— Ô Grand Husker, je te revaudrai ça.

— Eh bien, voilà qui est plutôt rare, par ici, observa Dick. Combien de temps envisagez-vous de rester ?

— Notre car est manqué, répondit Pierre avec acrimonie.

— Owen, quand passe le prochain Greyhound ?

— Vraiment pas tout de suite, répondit l'autre avec un grand sourire.

— Tu penses à ce que je pense ?

— On est pile sur la même longueur d'onde, mon pote.

— *Qu'est-ce qui se passe ?* chuchota Pierre, inquiet, à Nathalie.

Elle haussa les épaules.

Carlo Bacon – dont le prénom était en réalité Carl – avait attentivement surveillé la scène depuis la cuisine ; il estima le moment venu pour lui d'apporter sa contribution à l'intrigue et pénétra dans la salle de restaurant en s'essuyant les mains sur son tablier « Un bécot pour le cuistot », qu'il portait avec le secret espoir qu'un jour Iona comprendrait le message. Sa serveuse et lui étaient d'anciens camarades de lycée et il s'était toujours consumé d'amour pour elle ; hélas pour lui, il était taillé comme une clarinette et affligé d'un certain nombre de tares rédhibitoires – telles que des yeux globuleux et sournois, une moustache à la Dick Tracy ou encore des cheveux teints en noir lissés en arrière avec de la lotion capillaire – et il était tellement fébrile en présence de Iona qu'on l'accusait de rendre même le café nerveux.

— Alors, ils sont en rade ici ? demanda-t-il à Owen, qui lui répondit par un regard crypté.

Carlo accusa réception d'un signe de tête, puis se pencha vers Iona.

— Je vais prévenir ta grand-mère.

Il sortit et se dirigea à grands pas vers la pension voisine. Il grimpait les marches de la véranda quatre à quatre lorsqu'il vit le car à motifs chamarrés de See America faire une entrée prudente dans Seldom, les vitres bardées de visages à l'affut des deux Européens égarés.

Agitant frénétiquement les bras, Carlo bondit sur la pelouse, courut vers le car et lui barra la route. Les freins gémirent, la

porte latérale s'ouvrit avec un sifflement asthmatique. Carlo s'approcha.

— Vous cherchez un couple de Français ? demanda-t-il au chauffeur.

Celui-ci se retourna vers ses passagers avec humeur :

— Ils étaient français ?

Les opinions divergeaient.

— Z'avaient un accent en tout cas, reconnut le chauffeur.

— Eh bien, ils ont décidé de séjourner quelque temps en notre verte Arcadie. Les Festivités, tout ça. Le mystère est donc résolu. *Au revoir*.

Le chauffeur lui jeta un coup d'œil soupçonneux.

— Ils savent qu'ils ne seront pas remboursés ?

— Oh, ils s'en contrefichent.

— Mais ils étaient sur le point de rencontrer « Miss Fin Fond de l'Univers » ! s'insurgea l'employé de See America en passant la marche arrière.

Carlo jeta un regard de côté.

— Ça a été une décision épineuse, je vous le garantis.

À l'intérieur du Main Street Cafe, Pierre entendit le grincement familier de la boîte de vitesses et appuya son visage contre la vitre pour regarder dehors.

— *C'était pas notre car ?* s'inquiéta-t-il.

— *Tu le détestais,* rétorqua Nathalie.

— *C'était avant que je vienne ici.*

Dick perçut la tension dans leurs voix.

— Veuillez pardonner mon indiscrétion, mais vous êtes mariés ?

— Ha ! se gaussa Pierre.

Nathalie lui décocha un regard incendiaire.

— Ha ?

— *Oui. C'est très drôle*.

Elle s'écarta encore un peu plus de lui.

Carlo Bacon revint et fit un clin d'œil à Owen.

— Elle arrive, annonça-t-il.

— Toi, tu seras hébergé chez moi, déclara Owen à Pierre.

Le Français lui renvoya un regard vide.

— C'est moi qui me suis présenté le premier, protesta Dick, jaloux.

— Pourquoi voudrais-tu qu'il aille croupir dans un ranch ? répliqua Owen. Ça se voit au premier coup d'œil, ce sont des citadins raffinés.

— Des urbains, même, renchérit Iona.

Vieillissante et vacillante, certes, mais sans conteste élégante, Mrs. Marvyl Christiansen poussa la porte du café. Âgée de soixante-quinze ans, veuve, c'était elle qui, en qualité d'enseignante de français au lycée, avait initié à la langue et à la culture de ce pays la majorité des personnes présentes dans le café. Elle n'avait d'ailleurs rien perdu de son autorité professorale, car à son approche Owen et Dick s'empressèrent de se lever, comme s'ils avaient été en classe et qu'un certain protocole ait été de rigueur.

— Nous avons des visiteurs venus de France, Marvyl ! s'exclama Owen.

Elle sourit et s'assit avec la majesté d'une reine, avant de signifier aux hommes qu'ils pouvaient faire de même.

— *Bonjour mademoiselle, bonjour monsieur,* commença-t-elle avec un bon accent, d'une voix plus aiguë que la normale.

Nathalie hocha la tête.

— *Bonjour*.

— *Comment allez-vous ?*

Iona traduisit pour les autres.

— Elle leur demande comment ils vont.

— *Bien,* répondit Nathalie à Mrs. Christiansen.

— Elle dit que ça va, reprit Iona.

Elle observa que Pierre l'observait, ce qui la laissa froide.

— *Comment vous appelez-vous ?* s'enquit Mrs. Christiansen.

— Je crois qu'elle est peut-être en train de leur demander qui ils sont.

Nathalie fit les présentations ; Pierre la regarda comme si elle commettait une trahison.

— Dois-je leur parler des Festivités ? s'informa Mrs. Christiansen.

— Ça me semble la première chose à faire, approuva Dick.

Mrs. Christiansen marqua une pause suggérant qu'elle devait composer mentalement des périodes dignes de l'Académie française, puis, en mal de vocabulaire, se rabattit sur des phrases tirées de ses livres de classe. Elle demanda à Nathalie si cette cuillère était à elle. Elle affirma que son père avait un excellent tailleur, que les caniches étaient de très bons nageurs et qu'on risquait l'asphyxie dans une pièce pleine de chaussures.

Nathalie sourit avec bienveillance. Pierre se pencha vers sa fiancée et murmura :

— *Ils sont tous fous.*

Dick, qui ne les quittait pas des yeux, eut l'intuition que les compétences linguistiques de son ancien professeur avaient dû quelque peu décliner. Mrs. Christiansen était perdue dans la forêt des Ardennes où elle cherchait un bureau de poste ouvert le dimanche lorsqu'il intervint.

— Navré de vous interrompre, M'dame, mais la jeune femme parle aussi l'anglais américain.

Nathalie acquiesça de la tête et posa une main sur celle de Mrs. Christiansen.

— Mais sincèrement, vous vous en sortiez plutôt bien, assura-t-elle.

— *Merci,* minauda Mrs. Christiansen.

Elle rassembla ses pensées en anglais et instruisit les deux visiteurs de la coutume locale qui consistait à commémorer chaque été, par trois jours de réjouissances, la fondation de Seldom par Bernard LeBœuf, un trappeur bordelais, au XIX^{e} siècle.

— C'est pour ça que le Nebraska s'appelait autrefois « l'État du bœuf », affirma Carlo.

— Ben voyons, ironisa Iona. Où est-ce que tu es allé pêcher ça ?

— C'est de notoriété publique, grommela le cuisinier, sur la défensive.

La tradition, poursuivit Mrs. Christiansen, était d'inviter un couple de passage en ville à jouer le rôle de roi et de reine des Festivités. Festivités que Iona résuma en ces termes :

— On organise plein de fêtes. Et on fait venir des attractions sur le champ de foire.

— Ce sont souvent des retraités débonnaires en virée qui tiennent lieu de couple royal, expliqua Dick. L'année dernière, on a eu droit à Archie et Lynette Doolittle de Détroit.

Owen ne put réprimer un sourire en repensant à eux.

— Ils prétendaient être en train de croquer l'héritage de leurs petits-enfants. Ils avaient des tee-shirts COOL, RAOUL. Des gens vraiment marrants.

— Mais ils ne parlaient pas un brin de français, reprit Mrs. Christiansen avec désapprobation.

— Ça non ! ricana Owen. Même avec un flingue sur la tempe, Archie n'aurait pas été fichu de sortir le moindre petit *merde*.

— Owen…, fit Mrs. Christiansen.

Il se tourna et elle lui plaça trois doigts sur les lèvres. Il se tut.

— Puisque le fondateur de Seldom était français, continua-t-elle, il serait on ne peut plus normal, et même délicieux, que vous soyez notre couple royal.

— Pendant trois jours ? demanda Nathalie.

— Vous serez nos hôtes jusqu'à samedi soir.

Pierre accueillit la nouvelle avec incivilité, en secouant la tête, mais Nathalie fit mine de ne rien voir et sourit.

— *Oh, goody !* se réjouit-elle.

Pierre afficha une expression mi-exaspérée, mi-dans-quoi-nous-as-tu-fourrés ?

— Et arrêtez de taper du pied ! ordonna sèchement Mrs. Christiansen.

— Pardon, M'dame, s'excusa Carlo.

Mrs. Christiansen tendit les deux bras ; Owen et Dick l'aidèrent à se relever.

— Où *monsieur* sera-t-il hébergé ? s'inquiéta-t-elle.

— Chez moi, répondit Owen.

Mrs. Christiansen tapota l'épaule de Pierre, compatissante, puis se tourna vers Nathalie.

— Si vous voulez bien me suivre, *mademoiselle*.

7

En descendant la rue principale de Seldom en direction du sud, Nathalie vit un couple d'octogénaires qui se tenaient paisiblement la main, assis sur la balancelle de leur véranda. Une camionnette de glacier diffusant un morceau d'orgue de Barbarie passa à petite allure, une meute d'enfants à ses trousses. Deux garçons pieds nus, munis de cannes à pêche en bambou, marchaient d'un pas tranquille dans l'herbe fraîche des pelouses sur le devant des maisons, se partageant le poids d'une guirlande de poissons-chats.

— Seldom est vraiment un village charmant, dit Nathalie à Mrs. Christiansen.

— Oh, ça oui. Norman Rockwell peut aller se rhabiller.

La pension de Mrs. Christiansen se trouvait à deux pas du café. Il s'agissait d'une flamboyante demeure victorienne de deux étages pourvue d'une véranda qui en faisait le tour, et de nombreux gâbles ; chaque élément de la charpente était peint d'une couleur différente, à l'imitation des maisons de San Francisco, que Mrs. Christiansen avait découvertes lors d'un séjour en Californie. Depuis la rue, Owen et Pierre regardèrent Dick porter avec galanterie la valise rouge de Nathalie jusqu'à la pension, la déposer avec circonspection près de la porte, puis battre promptement en retraite sur la pelouse. Mrs. Christiansen nota la stupéfaction de Nathalie.

— Les hommes ne sont pas autorisés dans l'enceinte de la maison, expliqua-t-elle.

Nathalie adressa un sourire triomphant à Pierre.

— C'est très bien, approuva-t-elle.

Et elle entra dans la maison.

Owen passa un bras autour des épaules de son nouvel ami et traversa la rue avec lui jusqu'à sa station-service.

— Prépare-toi à une surprise mémorable ! prévint-il.

Le défunt père d'Owen ne s'était jamais soucié de moderniser la station, qui semblait tout droit sortie des années 40. Le garage n'avait qu'une seule baie, équipée d'un unique pont élévateur, et le sol en béton était maculé d'huile ; les pompes à essence de l'aire de service, d'un rouge passé, étaient surmontées de globes lumineux blancs décorés de chevaux ailés du même rouge, s'élançant vers le ciel.

Le père Picarazzi faisait le plein d'un vieux van Volkswagen décoloré, grêlé d'autocollants new-yorkais. La quarantaine, à peine plus grand qu'un nain, Dante Picarazzi arborait des cheveux, une moustache et un bouc noirs comme le jais et possédait un débit de parole impressionnant ; sans son col romain, on aurait aisément pu le prendre pour un réalisateur de la côte Est prospectant la région en quête de nouveaux talents ou se livrant à des repérages.

— Tu te souviens de la chanson de Paul Simon *Me and Julio down by the schoolyard* ? murmura Owen à Pierre sur le ton de la confidence.

— Je n'ai pas entendu.

— « *When the radical priest come to get us released we was all on the cover of* Newsweek », cita-t-il. [« Quand le prêtre radical est venu nous faire libérer, on a tous fait la couverture de *Newsweek*. »]

Il désigna le père Picarazzi à la dérobée.

— Le prêtre radical, c'était lui. Quand il est arrivé ici, il était plein de grandes idées, mais maintenant il est comme nous tous.

— Owen, je te devrai des ronds, fit le père Picarazzi avec son accent de Brooklyn en raccrochant le pistolet de la pompe.

— J'en prends bonne note, répondit Owen.

Il jeta un bras énorme autour des épaules de Pierre.

— Mon ami français ici présent séjournera chez moi pendant les Festivités, fanfaronna-t-il.

Le père Picarazzi les considéra un moment.

— Pauvre innocent, lança-t-il à l'adresse de Pierre avant de monter dans son van et de démarrer.

Sur la porte vitrée du bureau pendait, de guingois, une pancarte LE GARAGISTE EST ABSENT qu'Owen négligea d'ôter en

entrant. La pièce était remplie de batteries de voiture, de flexibles et de courroies de ventilateurs qui cohabitaient avec une centaine de vidéocassettes à louer, une caisse enregistreuse mécanique et deux présentoirs – l'un proposant des chewing-gums Wrigley's, l'autre des diffuseurs d'odeurs qui, à force de se balancer pendant des semaines dans un véhicule, révélaient graduellement des photos de plantureuses créatures que leurs passions inassouvies poussaient à l'impudeur. Un panneau suspendu au néon du plafond proclamait : ICI ON PARLE HUSKER. Owen retira quelques bouts de papiers enfilés sur un gros clou, lui-même fiché dans un bloc de bois. Il fut sérieux l'espace de quelques secondes, le temps d'effectuer ses calculs, puis remisa les notes dans le tiroir-caisse.

— Quand je suis par monts et par vaux, je laisse les gens faire le plein tout seuls et eux me laissent un reçu, expliqua-t-il. C'est l'avantage d'un patelin comme Seldom.

À côté des cassettes s'ouvrait une porte sur laquelle était apposé un écriteau PRIVÉ. Owen fit signe à Pierre de le suivre et se faufila entre les hautes murailles de bric-à-brac. Il s'immobilisa, la main sur la poignée, et regarda Pierre solennellement.

— D'abord, il faut que tu dises : « Allez les Rouges ! »

Pierre le dévisagea, sans mot dire.

— En l'honneur des quadruples champions nationaux de football universitaire. Vas-y, essaye : « Allez les Rouges ! »

— Allélérouje, marmonna Pierre.

— Maintenant, répète : « Aux chiottes, l'arbitre ! »

Mais Owen s'esclaffa et franchit la porte, qui donnait dans le bungalow adjacent à la station-service.

Le séjour était exclusivement décoré de couvertures, de coussins, de vestes, de banderoles, de stylos, de posters encadrés et d'objets en verre aux couleurs des Nebraska Cornhuskers – c'est-à-dire rouges. Même les lampes et le téléphone rendaient gloire à l'équipe. Owen cala sa volumineuse personne dans le sofa et s'efforça de porter un regard neuf sur la splendeur de sa création.

— J'aimerais tant être capable de voir tout ça du même œil que toi en ce moment. La sensibilité s'émousse au bout de

quelques années. Il y a de petits détails subtils que je ne remarque presque plus. Et le plaisir de posséder un intérieur totalement assorti s'est estompé.

Pierre balaya la pièce du regard, en proie à une émotion indéfinissable.

— *C'est immonde*, lâcha-t-il finalement.

Owen se leva et alla jusqu'à une bibliothèque où de nombreux ouvrages sur le vin coexistaient avec divers souvenirs et almanachs des Huskers remontant jusqu'aux années 60, la grande époque où Bob Devaney était entraîneur.

— Comment tu as dit que c'était, ton nom de famille ? demanda-t-il à Pierre.

— Smith, répondit le Français.

— Te payerais-tu ma fiole, Pete ?

— C'est que nous sommes britanniques du côté de mon père.

Owen prit un air compréhensif d'assistant social.

— C'était lourd à porter quand tu étais petit ?

Pierre haussa les épaules.

— Pff… Personne n'arrivait à prononcer mon nom. Tout le monde m'appelait Smiss.

Owen réprima un frisson d'horreur, puis se mit à chercher le nom de famille de Pierre dans son annuaire des marchands de vin, cependant que son hôte, fasciné, faisait le tour du bungalow et passait en revue la gamme des produits dérivés Huskers. La frise du papier peint reproduisait le logo de l'équipe. Le buffet renfermait de la vaisselle et des chopes Huskers. Une photo dédicacée du docteur Tom Osborne, l'entraîneur qui avait succédé à Bob Devaney dans les années 70, était accrochée au mur telle une icône. Les toilettes étaient peintes en rouge. Pierre alluma et l'hymne des Huskers le salua depuis la bouche d'aération située au-dessus de lui. Il éteignit précipitamment. Un doigt en mousse proclamant que l'équipe était #1 agrémentait la poignée de la chasse d'eau, tandis que l'abattant des toilettes était revêtu de fourrure rouge. Redoutant le pire, Pierre souleva la lunette des W.-C. d'une main hésitante, comme dans un film d'épouvante. Pas de sang ni de tête coupée.

Owen consulta un autre répertoire.

— Nous y voilà. Pierre Smith, *nigaud-sciant*.

— *Négociant,* corrigea Pierre en émergeant des toilettes.

— Fichtre, mais tu es le Wal-Mart du vin chez toi !

— Oh non. Ça, c'est mon gros-père.

— Ton gros-père ? Oh, ton grand-père ! Mais c'est toi qui vas hériter de l'affaire, non ?

— *Peut-être*.

Owen faillit succomber à une joie délirante.

— Tu ne pouvais pas le savoir, mais le rêve de ma vie, la mission impossible que je me suis fixée, c'est de permettre un jour à mes vins de connaître les tendres attentions d'un prestigieux importateur et ô miracle ! voilà-t-y pas que me tombe du ciel le champion de la vente en gros !

Owen marqua la page avec un calendrier de football Budweiser et replaça, ému, l'annuaire dans la bibliothèque.

— L'instant a quelque chose de solennel pour moi, reprit-il l'œil humide. C'est vrai, quelles auraient été les chances que je te rencontre ici et maintenant sans un sacré coup de pouce de cette bonne vieille providence divine ? Vous êtes pour moi la fortune qui se profile à l'horizon, *monsir* Pierre Smith. Et moi, je suis tout simplement la meilleure trouvaille viticole que vous ferez jamais.

Pierre accueillit cette déclaration avec un scepticisme considérable et un sentiment du genre « Qu'est-ce-qui-va-encore-me-tomber-dessus ? »

— Toi, tu fais des vins ?

— Parfaitement !

— Ici ?

— Un peu, mon neveu.

Pierre désigna le sol :

— Dans le Nebraska ?

De l'index, Owen fit signe au Français de le suivre. Il traversa la cuisine et, tout en sortant une clé de cadenas, poussa la porte treillissée qui menait au jardin. Perplexe, Pierre lui emboîta le pas.

— J'ai commencé par faire des essais avec soixante pour cent de cabernet sauvignon et à peu près trente pour cent de merlot, plus un peu de cabernet franc et de malbec pour rester fidèle à la rondeur et au fruité des crus du bordelais.

Il déverrouilla le cadenas qui fermait la porte du cellier située à ses pieds.

— Et puis, par accident, j'ai découvert le petit verdot, un cépage qui, du fait de son faible rendement, n'est pas commercialement viable à lui seul. En revanche, si on le mélange aux autres dans une proportion de cinq pour cent, on obtient une riche robe rouge tirant sur le noir et un goût d'une profondeur étonnante pour un vin qui se caractérise plutôt par sa délicatesse.

Pierre ne comprit pas tout, mais suffisamment pour rester sans voix.

Owen souleva les portes de la cave et marqua un temps.

— Vas-y, dis : « Allez les Rouges ! »

— Allez…

— Je te blague, va ! s'exclama Owen en le poussant du coude.

Il laissa les portes retomber de part et d'autre de l'entrée, provoquant la fuite indignée du peuple des insectes dont l'herbe était la seule patrie.

— Mais j'avoue que mes rouges ont de quoi déclencher l'enthousiasme, de par leur léger goût de cassis, leur force et leur longueur en bouche, qui leur confèrent une complexité surprenante.

Owen et Pierre descendirent les marches du sous-sol où s'alignaient des centaines de bouteilles de vin sur des rayonnages. Owen revissa une ampoule de soixante watts qui pendait du plafond afin de donner de la lumière et Pierre put admirer l'ordonnancement précis et méticuleux de la cave et des outils. Là, du moins, Owen était parfaitement organisé.

— *Tous ces vins…* Ce sont les tiens ? demanda Pierre.

Owen hocha la tête.

— Je te fais goûter ?

Pierre haussa les épaules avec une moue évasive, à la façon d'un lycéen tâchant d'avoir l'air cool, puis la curiosité prit le dessus.

— O.K.

Owen s'approcha d'une étagère, y prit une bouteille de vin et la présenta fièrement à Pierre.

— *Allée Lerouge,* c'est le nom du vin. Et tu vois, là, sur l'étiquette ? *Miss embouteilles au chat tôt*.

— *Mis en bouteilles au château*, corrigea Pierre.

— Ça, ça veut dire que je le produis ici. Et de l'autre côté, poursuivit Owen en faisant pivoter la bouteille sur son axe, tous les résultats des Huskers pour ce millésime.

— *Allez…,* s'impatienta Pierre.

— Bon, je te l'ouvre. Enfin, pas celle-ci… voilà, celle-là, décida Owen en empoignant une autre bouteille.

Il la déboucha avec effort et décanta doucement le vin à la lumière d'une bougie.

— Peut-être que toi et moi, on pourrait faire affaire. Va pas croire, je suis pas tombé du camion de navets. Qui prendrait au sérieux un vin rouge du Nebraska ? On n'est pas franchement réputé pour la viticulture, dans le coin, et faut bien aller jusqu'à Omaha pour trouver un œnologue potable. Par contre si tu mettais ton nom sur l'étiquette ou même si tu acceptais de me représenter, mes petites bouteilles chéries auraient de bonnes chances de récolter l'admiration que, personnellement, j'estime qu'elles méritent.

Owen tendit à Pierre un gobelet en plastique rouge à moitié rempli.

— Enfin, ça, c'est les grandes lignes. À partir de là, libre à toi de remanier le programme.

Pierre renifla le liquide purpurin.

— *Ce n'est pas du vin, c'est du sarcasme*.

— Ne juge pas cette beauté trop vite. C'est une timide, laisse-lui le temps de se dévoiler.

Pierre sentit à nouveau.

— *C'est charmant. Brouillon, mais charmant*.

Owen interpréta cette remarque comme un compliment.

— Tu ne sais pas à quel point ça me fait plaisir de t'entendre dire ça. Tous les gens que je connais trouvent mon rouge plutôt goûteux, mais toi, tu associes à un palais bien entraîné ce discernement propre au Vieux Continent qui nous fait tristement défaut sous ces cieux.

Abdiquant tout espoir, Pierre but – il but comme s'il cherchait à s'avilir, comme s'il lampait de l'alcool à brûler. Prêt

à grimacer, portant déjà une main à la bouche, il déglutit, puis resta le regard perdu dans le vague, les yeux écarquillés, confondu, car loin d'être le poison auquel il s'attendait, le vin jouissait d'une finale excellente.

— Elle a changé d'habits, ta beauté ! s'exclama-t-il.

— Mieux que ça, le reprit Owen, le sourire aux lèvres. Elle les a envoyés promener et c'est une vraie déesse.

— *Mais oui,* c'est ça.

Owen fit bruyamment circuler le vin dans sa bouche avant de le laisser lentement couler le long de son gosier.

— Je lui trouve comme un goût de cerise et de cigare vert, pas toi ?

— *Il y a quelque chose.*

— Le secret, c'est l'eau. J'arrose mes pieds de vigne avec de l'eau de Frenchman's Creek. Nous jouissons de notre propre microclimat au bord de ses rouges berges.

Pierre prit une nouvelle gorgée, la dégusta et, sans ambages, rendit son verdict :

— *C'est bon.*

— Voilà qui est doux à mon oreille, se réjouit Owen. Une fois son gobelet terminé, Pierre le tendit à Owen pour une deuxième tournée.

Owen alla chercher une autre bouteille d'*Allée Lerouge* et sourit en voyant le millésime.

— Tiens, cette année-là, on avait battu l'équipe de Florida State sur son terrain, à l'Orange Bowl.

8

À quatre heures, Carlo Bacon ferma à clé la porte d'entrée du Main Street Cafe, enfila ses maniques et sortit de son four Chefmaster un plateau de rouleaux de printemps à l'agneau, qu'il prévoyait d'accommoder avec du chutney à la mangue. Sur un billot de boucher reposait une rose King's Ransom jaune accompagnée d'une carte sur laquelle était écrit, à la main : « Pour la plus belle ». La rose entre les dents, Carlo enleva son tablier « Un bécot pour le cuistot », sortit du café par la porte de derrière avec son plateau de hors-d'œuvre et se dirigea vers sa maison située derrière la pension de Mrs. Christiansen.

Dans le garage au rez-de-chaussée, à côté de l'établi, contre le mur, se trouvait un congélateur dans lequel une Angus aurait pu ruminer à l'aise. Fredonnant *Save the best for last* de Vanessa Williams, il enveloppa de cellophane le plateau de rouleaux de printemps et le glissa dans le congélateur entre des galettes de risotto aux champignons sauvages, des gâteaux de crabe et des coquilles Saint-Jacques au bacon. Il confectionnerait le gâteau de mariage de quatre étages à la pâte d'amandes et à la ganache le lendemain, durant son temps libre. Quant aux crudités agrémentées de poires au porto, sans oublier le homard et le filet mignon qui constitueraient les plats principaux, il les préparerait le matin de la cérémonie.

Carlo gravit l'escalier menant à son appartement – aménagé dans le style grand-mère à partir de meubles que lui avait légués Mrs. Christiansen – et composa le numéro de Dick Tupper.

— Dick ? Carlo à l'appareil. Qu'est-ce que tu fais de beau ?

— Je me mets dans la peau de mon personnage.

— Écoute, je te propose un marché : je te répète une confidence flatteuse pour toi en échange d'un compliment que tu as entendu à mon sujet.

Dick mit un peu de temps à réagir.

— Vas-y, à toi de me passer la pommade, insista Carlo.

— Ah, d'accord. Euh… Orville affirme que ton café est le meilleur qu'il ait jamais bu.

Carlo soupira.

— C'est seulement à cause de l'eau.

— Désolé, je ne suis pas très doué pour manier la brosse à reluire.

— O.K., reprit Carlo. Le secret, c'est qu'une certaine *mademoiselle* s'intéresse fortement à toi.

Il y eut un blanc tandis que le *rancher* tentait de dissimuler son plaisir et sa satisfaction.

— Elle a l'air gentille, concéda finalement Dick.

— Peut-être que toi aussi tu devrais te montrer gentil.

— Allons, Carlo…

— Je pourrais lui acheter une rose jaune et dire que c'est de ta part. Qu'est-ce que t'en penses ?

— D'accord, approuva Dick. Ma sœur a toujours aimé les Summer Sunshine.

— J'avais plutôt en tête une King's Ransom. Elles sont plus parfumées.

— Ou une Eclipse, ce serait bien.

— Allez, va pour une King's Ransom.

— Je te remercie, Carl.

— Les vieilles habitudes ont la vie dure, à ce que je vois.

— Merci Carlo, rectifia Dick.

Après avoir raccroché, Carlo se laissa choir sur son canapé en chintz vert et prit sur ses genoux cagneux le programme couvert de gribouillis qu'il avait établi pour le mariage. Il restait encore tant à faire – et sa future qui n'avait laissé filtrer aucun indice au sujet des faire-part ! Carlo ne se faisait aucun souci quant à la qualité ou à la texture du papier, mais en dépit de toutes les occasions qu'il avait astucieusement su ménager après la pause déjeuner pour permettre à Iona de donner son avis sur la police de caractère qu'elle préférait dans le catalogue de l'imprimeur, elle avait accueilli ses questions de manière étrange – comme si du Bodoni, du Palantino ou du Fairfield étaient interchangeables à ses yeux. Tout ce qu'il avait, c'était la formulation : « Miss Iona Christiansen et Mr. Carlo Bacon

espèrent que vous leur ferez l'honneur de votre présence pour leur mariage le samedi… »

Ne restait plus qu'à compléter la date.

La cérémonie aurait lieu en plein air, aux environs de midi, à l'ombre des chênes près de l'église Saint Bernard, et serait célébrée par le père Picarazzi. Pour elle, robe de dentelle chantilly et voiles d'organza – ou flots de tulle brodé de perles. Et pour lui, un spencer ou une jaquette, un pantalon rayé et une régate.

La faille dans son plan tenait à ce que Iona en ignorait tout, alors qu'elle aurait dû être beaucoup plus impliquée – du moins était-ce ce que laissaient entendre ses magazines sur le mariage. Se posait aussi le problème de Dick Tupper, désormais disponible. Même si, depuis le lycée, elle tentait de le cacher, Iona était follement amoureuse de cet homme plus âgé, complètement gaga de lui depuis qu'elle était petite – au point d'avoir dû fuir à Omaha, de crainte de molester la femme de Dick, qui traitait si mal son mari. Il était donc heureux pour Carlo que Nathalie et Pierre aient débarqué en ville de façon aussi opportune : Nathalie était une femme indépendante, instruite, posée, qui ensorcellerait Dick en un tournemain ; Pierre, lui, était à n'en pas douter un de ces riches bellâtres mielleux et m'as-tu-vu devant lesquels les femmes – même les plus intelligentes – se pâmaient. Carlo avait donc bon espoir qu'en se bornant à jouer les épagneuls, le bon larron, le joyeux luron, une fois Dick irréversiblement fourvoyé dans ses attentions, une fois Iona douloureusement revenue de son égarement, il n'aurait plus qu'à compatir avec la belle éperdue, la porter aux nues, la serrer contre lui quand elle pleurerait, feindre l'indignation et le chagrin, convenir que tous les hommes étaient des gredins, des obsédés, des vauriens, des salauds – mais pas toi, Carlo, non, pas toi, tu n'es pas comme les autres, Carlo, tu es si bon, si doux, si généreux.

Grisé par le nectar de telles pensées, Carlo oublia le temps et ce ne fut que vers six heures qu'il songea à enfiler son costume de Marquis de Sade pour les Festivités.

Disséminées dans le séjour d'Owen, sur la moquette rouge, se dressaient quatorze bouteilles débouchées de différentes formes et de différentes tailles entre lesquelles Pierre, sous l'empire de la boisson, faisait la navette à quatre pattes, flairant leur contenu de son nez exercé, pendant que le propriétaire des lieux téléphonait.

— Orville ? Owen à l'appareil. Tu te souviens, la dégustation de vin, après-demain ? Me demande pas comment, mais j'ai déniché un authentique *négociant* français et il sera là… un *négociant*… un marchand… un type qui vend du vin… Ouais, tout droit de Paris… Non, pas Paris au Texas, Paris en France… En bus… L'océan, j'imagine qu'il a dû le traverser en avion… Y a des tas de gens qui font ça… Tu lui demanderas vendredi. Fais passer le mot… D'accord. *Au revoir*.

Owen raccrocha.

— Quel bas du front. Il est conducteur de chasse-neige en hiver, ça veut tout dire.

Pierre se tapit derrière un repose-pied, méditatif.

— Ce sont des bouteilles recyclistes ?

Owen acquiesça.

— Le Cafe et le Last Chance Saloon de Three Pillows me les font à cinq *cents* pièce.

— Le bouquet que j'ai d'abord pensé étrange, il vient des bouteilles, pas du vin. Il faut stériliser.

— Bien, maintenant je saurai. Un homme averti en vaut deux.

— Et toujours, toujours des bouteilles de bordeaux ; jamais de Cutty Sark, jamais de sirop d'érable.

— Je me le tiendrai pour dit, assura Owen en s'accroupissant près de Pierre, les coudes sur les genoux. Tiens, ça, ça me manquait. Les échanges. Le badinage. Cette atmosphère studieuse et enjouée dans laquelle s'affrontent des opinions bien tranchées – non pas dans un esprit de jalousie, mais au contraire, en vertu d'un transparent désir d'améliorer le produit final.

Pierre demeura sans comprendre.

Owen avait quant à lui une idée qui lui trottait dans la tête, mais qu'il se retenait d'exprimer et refoulait de peur qu'elle ne

résonne comme une revendication abjecte ; pour finir, cependant, il n'y tint plus et, avec le calme qui accompagne la lucidité, suggéra :

— En fait, on pourrait faire moit'-moit'.

— Moite moite ?

Owen se redressa et se mit à faire les cent pas, tournant en rond et se tenant le menton d'une main, perdu dans ses pensées, avant de s'arrêter et de s'asseoir au pied du buffet rempli de vaisselle Huskers. D'un geste, il engloba tout ce qui les entourait.

— La maison dans laquelle j'ai grandi. La station-service ? À mon père. Et moi, je suis là, la trentaine passée, lourdaud, sans femme ni enfants, fan des Huskers, sans rien pour moi si ce n'est un boulot dont un gosse pourrait se charger et un immense rêve impossible. Ce rêve, tu peux m'aider à le réaliser, *mon frère*.

Il baissa la tête.

— Bon sang, on dirait que je suis en train de te demander en mariage. Est-ce que j'en fais trop ?

— On est à peine amis, objecta faiblement Pierre.

Owen tapa du poing dans sa main.

— Je le savais ! Il faut toujours que je me précipite ! Quel idiot je fais !

De honte et de frustration, Owen se mit à trépigner sur place, ébranlant la maison. Finalement, il leva les yeux vers Pierre.

— Et maintenant, on fait quoi ?

Une frêle voix féminine retentit dans le bureau de la station-service.

— Ouhou !

Owen se releva d'un bond et se dirigea vers la porte de communication.

— Tante Opal ? lança-t-il.

Owen ouvrit la porte de la station-service et Pierre entendit une dame âgée annoncer avec un léger gloussement, comme s'il s'agissait d'une audace :

— Nous aimerions louer *Gigi* pour ce soir.

— Vos désirs sont des ordres, répondit jovialement Owen.

Pierre se servit un dernier fond de vin et le sirota pendant que la transaction s'effectuait, puis Owen revint et ferma la porte derrière lui, anxieux de savoir si la logique glaciale des affaires ne les avait pas mis en froid. Pierre brandit une bouteille en forme de danseuse hawaïenne et secoua ses hanches vides.

— La défaite des Huskers d'un point face à Kansas State est consommée.

Owen attrapa une autre bouteille par terre et lut l'étiquette d'un ton amer :

— Miami.

— *Encore !* s'écria Pierre en brandissant son gobelet.

La porte treillissée de la cuisine grinça et Dick Tupper fit son entrée en grande pompe, la moustache cirée, la mine compassée, affublé du manteau de satin écarlate, de la soutane et de la barrette du cardinal de Richelieu. Il exhiba une redingote, des bas, des escarpins en cuir et une perruque poudrée blanche de style Louis XIV.

— J'ai ta tenue, Pierre, dit-il.

9

Ainsi commencèrent royalement les Festivités, ce soir-là sur le champ de foire, où, comme tout droit issus d'une scène des *Misérables,* les habitants de Seldom se pressaient en costumes de femmes de chambre, de gavroches, de révolutionnaires, de péripatéticiennes et d'apaches parisiens, parmi lesquels s'était glissé un Mahatma Gandhi esseulé aux origines historiques incertaines.

Nathalie portait une perruque poudrée blanche qui évoquait un turban et une robe richement décorée à la Marie-Antoinette, conçue de telle sorte que sa taille ressemblait au goulet d'étranglement d'un sablier et sa juvénile poitrine à deux melons sur un étal. On confia à la Française la tâche de couper le ruban à l'entrée du champ de foire envahi par les hautes herbes et de présenter sur scène les numéros qu'exécutait un mime déplorable.

— Là, il est enfermé dans une boîte. Regardez : il tâtonne à l'intérieur. Et maintenant, il lutte contre le vent. Comme vous pouvez le voir, ça souffle fort. Oh, il a perdu son chapeau.

Après quoi Pierre, vêtu d'un justaucorps ridicule, d'une culotte de velours frappé et coiffé d'une perruque bouclée moutonnante, fut forcé de prendre le relais sur scène pour jouer le rôle du Roi-Soleil et déclamer un texte rédigé dans un français approximatif sur un rouleau de parchemin, qui exposait comment, alors qu'il chassait le vison, Bernard LeBœuf avait par hasard découvert cette région, une région comme il en avait rarement – *seldom* – vu tant elle était belle. À la fin du discours de Pierre, Owen tira un coup de canon dans un champ de maïs, en réponse à quoi les Seldomites applaudirent à tout va et lancèrent bien haut leurs bonnets rouges en criant une phrase mystérieuse qu'ils semblaient prendre pour du français. Ensuite débuta le concours de « Salade de museaux », dont le lauréat devait embrasser un porc, et une fois de plus le malheureux élu

fut Chester Hartley, un vieux garçon qui possédait une ferme à l'est de Three Pillows et élevait des castrats et des truies.

En tant que roi des Festivités, Pierre fut appelé à donner le départ du *demolition derby,* ce qui lui permit de voir, sidéré, une douzaine de voitures démarrer en marche arrière dans un crissement de pneus et se foncer dedans en zigzaguant, tandis que leurs hayons s'ouvraient et bringuebalaient au gré des impacts, que leurs pots d'échappement et leur châssis raclaient par terre, que leurs ailes froissées battaient inutilement l'air, jusqu'à ce que seule la Buick neuve de Bert Slaughterbeck roule encore et que celui-ci s'extraie par la fenêtre côté conducteur, lève les bras en signe de victoire, puis baisse les yeux sur l'épave fumante de sa voiture, quelque peu interdit, comme s'il n'avait jusqu'alors pas pleinement envisagé toutes les conséquences de sa participation à l'épreuve.

Entre-temps, Nathalie actionna l'interrupteur commandant les éclairages de la fête, qui étaient jaunes car cette couleur attirait moins les insectes zonzonnants, et adressa de royaux saluts de la main aux enfants qui s'égosillaient sur des attractions portant des noms comme le Vif Argent, le Manège Ivre, le Youplaboum ou la Grande Frousse. Elle fut ensuite autorisée à regagner la pension de Mrs. Christiansen, où elle troqua son costume de reine contre une robe d'été blanche et s'absorba dans *Gigi* en compagnie de Marvyl et d'Opal, la tante d'Owen, tout en humant avec émotion sa King's Ransom jaune.

À une maison de là, de l'autre côté de la rue, Dick avait rejoint Owen et Pierre pour manger des ailes de poulet et boire de la Falstaff en regardant *La Vengeance aux deux visages*, un western dont la distribution comprenait Marlon Brando, Karl Malden, Ben Johnson et Slim Pickens, l'ami d'Owen. Le Roi-Soleil avait ôté sa perruque, le cardinal de Richelieu sa barrette écarlate et Owen avait eu la décence de camoufler sa braguette protubérante avec les pans de sa chemise de paysan, mais en dehors de cela, tous trois étaient toujours en grande tenue, d'où un contraste saugrenu avec le film qu'ils regardaient. Pierre gisait affalé sur le canapé, assommé par le décalage horaire, mais captivé par ce film qu'il n'avait jamais vu. Owen, en revanche, était moins emballé.

— Vous êtes sûrs que vous ne préféreriez pas regarder *Chaussure à son pied* ? Ou *Témoin à charge* ? Je me ferais bien un Charles Laughton ce soir.

Pas de réponse.

— *L'Extravagant Monsieur Ruggles,* alors. Une comédie jubilatoire – Laughton est fantastique en maître d'hôtel anglais gagné au poker par un Américain.

Toujours pas de réaction.

— Et un Elvis ? *C'est la fête au harem* ? *Filles et show-business* ?

Sur l'écran, dans un saloon, un hors-la-loi interprété par Ben Johnson tentait d'entraîner un autre hors-la-loi interprété par Marlon Brando dans une partie de poker :

— Et si tu mettais un peu d'argent sur la table, Roméo ?

Owen termina une aile de poulet et en jeta les reliques dans une corbeille à papier Huskers qui se remplissait à vue d'œil. Toujours aussi affamé, il attrapa un autre morceau de poulet dont il vint à bout en quelques bouchées, puis sourit, les lèvres ourlées de sauce barbecue rouge.

— Beurk, vaut mieux pas le garder trop longtemps dans la bouche, ce poulet. On dirait de la grenouille, plaisanta-t-il.

— Enfin, aurais-tu oublié qui est ton invité ? s'offusqua le cardinal de Richelieu.

Owen fut choqué de sa propre grossièreté.

— Ne vois là aucune insulte, Pete, s'excusa-t-il.

Pierre regarda Owen sans y voir aucune insulte, puis se tourna à nouveau vers la télévision.

— Peut-être que le blanc-bec n'a plus rien dans le ventre à force de batifoler sur la plage avec sa petite copine, se moqua Ben Johnson.

Owen s'allongea sur le ventre pour récupérer une bouteille de Falstaff qui avait roulé sous son fauteuil inclinable. Dans *La Vengeance aux deux visages*, un Marlon Brando furieux se leva de la table de poker en criant :

— Debout, espèce de gros porc !

— On te parle, Owen, l'asticota Dick.

Owen termina la bière qu'il venait de ramasser avec une expression lugubre, tandis que dans le saloon Brando renversait la table de poker. Owen se figea, horrifié.

— Les gars, nous sommes à court de bière.

Ni Dick ni Pierre n'esquissèrent le moindre geste, peu concernés par ce genre de trivialités indignes de leur condition. Owen se leva tant bien que mal.

— Surtout ne bougez pas, ordonna-t-il à ses deux amis qui n'en avaient pas la moindre intention. C'est moi l'hôte. C'est à moi d'aller en chercher.

Il effectua un pataud mouvement du pelvis à la Elvis et recula en direction de la cuisine, tenant la bouteille de Falstaff comme un micro.

— Merci à tous, merci beaucoup, salua-t-il, avant de lancer une fois dehors un tonitruant : « Elvis a quitté le bâtiment. »

Dick se passa les mains sur les cuisses pour lisser sa soutane de prélat, croisa ses chevilles gainées de rouge et jeta un regard scrutateur à Pierre.

— Alors, tu apprécies ton voyage sous les vastes cieux américains à travers l'océan ambré des plaines céréalières ?

— Non, répondit Pierre, avec une morgue royale.

— Perso, je crois que j'aurais plaisir à faire du tourisme n'importe où en si agréable compagnie.

Pierre haussa les épaules.

— Peut-être, s'il me laisse choisir les vins.

— Je ne parlais pas d'Owen, précisa Dick. Je parlais de *mademoiselle* Clairvaux.

— Oh. Elle.

Ils reportèrent leur attention sur *La Vengeance aux deux visages*.

— Me pousse pas à bout, avertit Brando. Tu parles d'elle encore une fois et je t'arrache les bras.

— Vous deux, c'est du sérieux ? se renseigna Dick.

— Du sérieux quoi ?

— Vous avez un avenir ensemble ?

Comme souvent, Pierre fit sa mauvaise tête.

— Elle, c'est mon passé.

Il imita des cornes sur sa tête avec ses doigts et les remua.

— Le grain de folie dans ma cervelle. Elle est tellement énervante et difficile et pleine d'idées idiotes.

— Peut-être que ce n'est pas une mauvaise chose que vous passiez un peu de temps chacun de votre côté.

Owen entra juste à ce moment-là, la démarche chaloupée, accoutré d'une chemise hawaïenne bleue aux poches lestées de boîtes de bière bien fraîches, avec sur la tête un couvre-chef garni de feuillage dont pendait de chaque côté une canette de Falstaff reliée à sa bouche par un tube. Il se fendit d'un large sourire.

— *Sous le ciel bleu d'Hawaï*, la bière !

Pierre hoqueta à la manière d'un phoque comme le lui avait appris Owen, et son mentor lui lança une bière glacée.

— Effectivement, je conçois que Nathalie puisse heurter ta sensibilité délicate, remarqua Dick.

10

La soirée du mercredi à la pension de Mrs. Christiansen fut sereine. Nell, une vieille dame dure d'oreille, dormait à l'étage, dans sa chambre victorienne, de même qu'Onetta, la virile receveuse des Postes dont le violon d'Ingres consistait à collectionner des échantillons de barbelé et qui en possédait des centaines de variétés. Toutes deux affirmaient que les Festivités les avaient « mises sur les rotules ». La jeunette de la maison, une esthéticienne du nom d'Ursula qui avait le visage piqueté de rutilants piercings en argent et les cheveux, pour lors, orange, était de sortie et paradait avec ses amies sur le parking de la fête foraine dans un van Ford Econoline. Au sous-sol, Iona poussait des Hou ! et des Ha ! tout en travaillant ses coups de pied et de poing conformément aux instructions qu'aboyait sa cassette de Tae Bo. Nathalie, Mrs. Christiansen et Opal se tenaient toutes les trois dans le séjour décoré dans des tons de jaune. Penchées au-dessus d'une table de jeu, Mrs. Christiansen et Opal collaboraient à la réalisation d'un puzzle représentant un panier rempli de pelotes de laine multicolores et de chatons grassouillets au pelage panaché. Nathalie, toujours vêtue de sa robe blanche légère, regardait la cassette vidéo de *Gigi,* à moitié étendue sur le sofa jaune, les jambes repliées à côté d'elle – posture qui ne laissait pas d'outrager ces dames, car elle dévoilait bien trop ses cuisses brunies par le soleil.

Opal soupira, consternée par le déclin moral de l'Europe, et imbriqua de force les moustaches d'un chaton dans le puzzle.

— À quoi avez-vous gaspillé votre fin d'après-midi après vous être débarrassé de votre gandin avec tant de hâte ? demanda-t-elle à Nathalie.

Nathalie, qui n'avait jamais vu *Gigi*, suivait, fascinée, les derniers rebondissements de l'intrigue.

— Nous avons préparé le dîner, répondit-elle sur un ton absent, sans se retourner.

— Et après le repas, elle a même fait la vaisselle, ajouta Mrs. Christiansen. Sans que j'aie à l'en prier.

— N'éprouvez-vous pas une sensation agréable dans vos mains ? fit observer Opal.

Nathalie lui lança un regard interrogateur, puis inspecta ses mains. En effet, elles étaient plus douces, plus crémeuses, comme rajeunies.

— Si !

Opal batailla pour enfoncer une pièce.

— C'est une sensation familière pour nous. Les vertus guérisseuses de Frenchman's Creek mériteraient que les scientifiques s'y intéressent. Certes, ce n'est pas Lourdes, mais nous, on ne fait pas autant d'esbroufe que vous autres Européens.

Elle tapa vigoureusement du poing sur une pièce et la table tressauta.

— Opal ! s'indigna Mrs. Christiansen. Voudrais-tu bien te montrer un peu courtoise envers l'une de mes pensionnaires, pour une fois.

— Très bien, je me tais.

Elle fit mine de fermer sa bouche avec une fermeture Éclair et se tourna distraitement vers la télévision. Donnant le signal du finale triomphal, Hermione Gingold s'exclama :

— *Thank heaven*… [Merci mon Dieu…]

Et Maurice Chevalier poursuivit en chantant :

— …*for little girls*. [… d'avoir créé les petites filles.]

Opal écouta la chanson pendant une minute sans rien dire, jusqu'à ce que ce silence lui paraisse s'éterniser de façon presque inconvenante. Elle n'y tint plus.

— Ah, si seulement, rien qu'une fois, un homme comme lui pouvait pousser la chansonnette pour moi.

— Nous espérons en vain, Opal, commenta Mrs. Christiansen.

— Tu n'as pas du mal à suivre ce film ?

— Je n'y fais pas attention.

— Nathalie, qu'est-ce qui se passe dans le film ? voulut savoir Opal.

— *Elle va se marier,* répondit Nathalie qui allait chercher un soda à la cuisine.

— Elle va se marier, traduisit Mrs. Christiansen.

— Oh, c'est pour ça qu'elle est ici !

— Qui ?

Opal tendit la main vers la cuisine.

— Elle. Elle veut se marier ici.

— Je ne m'en serais jamais doutée ! s'étonna Mrs. Christiansen.

— Pour une fois, c'est moi qui ai une longueur d'avance sur toi.

Mrs. Christiansen réfléchit.

— Pourquoi ici, à ton avis ?

Nathalie revint de la cuisine avec un verre de Coca-Cola qui pétillait.

— *Pourquoi êtes-vous venue ici ?* lui demanda Marvyl.

— Pierre, répondit Nathalie d'une voix indifférente avant de se laisser tomber sur le canapé.

— C'est donc lui qui a choisi, déduisit Opal.

D'un coup de ciseaux, elle amputa d'un tiers une pièce qui refusait de rentrer.

Mrs. Christiansen se mit à envisager les détails pratiques.

— Et pour la réception, ma chère ?

— *Pardon ?*

— Ici ?

— Très bien, estima Nathalie.

— Demande-lui quand doit avoir lieu le mariage, souffla Opal.

— Est-ce que c'est pour ce week-end, Nathalie ? se renseigna Mrs. Christiansen.

— Excusez-moi ?

— Moi aussi j'aurais pu lui poser la question en anglais, protesta Opal. Je pensais que tu allais le faire en français.

Mrs. Christiansen balaya dédaigneusement cette objection de la main et continua :

— Vous et Pierre. Ce week-end ?

Nathalie, surprise de découvrir que sa logeuse était au courant de l'échéance qu'elle et Pierre s'étaient fixée, hocha la tête, confuse.

— *Oui, madame*. Samedi, à midi.

— Oh, je suis tout émoustillée, s'enthousiasma Mrs. Christiansen. Je vous connais seulement depuis quelques heures, mais j'ai déjà l'impression que vous êtes de la famille.

Nathalie regarda, intriguée, Mrs. Christiansen s'éclipser vers les étages.

Gigi s'acheva et le magnétoscope rembobina la cassette en bourdonnant.

Les coudes posés sur la table, les joues déformées par ses poings, Opal porta un regard critique sur le puzzle saccagé. Le chaton de gauche ressemblait à une faucille et son camarade de jeu, Opal devait bien l'admettre, avait sans conteste des allures d'aberration de la nature. Elle considéra Nathalie d'un air dubitatif.

— Hé, la miss ! Ça vous dit, une partie de dames ?

Nathalie fit non de la tête. Une douce brise gonflait les rideaux de la fenêtre ; un parfum d'air pur et de gazon fraîchement arrosé lui parvenait, telle une invitation longtemps espérée glissée en douceur sous une porte.

— *Il fait beau,* dit-elle.

Elle se leva du canapé et sortit, suivie d'un œil vigilant et soupçonneux par Opal.

Dehors, la nuit était splendide, la quiétude uniquement troublée par les grillons ainsi que par des bribes de musique et des cris d'enfants excités en provenance du champ de foire, à quelques centaines de mètres de là. Nathalie discernait au loin des semi-remorques silencieux sur l'autoroute, les lumières d'une ferme, le halo de la Voie lactée au sein de la vaste société des étoiles. Elle entendit une portière claquer et s'abrita les yeux de la main lorsque les phares du véhicule s'allumèrent.

Penchée en avant au bord de sa chaise, Opal surveillait Nathalie lorsque Iona remonta du sous-sol, moulée dans sa combinaison de fitness, sa cassette de Tae Bo à la main. Opal se redressa aussitôt et détailla sévèrement la tenue légère et échancrée de Iona.

— Décidément, les filles d'aujourd'hui semblent avoir à cœur de dispenser des leçons d'anatomie à l'humanité entière.

— Tu m'as déjà dit ça hier.

— Ça méritait d'être répété.

Iona se tamponna le visage avec une serviette et jeta un coup d'œil dans la cuisine.

— Où est Nathalie ?

Opal fit semblant d'ajouter une pièce à son puzzle.

— Elle a dit quelque chose en français au sujet de son « beau ». Ce doit être son petit ami, non ? Elle ne pouvait probablement plus se passer de lui.

Iona s'approcha de la porte d'entrée treillissée et aperçut un pick-up rouge arrêté au milieu de la rue principale, le moteur et les phares allumés. Dick Tupper était penché a la fenêtre et souriait niaisement en bavardant avec Nathalie, qui riait à ses plaisanteries. Inquiète, stupéfaite, Iona se tourna vers Opal.

— Ils sont ensemble ?!

Opal attrapa ses ciseaux et feignit de se désintéresser de ce qui se passait à l'extérieur.

— Bien sûr qu'ils sont ensemble, rétorqua-t-elle.

— Comment ils se sont rencontrés ?

— Qui sait ? Peut-être par une de ces petites annonces dans les journaux, dont de jeunes écervelées se servent pour battre le rappel.

Iona, désespérée, regarda à nouveau par la porte d'entrée, la serviette plaquée sur la bouche. Ses épaules s'affaissèrent légèrement lorsqu'elle vit les doigts de Nathalie effleurer la poignée chromée du pick-up.

— J'ai toujours eu le béguin pour lui. Depuis que je suis gamine.

Cet aveu dérouta Opal.

— Pour lui ?! C'est impossible !

— Je sais, soupira Iona. Mais ça n'empêche pas de rêver.

Owen et Pierre sortirent du bungalow attenant à la station en tanguant, une Falstaff dans chaque main. Ils ne virent pas Nathalie et, appuyés l'un contre l'autre, se mirent à imiter en beuglant Elvis dans *Sous le ciel bleu d'Hawaï* :

— « *Take… my… hand ! Take my… whole… life… too ! For I… can't… help… falling in love… with… you !* » [Prends ma main, Prends ma vie aussi, Car je ne peux pas m'empêcher de tomber amoureux de toi.]

À ce moment-là, Mrs. Christiansen descendit l'escalier en se dépêchant, une merveilleuse robe Empire blanche dans les bras.

— Ne sera-t-elle pas resplendissante là-dedans ? s'extasia-t-elle depuis le palier.

Opal lui adressa de grands gestes paniqués et se passa le pouce sur la gorge pour lui signifier de se taire.

— Qui ça ? Quand ? demanda Iona à Mrs. Christiansen.

Marvyl improvisa.

— Onetta. Elle met si rarement des robes…

— … pour aller au magasin de bricolage, compléta Opal, sans conviction.

11

Jeudi. Lever de soleil dans le Main Street Cafe.

Vêtue d'une tenue de serveuse rose, Nathalie aidait Iona à servir breakfasts et cafés à une trentaine de clients vociférants. Elle avait déniché une paire de lunettes carrées à monture sombre qui la faisait ressembler à Nana Mouskouri et lui permettait à peu près de tenir routiers et fermiers à distance, mais elle se sentait agressée par cet intenable tintamarre de plaisanteries tonitruées, de *mugs* brutalement reposés et d'assiettes entrechoquées, ainsi que par les conversations à tue-tête de tous ces lève-tôt en salopette qui paraissaient tous durs de la feuille – sans parler de la radio à fond qui égrenait les cours des denrées agricoles à la Bourse de Chicago.

Surprise, Nathalie découvrit que quelqu'un lui avait laissé un pourboire. Elle glissa le billet dans la poche de son tablier et se dirigea vers le percolateur derrière le bar pour remplir sa cafetière. Le vacarme et l'agitation s'étaient quelque peu apaisés et Iona en profitait pour s'accorder un léger répit, accoudée au comptoir en formica rose, une tasse de café au lait à la main, tout en inventoriant les divers spécimens de mâles présents dans la salle.

— Regarde-moi le choix que j'ai, lâcha-t-elle quand Nathalie vint s'installer à côté d'elle. Micah s'est déjà fait passer deux fois la corde au cou et c'est deux de trop. Orville n'a rien pour lui et il est marié. Et on ne peut pas franchement dire que Carlo Bacon offre une image intelligible de l'infini.

Cette dernière remarque déconcerta Nathalie.

— Une réminiscence de la fac, élucida Iona sur un ton désabusé.

Elle étudia les clients assis au bar.

— Le père Picarazzi est bel homme, mais il a fait vœu de… comment dit-on déjà ?

— D'abstention ? D'abstinence ?

— De chasteté.

Elle but une gorgée de café et balaya la salle du regard.

— Trop vieux. Trop gros. Trop gamin. Beaucoup trop moche. Beaucoup trop épris de sa petite personne. Beurk. Re-beurk. Et lui ? Peut-être, si j'étais bourrée.

Elle poussa un soupir.

— Bienvenue dans ma ville, Nathalie. Ici, la vie est une fête !

La radio psalmodiait toujours – le maïs était en baisse de vingt-cinq *cents,* le blé se maintenait, le soja perdait quinze *cents* – lorsque Owen et Pierre firent une entrée en fanfare.

— *Bonjour, mes amis !* tonna Owen.

S'ensuivirent de cordiaux échanges de salutations, de rudes poignées de main, de vigoureux éclats de rire, cependant que Pierre épiait Nathalie du coin de l'œil avec un air supérieur, fiérot comme pas deux, car il se sentait tout fringant dans ses bottes de motard d'emprunt et son uniforme de mécanicien brodé au nom de Harvey. Une lueur de satisfaction passa dans ses yeux quand il avisa les lunettes dissuasives de Nathalie, puis il se détourna.

— *Permettez-moi de vous présenter M. Pierre Smith,* dit Owen à Cecil.

La compagnie ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes.

— La vache ! Qu'est-ce que t'as dit ? voulut savoir Cecil.

— J'en sais que pouic, mais ça sonne bien, pas vrai ?

Owen se glissa dans un box et Pierre l'imita comme un gentil fifils à son papa. Puis Dick arriva à son tour et le rituel des salutations masculines se répéta, après quoi il prit place à côté de Pierre.

Iona observa sa rivale qui observait l'arrivée de Dick, puis observa les occupants du box quand Nathalie s'approcha avec les tasses et un pichet rond en verre rempli de café bien chaud. Owen et Dick sourirent à la serveuse française et bavardèrent aimablement avec elle, mais Pierre se borna à dévorer des yeux la salière et la poivrière. Et Iona se prit à fixer Pierre, car dans cet uniforme de garagiste, il lui évoquait non plus un riche et suffisant Français comme la première fois qu'elle l'avait vu, mais plutôt le fugitif innocent qui, certaines nuits, en rêve, s'introduisait furtivement dans sa chambre avant de s'allonger à

côté d'elle sur le matelas, fleurant l'huile et la sueur, et de lui plaquer une main sur la bouche en murmurant « Ne criez pas » tandis que le shérif fouillait la maison en vain. Tout le contraire de Dick Tupper – un homme qui n'avait rien d'un hors-la-loi, au passé sans tache, un homme droit, respectable, admiré de tous, qui n'était pas du genre à dilapider des fortunes, à perdre son sang-froid et encore moins à tomber amoureux de la fillette qui lui apportait de la citronnade à l'époque où il était encore marié, durant les moissons de septembre, quand il faisait chaud.

Nathalie entra dans la cuisine pour transmettre la commande. Carlo cacha précipitamment un magazine sur le mariage sous des torchons.

— Rapides comme la mauvaise herbe sont les flèches de Cupidon, commenta-t-il, l'air de rien, en parcourant la feuille du carnet de commandes que lui avait remise la Française.

— *Pardon* ?

À l'aide d'un large pinceau, Carlo étala de l'huile sur la plaque chauffante.

— Les sentiments tendres. Les passions. Ce que d'aucuns nomment l'amour.

L'huile commença à grésiller et il versa une louche de pâte à crêpes aux myrtilles sur la plaque.

— Nous nous laissons souvent guider par notre cœur plutôt que par notre raison.

— Qui ça, nous ?

La moustache à la Dick Tracy de Carlo se souleva d'un côté tandis qu'il esquissait un sourire en coin.

— Oh, personne. Je spécule dans le vide. Peut-être cherche-t-il simplement à vous rendre jalouse.

— Pierre ?

— Ah, vous aussi, vous avez remarqué.

Elle eut le sentiment de se faire mener en bateau.

— Je vais méditer là-dessus, l'assura-t-elle.

Elle regagna la salle, où elle essuya la marque de condensation laissée par un pot d'eau glacée sur le comptoir tandis que Iona, timide et souriante, revenait du box tapageur d'Owen.

— Ils voulaient de la crème, se justifia-t-elle immédiatement, comme si elle avait quelque chose à se reprocher.

Elle se hâta de disparaître dans la cuisine, où Carlo l'accueillit avec un large sourire qui laissait redouter le pire pour sa santé mentale.

— Bon, j'ai établi le contact, rapporta-t-elle.

Malgré le tressaillement qui commençait à agiter sa jambe, Carlo s'efforça de feindre le détachement et retourna une crêpe aux myrtilles avec sa spatule.

— Ça s'est passé comme je t'ai dit ?

— En fait, pas vraiment. Dick s'est comporté en parfait gentleman et Owen a été fidèle à lui-même, mais le Français n'a pas décroché mot.

Carlo prit une expression songeuse et retourna une autre crêpe.

— Du coup, tu t'es demandé pourquoi il ne faisait pas attention à toi, non ?

— Si, admit-elle après un instant de réflexion.

— Tu vois bien. Les Français ont quasiment inventé la séduction ; et toi, ma jolie, on essaye de te séduire.

— Je vois…

Carlo tenta de maîtriser ses trémulations en pressant sa jambe contre la porte du four, mais il ne réussit qu'à produire un battement sourd qui faisait penser à un épagneul remuant joyeusement la queue. Iona lui jeta un regard inquisiteur.

— Je vais te dire, reprit-il, on n'a qu'à se payer un peu d'exercice au grand air, toi, moi, Owen et lui. Histoire de voir si tu lui tapes dans l'œil.

Iona se recoiffa en s'aidant de son reflet dans un grille-pain.

— Peuh ! C'est un homme comme les autres, non ?

Perdu dans ses pensées, Carlo se contenta de la couver d'un regard lubrique, confirmant de fait l'opinion de Iona.

Nathalie essorait un torchon quand sa collègue ressortit de la cuisine et vint innocemment s'appuyer sur le comptoir pour scruter la salle.

— Il en pince pour toi, ma fille, lança Iona.

Elle faisait référence à Dick Tupper, mais Nathalie crut qu'elle parlait de Pierre et elle se surprit à porter un regard

différent sur son fiancé jusqu'à ce qu'il quitte le café en compagnie de Dick et Owen – de sorte qu'elle se sentit blessée qu'il l'ait ignorée.

12

À midi, Mrs. Christiansen emmena Nathalie au champ de foire. Fatiguée par la première nuit des Festivités, Marvyl escorta vaillamment sa pensionnaire à bord d'une espèce de tricycle motorisé tandis que la Française flânait au milieu de la foule devant les diverses attractions : un stand de tir aux couleurs de la Légion étrangère, avec des fusils arabes et des chameaux en fer-blanc pour cibles ; un stand de lancer d'anneaux avec une tour Eiffel miniature en guise de piquet ; et un autre qui vous offrait la chance de faire tomber un mousquetaire dans un abreuvoir à bestiaux, à condition de toucher avec une force et une précision impossibles une cible en métal au moyen d'une balle de softball. Des hurlements d'adolescentes résonnaient à l'intérieur d'une sinistre Bastille regorgeant de culs-de-sac, d'épouvantails et de mannequins qui sautaient sur les intrus, ainsi que de miroirs déformants qui méritaient si bien leur nom que votre reflet ressemblait au fessier de votre tante Dolly.

Nathalie s'attarda un moment pour jeter un coup d'œil à la « Ménagerie de l'Étrange », qui comprenait un singe-araignée domestiqué à côté duquel on avait placé un panneau : « Salut, je m'appelle Cucu ! J'applaudis quand on me montre à manger ! » Il y avait aussi un lévrier afghan parfaitement ordinaire qui tremblait de honte sous son béret dans un uniforme de marin français et un chat roux coiffé d'un casque à la Captain Video, prisonnier d'un scaphandre spatial en papier aluminium. Son maître le tenait par les pattes de devant, de sorte que la pauvre bête se dressait sur ses pattes postérieures, fouettant l'air de sa queue. Des canons laser faiblards mitraillaient à tout va, sur fond de piaulements synthétiques grésillants. L'infortuné félin portait autour du cou une pancarte MARTIEN.

Mrs. Christiansen enclencha la marche arrière sur son tricycle et zigzagua en klaxonnant à contre-courant au milieu de la foule jusqu'à ce que Nathalie la rejoigne.

— Toutes ces dames ont été ravies d'apprendre que ce serait un *cordon-bleu* parisien qui jugerait leur cuisine, déclara Mrs. Christiansen.

— Je n'ai rien d'un chef, prévint Nathalie.

Mais Marvyl n'écoutait pas.

— Une année, Carl Bacon s'en est chargé, poursuivit-elle, mais il est un chouïa tatillon. L'an passé, nous nous étions rabattues sur un propriétaire de friterie d'Ogallala, dont l'Oldsmobile était en panne.

Elle obliqua en direction d'une tente et entra avec son tricycle. Elle fut aussitôt accueillie par des acclamations stridentes et un tonnerre d'applaudissements de la part de toutes les concurrentes debout derrière les tables pliantes, sur lesquelles s'étalait un assortiment de mets invraisemblable. Mrs. Christiansen se leva sur son tricycle et porta un doigt à ses lèvres avec autorité. Le calme revint.

— J'ai l'honneur de vous présenter la reine des Festivités, M^lle^ Nathalie Clairvaux, qui sera notre dégustatrice d'honneur. Je vous rappelle qu'elle prendra en compte aussi bien le goût que la présentation, et que vous n'êtes pas autorisées à lui révéler à l'avance ce qu'elle mange.

Il y eut quelques vagues grognements de protestation, que Mrs. Christiansen fit taire de la main. Avec cérémonie, elle se tourna vers son hôte.

— Nathalie ?

Nathalie se dirigea vers la première table, couverte de tartes et de pâtisseries. Elle piqua une lichette de tarte au citron meringuée au bout d'une fourchette en plastique et goûta.

— *Très bien,* complimenta-t-elle.

Elle fit un pas de côté et se pencha en avant pour essayer une tarte à la crème et au chocolat – une *Boston cream pie,* apprit-elle à l'issue de la dégustation. Elle commençait à entrer dans son rôle d'experte ès gastronomies.

— *Intéressant, mais… agressif,* diagnostiqua-t-elle.

— C'était bon ? demanda la cuisinière à Mrs. Christiansen.

Celle-ci lui tapota l'épaule en signe de condoléance, puis passa à la table suivante avec Nathalie.

Lois Tetlow, une opulente jeune femme, leur présenta un plateau de muffins, moulée dans un minuscule uniforme de servante dont débordaient ses formes plus que pleines.

— Lois ! la gronda Mrs. Christiansen.

— L'année dernière, le juge était un homme, se justifia-t-elle.

Nathalie testa une bouchée de muffin et s'inquiéta :

— Ce sont des raisins ?

— Des myrtilles, corrigea Lois. Mais elles ont peut-être tourné.

Nathalie s'approcha d'Opal qui, avec une humilité confinant à l'obséquiosité, lui présenta une tarte à la rhubarbe verdâtre. Au moment de prendre une bouchée, Nathalie hésita. Elle respira profondément et glissa la fourchette entre ses lèvres. Elle ne put masquer une grimace.

— À quoi bon un concours de cuisine si l'on n'en profite pas pour expérimenter et innover ? argua Opal.

Tout en mastiquant, Nathalie se mit à chercher un endroit pour cracher.

— Je me suis dit qu'un trait de chili et de *Worcester sauce* donnerait un petit coup de fouet à cette tarte tristounette, expliqua Opal à Marvyl.

— Je suis certaine qu'elle est unique en son genre, l'assura Mrs. Christiansen avant de poser les yeux sur la table d'à côté. Oh non ! Mrs. Zebrun nous a préparé sa surprise aux écorces d'arbre confites.

13

Nathalie échappa à l'intoxication alimentaire et, pour la peine, s'offrit une sieste à la pension de Mrs. Christiansen. Elle fut tirée de son sommeil vers trois heures par des bruits de casseroles et se força à descendre proposer son aide pour casser des œufs fermiers dans un énorme saladier de pâte à gâteau, pendant qu'Opal et Mrs. Christiansen lavaient et coupaient des légumes.

— Nous commencerons par une salade Waldorf samedi, annonça Mrs. Christiansen.

— Ça, c'est une bonne idée, approuva Opal.

— Ensuite, je me disais que du châteaubriant irait à merveille en plat principal.

— Bien vu. Ça lui rappellera le pays.

— Avec des carottes et des oignons glacés à brun.

— Tu sais ce que j'essaierais bien, Marvyl ? Des pommes de terre lyonnaises.

Mrs. Christiansen fronça les sourcils.

— Surgelées ou maison ?

— Surgelées de chez l'épicier.

— Quelle charmante attention.

— Tu ne penses pas qu'elle tient peut-être à quelque chose de plus typiquement français, comme des frites ? chuchota Opal.

— Elle n'a strictement rien prévu, répondit Marvyl à voix basse.

— Parce que sinon, on en trouve des congelées qui sont vraiment rapides et faciles à préparer…

— *Avez-vous envie de pommes frites ?* demanda Mrs. Christiansen à Nathalie.

Celle-ci jeta les coquilles d'œufs dans le broyeur à ordures et le referma d'un coup sec.

— Comme vous voulez.

Mrs. Christiansen se retourna vers Opal.

— Elle a d'autres préoccupations en tête, si tu vois ce que je veux dire.

— Oh, je vois très bien.

On frappa doucement à la porte d'entrée treillissée et toutes trois se penchèrent pour regarder par le couloir. Le père Picarazzi se tenait sur la véranda dans son costume noir avec son col de clergyman blanc, sa casquette de base-ball bleue des Yankees dans une main, tandis que de l'autre il s'abritait les yeux et scrutait l'intérieur de la pension.

— Bonjour, salua-t-il.

Un peu hâtivement, Opal se figura que, fait sans précédent, c'était elle que Dante Picarazzi était venu voir. Elle posa une main sur sa poitrine sans lâcher son couteau à éplucher et manqua de se poignarder.

— Ma parole ! C'est le père Picarazzi.

Mrs. Christiansen eut un sourire indulgent.

— Dante et M^lle^ Clairvaux ont quelques détails à aplanir ensemble, souligna-t-elle, le ton lourd de sous-entendus.

Opal finit par comprendre.

— Oh, je vois. Oui, c'est vrai, il faut qu'ils causent.

— Quels détails ? demanda Nathalie.

Mrs. Christiansen lança en direction de la porte :

— Un instant, mon père. Elle arrive.

— Tout de même, pour un prêtre, tu pourrais faire une exception aux règles de la maison, protesta Opal.

— Ce ne serait pas une exception, mais une infraction, répliqua Mrs. Christiansen avec hauteur.

Inquiète, Nathalie sortit sur la véranda, s'interrogeant sur cette mystérieuse visite du prêtre, et le trouva sur la balancelle, battant des jambes comme un gosse. Il portait sa casquette des Yankees crânement relevée sur son front, ses chaussures de sport pendaient à quelques centimètres du sol et il tortillait sa moustache cirée.

— Je jouais Toulouse-Lautrec pour les Festivités, confia-t-il à Nathalie avec son débit caractéristique. Plus vrai que nature, j'étais.

Il tapota la place à côté de lui.

— C'est Marvyl qui m'a rencardé, poursuivit-il de plus belle alors que Nathalie s'installait sur la balancelle.

Nathalie, qui estimait jusqu'alors son anglais plutôt bon, rencontrait des difficultés avec le brooklynois ; elle ne comprit que « c'est Marvyl ».

— Désolé, j'ai foiré grave. Mea-culpa. C't'une bafouille, que z'aviez envoyée pour me mettre au jus ? Comme une buse, j'ai dû la perdre.

Les seuls mots qu'elle reconnut furent « désolé », « jus » et « perdre ».

— Mon bureau, je vous dis pas… du bousin jusque-là, déplora-t-il en levant la main à la hauteur de son oreille.

— Je n'ai jamais entendu personne parler aussi vite, ne put s'empêcher de lui avouer Nathalie dans un élan d'admiration.

— Ben maintenant, si.

Il leva le pied droit pour refaire le lacet de sa chaussure, qui devait venir du rayon enfant. Nathalie se demanda si elle était la seule à ressentir l'envie de lui ébouriffer les cheveux.

— J'ai informé Son Éminence du cafouillage. Il m'a joué la grande scène du III, mais c'est un gonze réglo et y m'devait une faveur. On a calé ça pour samedi. Ça roule pour vous ?

Elle se rendit compte qu'il la regardait avec insistance et en déduisit qu'il avait posé une question à laquelle elle était censée répondre. Elle hocha la tête.

— Bon. Vous remontez l'allée tranquillos, ivres de bonheur, rosissant de droite et de gauche. Je vous salue et je fais mon laïus. On endure avec le sourire les tâtonnements au moment de l'échange des alliances. Je dis ci, je dis ça ; vous perroquetez. Vous connaissez le topo. Pas besoin de répète ?

Elle n'avait pratiquement rien compris. De la tête, elle fit signe que non.

— Comment va, Dick ? s'exclama soudain le père Picarazzi.

Elle aperçut Dick debout sur le trottoir devant la maison avec ses bottes et son chapeau de cow-boy, mal assuré, tel un prétendant intimidé.

— Je me demandais si M^lle^ Clairvaux serait tentée par une promenade à cheval.

— Voilà qui serait des plus malséant, protesta Opal depuis l'intérieur de la maison.

Nathalie tourna la tête et découvrit Mrs. Christiansen et Opal, l'oreille collée à la porte treillissée.

— Allons, Opal, la réprimanda amicalement Mrs. Christiansen, elle s'amusera bien. Et Dick est un homme bien élevé. N'est-ce pas, monsieur Dick Tupper ?

— Ça oui, M'dame.

— Allez-y, ma petite. Nous nous débrouillerons pour la cuisine.

— Plus on est nombreux, plus la besogne est aisée, rappela Opal à Marvyl avec humeur.

Mrs. Christiansen assena une petite tape sur le poignet de son amie et dit à Dick :

— Elle vous rejoint dans une minute.

Le père Picarazzi sauta au bas de la balancelle.

— Allez vous changer. Faut que je jaspine un peu avec l'heureux élu.

« Jaspiner ?! » songea Nathalie. Mais elle se contenta de dire :

— J'ai beaucoup apprécié cette discussion.

— *De nada,* répondit Dante en descendant les marches de la véranda à toutes jambes.

Nathalie monta à l'étage enfiler un jean, des tennis et une chemise blanche confortable. Lorsqu'elle ressortit, son cow-boy l'attendait, radieux, au pied des marches et elle rougit de le voir si heureux.

— Que vous a dit le père Picarazzi ? voulut savoir Dick.

— Je n'en ai aucune idée.

— Il est new-yorkais, déclara Dick, comme si cela éclaircissait bien des choses.

Il jeta un coup d'œil méfiant vers la maison, puis avoua à Nathalie :

— Je suis toujours dans mes petits souliers quand Mrs. Christiansen est dans les parages. J'ai l'impression de me retrouver au lycée.

À cet instant précis, la voix de Mrs. Christiansen se fit entendre :

— Prends bien soin d'elle, Dick ! lui intima-t-elle.

Et ce fut avec la gaucherie d'un adolescent de quatorze ans qu'il répondit :

— Oui, M'dame !

14

Tenant les deux chevaux par la bride, Dick guida une jument pie et un étalon alezan hors de la pénombre fraîche de l'écurie. Nathalie, debout sur la première planche de la barrière blanche de l'enclos, attendait dans la lumière crue d'août et admirait, fascinée, le ranch pimpant et soigné de Dick Tupper. Savourant la beauté de la jeune Française, celui-ci la laissa patiemment terminer son tour d'horizon.

— Vous n'aurez qu'à monter Ida, je prendrai Shep, dit-il. Shep est un rien caractériel.

Elle sourit, sauta à terre et il l'aida à mettre le pied dans l'étrier en acier.

— Je vous donne juste un peu d'élan, avertit-il.

Mais sa main s'égara accidentellement sur le charmant postérieur de Nathalie et ils rougirent tous les deux.

— Oups ! fit-il avec un sourire confus avant de reprendre, sérieux : Ne lâchez pas la bride à Ida ou elle risque de vous emmener voir du pays.

— J'ai déjà fait de l'équitation, le rassura-t-elle.

— Oh, je l'avais deviné… Vous avez une espèce de grâce équestre.

Ils partirent à travers la campagne, au milieu des herbes hautes et des arbustes épineux frissonnants qui frôlaient le ventre des chevaux. Des Angus arrachaient des touffes d'herbe et mâchouillaient placidement au soleil, sous les yeux de leurs congénères déjà repues, qui se bornaient à ruminer couchées sur le ventre, le regard vague.

Dick jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Vous vous en sortez avec Ida ?

— Oui, elle est très… *docile*.

— Paisible, aussi.

Il contempla le troupeau mouvant.

— Vous savez comment s'appellent ces vaches ?

— Des Angus ?

— Et moi qui vous prenais pour une pied-tendre.

— J'ai tout lu sur le Far West.

— Moi, je lisais les aventures du comte de Monte-Cristo, quand j'étais gamin. Et Jeanne d'Arc était mon grand amour.

— Avez-vous déjà été en France ?

— Non, mais mon père, oui. Un été. En 1944.

La coïncidence amusa Nathalie.

— Ma mère est de Bayeux, en Normandie. Nous avons visité Omaha Beach de nombreuses fois. Ma grand-mère possède un hôtel à Port-en-Bessin. Au bord de la Manche.

— Quel est son prénom ?

— Sophie.

— Je ne me souviens pas que mon père m'ait parlé d'une Sophie. À l'époque, il était trop occupé à éviter les balles pour vraiment s'intéresser aux autochtones. Mais il disait que les gens étaient très cultivés et accueillants et toujours heureux de le voir. Il leur en a toujours été reconnaissant. Je suppose que votre mère n'était pas encore née à l'époque.

— Non.

— Moi non plus, précisa-t-il en la regardant dans les yeux. Au cas où vous vous poseriez la question, j'ai cinquante-deux ans.

Elle se tut.

— Ce qui doit me faire le double de votre âge.

Elle eut un sourire.

— Ne serais-je donc qu'un « trophée » à vos yeux ?

— Oh non. Vous êtes avant tout une compagne agréable.

Sous la conduite de Dick, les chevaux progressaient côte à côte entre les peupliers, le long de Frenchman's Creek, au milieu de bouquets ombragés de graminées et de fougères. Les chevreuils, qui se nourrissaient des feuilles d'arbrisseaux à leur portée, avaient ménagé une bande dégagée à la base de quelques jeunes érables et Dick y alla de sa petite leçon éducative.

— Autrefois, il y avait tellement de gibier dans les environs qu'un type de l'Est avait baptisé la région « le paradis des chasseurs ». Jolie contrée, pas vrai ?

— Ça oui, on dirait une publicité pour des cigarettes ! s'enthousiasma Nathalie.

— Je l'aurais plutôt comparée à l'Éden, mais chacun voit midi à sa porte.

Elle lui raconta qu'elle avait effectué son premier séjour en Amérique alors qu'elle était au collège. Elle était partie dans le cadre d'un échange à Cambridge, dans le Massachusetts, où elle avait été accueillie chez un couple de professeurs de mathématiques et leurs deux insupportables enfants. Ils menaient une vie si ennuyeuse que c'en était à peine croyable. Clavicorde en musique d'ambiance. Problèmes d'algèbre à table. Vin seulement le dimanche. Et pas de télévision…

— Pas de télévision ?! l'interrompit Dick. La vache ! Ils avaient l'eau courante ?

— C'était il y a dix ans. Les choses ont peut-être changé depuis.

— Pas de télévision, répéta Dick, consterné.

Shep secoua furieusement la tête et des taons tourbillonnèrent dans les airs.

— Et ils étaient strictement végétariens.

Le *rancher* tendit une main qu'il posa sur celle de Nathalie en signe de commisération.

— Ma pauvre enfant.

Ce qui n'aurait pas été dramatique, si ce n'était que ni l'époux ni l'épouse ne savaient cuisiner et que leur régime alimentaire semblait se réduire à des galettes de riz et à du tofu.

— Les salauds, maugréa Dick entre ses dents.

Elle poursuivit. Toute la famille mettait un point d'honneur à s'exprimer dans un français infâme en sa présence, si bien qu'elle était contrainte de leur servir de professeur et que tous avaient fini par détester ses corrections – à tel point qu'elle avait passé une bonne partie de ses neuf mois aux États-Unis dans sa chambre mansardée à pleurer de solitude et à tenir un journal (en treize volumes) rempli de poèmes et de lamentations. Et quand elle était revenue en France, ses professeurs lui avaient affirmé qu'elle parlait mieux anglais avant de partir.

— À ce compte-là, votre compétence linguistique risque de prendre un coup dans l'aile si vous vous éternisez trop à Seldom.

Ils grimpèrent à flanc de coteau jusqu'au sommet d'une crête herbeuse brunie par le soleil et parsemée de buissons verdoyants de sumac et de cornouiller, puis redescendirent par un versant raide comme la justice, tandis que Dick énumérait les noms de différentes variétés de frênes, de tilleuls ou de chênes.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? demanda Nathalie en désignant une herbe verte du sous-bois.

— Des orties du Canada.

— Et ça ?

— De l'ancolie – dite « du Canada », elle aussi. Ça fleurit au printemps.

Nathalie se pencha sur sa selle pour observer une plante près de son étrier, que Dick s'empressa de nommer :

— Une ariséma rouge foncé, aussi appelée « petit-prêcheur ».

Elle sourit.

— Seriez-vous botaniste ?

— Non, mais j'ai habité ici toute ma vie. Il est naturel de vouloir connaître ses voisins.

Elle regarda droit devant elle.

— Pierre ne s'intéresse pas vraiment à la nature.

— Oh, j'imagine qu'il doit être porté sur d'autres choses, fit Dick avec bonhomie.

Nathalie eut une expression qui laissait entendre qu'elle n'approuvait guère ces inclinations.

Ils se trouvaient dans une portion de Frenchman's Creek où des saules avaient colonisé les abords du lit et où les chevaux avaient plus de mal à avancer sur le sable mêlé de galets ; arrivés à un coude, ceux-ci adoptèrent toutefois un pas plus rapide et se dirigèrent vers un endroit dont ils semblaient se souvenir. Des arbres ombreux et des herbes tendres oscillaient au gré de la brise et l'eau de la rivière roulait sur les pierres arrondies qui bordaient la rive. Dick sauta au bas de Shep et aida Nathalie à descendre de cheval.

— Allez-y, donnez-moi votre pied. J'essaierai d'éviter les familiarités, cette fois.

— Je ne vous en veux pas, répondit Nathalie avec un sourire.

Dick l'accompagna jusqu'à la rive, avec à la main une couverture rouge qu'il déploya d'un coup sec et laissa doucement flotter en l'air avant de l'étendre par terre. Nathalie s'assit dessus, tandis qu'accroupi à côté d'elle Dick ouvrait une gourde remplie du vin d'Owen.

— Autrefois, les trappeurs français expédiaient d'ici leurs fourrures destinées aux pelletiers de l'Est. Un jour, l'un d'eux, Bernard LeBœuf, a eu quelques petits soucis et il a cru qu'il allait y passer. Il a erré comme un zombie et il est tombé dans la flotte, ici. Il s'est réveillé une heure plus tard, à moitié guéri. Il avait retrouvé un second souffle.

— Qu'est-ce qu'il avait eu comme soucis ?

Dick réfléchit un instant.

— La soif, déjà. Et avant ça, il me semble aussi qu'il s'était fait salement amocher par un grizzli. Depuis, on appelle cette rivière Frenchman's Creek, *la rivière du Français*, et les gens continuent à se transmettre les légendes concernant ses vertus magiques.

— Et vous croyez à ces légendes ?

— C'est pour ça que je vous ai amenée ici.

Elle lui tendit un gobelet en plastique qu'il remplit de vin.

— Chercheriez-vous à me faire la cour ?

Il hésita, puis sortit un gobelet en plastique pour lui et se servit.

— À vrai dire, je suis un rien vieux jeu à ce sujet.

— Alors que voulez-vous, monsieur Tupper ?

Il regarda les rayons du soleil qui jouaient sur la rivière telle une flottille d'esquifs incandescents ballottés par les eaux.

— Je vais vous dire ce que j'ai. J'ai quatre cent quatre-vingts hectares de terre, une ferme, des machines et des parcs d'engraissement. J'ai une maison victorienne avec quatre chambres qui vient d'être refaite par une décoratrice d'intérieur prénommée Mitzi. J'ai cinq pour cent des parts du dernier Holiday Inn devant lequel vous êtes passée sur l'autoroute, neuf pour cent de la plus grande concession Chrysler Dodge et

Plymouth à l'ouest de Lincoln et une demi-douzaine d'employés qui m'appellent « mister Tupper ». Ce qui me manque, c'est une épouse.

Il s'interrompit un instant.

— Elle m'a laissé tomber comme une vieille chaussette.

— Elle a été stupide, déclara Nathalie.

— Ne vous attendez pas à ce que je vous contredise.

Dick posa sur Nathalie un regard languissant, puis eut soudain honte de son manque de tact.

— Bon sang, je suis trop vieux pour courir le guilledou.

— *Mais non*, vous n'êtes pas trop vieux !

— « Froides sont les mains du temps qui, inexorablement, vont tâtonnant et lentement, sans pitié, détruisent tout ce qui hier était jeune, récita-t-il. Seuls nos souvenirs résistent à la désintégration et embellissent avec les années. »

Il sourit avec un air embarrassé.

— Ça vient d'un film, avoua-t-il.

— Mais oui ! acquiesça Nathalie. Madame et ses flirts ! *The Palm Beach Story*. Je raffole des films de Preston Sturges.

Dick la dévisagea, ébahi.

— On ne se serait pas déjà rencontrés dans une vie antérieure ?

Elle contempla les arbres agités par le vent. Deux visons au poil brillant s'amusaient à se pourchasser dans la rivière et le bruit de leurs cabrioles se répercutait sur les pierres tel un dialogue enjoué.

— Non, c'est ma première vie, dit-elle finalement. C'est pour ça que je suis surprise et ravie.

Cette réponse fit plaisir à Dick.

— Alors vous aimez, ici ?

— J'adore ! Tout est si bizarre, vieillot, naïf et les gens ne font pas semblant d'être malins.

— Vous êtes certaine que ce sont des compliments ?

— Et vous, Dick Tupper, vous êtes aussi loyal, honnête et naturel qu'un cheval.

Tous deux se tournèrent vers Shep qui broutait à l'ombre, remuant la queue de droite et de gauche. Très vite, cependant, le moment s'avéra mal choisi et ils détournèrent les yeux.

— Les chevaux sont aussi comme ça, commenta Dick.

Ils entendirent alors Owen, Carlo, Iona et Pierre descendre la rivière en criant et en chahutant à bord de chambres à air de tracteurs, munis d'outres en peau de chèvre, buvant du *Allée Lerouge* à la régalade, torse nu, en jeans coupés et couverts de coups de soleil pour les hommes, dans un affriolant bikini-string à motifs léopard pour Iona, qui fixait du regard le couple assis à l'ombre.

Carlo sentit la tête lui tourner lorsqu'il vit les pique-niqueurs suivre son plan de manière aussi appliquée et, avec un sourire tortueux, orienta sa chambre à air de façon à contempler le visage de Iona. Elle avait l'air dûment déçue. Un tourbillon fit tournoyer sa bouée et elle s'éloigna. Carlo leva un pouce malicieux à l'adresse de Dick. Owen cria :

— Dick, espèce de sybarite !

— Ne sois pas grossier, Owen ! répliqua Dick avant de se retourner, souriant, vers Nathalie : Ils s'en payent une bonne tranche, commenta-t-il.

Pierre fit pivoter sa chambre à air pour faire les gros yeux à Nathalie. Celle-ci répondit à la jalousie de son fiancé par un sourire de dédain, puis il disparut, emporté hors de sa vue par un rapide.

— Vous avez remarqué comme Pierre détonne ici ? lâcha-t-elle, le regard rivé sur la rivière. On dirait un poisson hors de l'eau.

Elle se tordit le cou pour essayer de mieux voir.

— Nous devrions y aller, suggéra Dick en aidant Nathalie à se relever.

Elle fit face à son soupirant.

— Et ensuite, vous m'embrasserez ?

Il sourit.

— Oh, j'imagine que je devrais pouvoir.

Ils échangèrent un baiser.

Cela plut à Nathalie. Et à Dick aussi.

15

Des enfants piaillaient sur les manèges de la fête foraine et, au-dessus de l'horizon, la nuit était striée par les chatoyants néons rouges, jaunes et bleus de machines déchaînées, de stands de jeux vidéo ou de camions vendant des pizzas, des hot-dogs et des sucreries. Iona et Pierre attendaient leur tour devant le Dairy Delite, le palais des délices laitiers, habillés à l'identique, d'un short en jean et d'une chemise de pompiste verte empruntée à Owen, si ce n'est que Iona avait noué les pans de la sienne au-dessus de son ventre ferme. Elle tendit à Pierre un cône de crème glacée à la vanille qu'une machine vrombissante avait sculptée en minaret et qu'il se mit en devoir de remodeler avec sa langue tout en marchant.

— Quand vous êtes arrivés ici, pourquoi Nathalie te faisait-elle la tête ? l'interrogea Iona.

— On a une dispute, expliqua Pierre.

— À propos de quoi ?

Pierre eut un haussement d'épaule.

— Elle dit que je ne fais jamais attention à elle… un truc comme ça.

— Tu es sûr que ce n'est pas plutôt une histoire de mariage ?

Pierre se figea un instant à mi-foulée avant de continuer à avancer.

— Ne t'en fais pas, le rassura Iona. Pas besoin de jouer les indifférents. Ça se voit que tu l'aimes toujours. Sinon tu ne serais pas aussi désagréable avec elle.

Là, il était carrément largué. Elle semblait attendre une réaction de sa part.

— Mais c'est toi que j'aime !

Elle pencha la tête de côté, sur la réserve.

— Pourquoi ?

Pierre recula de quelques pas pour l'inspecter des pieds à la tête, tout en léchant les encorbellements de sa crème glacée. Même dans la chemise d'Owen, Iona était sublime.

— Tu es si belle, si naturelle ! s'exclama-t-il. Simple. Passionnée. *Érotique*. Comme Brigitte Bardot avant qu'elle se mette à bêtifier avec les animaux.

Iona rougit.

— Je ne suis pas du tout comme ça, je t'assure. Tout ce que je veux, ce sont des choses normales. Avoir de bonnes relations avec les gens. Aimer et être aimée. Vraiment bien connaître quelqu'un et qu'il me connaisse aussi bien.

Elle s'interrompit un instant.

— Tu dois te dire que ce n'est pas très ambitieux.

— *Mais non !* Aimer et être aimé est la plus haute ambition qui soit !

— Tu es plutôt doué, tu sais.

— Doué pour quoi ?

— Pour faire du plat aux filles.

— Je suis français, admit-il avec complaisance.

Il se remit à la tâche, entreprenant sous différents angles son cône déliquescent. La tiède chaleur d'août faisait rapidement fondre la crème glacée et, n'étant pas versé dans l'art de manger ainsi, il peinait à suivre.

— *Il fait trop chaud pour une glace*, se plaignit-il.

— Tu t'en mets plein les doigts ?

— Je crains que oui.

— Fais voir.

Elle lécha une larme de crème glacée qui dégoulinait le long du cornet, puis, flirteuse, lui suça les doigts.

— *Merci.*

— Pas mauvais, déclara-t-elle.

— *Vraiment ?*

Il lécha son cône, puis la main de Iona. Elle pouffa.

— En effet, convint-il, c'est délicieux comme ça.

Elle remarqua autour d'eux des gens qui la connaissaient. Tous paraissaient attendre leurs enfants sur les manèges ou faire la queue avec leur progéniture. Tous l'observaient avec adoration, lubricité ou encore sans rien laisser paraître ;

certains hommes lui adressaient des signes de tête furtifs, d'autres la saluaient en douce.

— Tu n'as pas idée de ce que c'est, de grandir ici, fit-elle à Pierre. Cette sensation de claustrophobie. Les gens du coin sont de vraies crèmes, je ne dis pas, mais ils connaissent tous ma vie dans ses moindres détails depuis que j'ai un an. Il n'est pas vraiment possible de grandir, de changer, pas même de faire des folies. On est toujours face à toutes ces caméras. On ne vous demande pas d'être parfait, seulement prévisible.

Elle marqua un temps.

— Et si on allait ailleurs ?

Elle le prit par la main et partit à l'opposé des stands et des tentes, en direction du sud, de la nuit et des lucioles qui clignotaient et tremblotaient et dessinaient d'étranges alphabets dorés dans les airs. Une odeur suave de luzerne émanait des prés. Pierre et Iona atteignirent une barrière en bois blanche sur laquelle Iona s'assit d'un bond avant d'opérer une agile rotation sur elle-même et de retomber sur ses jambes graciles de l'autre côté. Pierre finit son cornet de crème glacée, s'essuya les mains sur la chemise verte d'Owen, puis s'accrocha à un poteau et escalada à grand-peine la clôture avant de retomber pesamment dans l'herbe derrière l'obstacle. Iona l'aida à se relever et il vit qu'ils se trouvaient au départ du seizième trou du parcours de golf. Un par 4 de 377 mètres, avec une pièce d'eau sur la gauche et un green traître. Iona passa un bras autour de la taille de Pierre et il la serra contre lui ; ils se remirent à marcher, l'un contre l'autre.

— Bien. Qui es-tu vraiment ? lui demanda-t-elle.

— Gérard Depardieu. Mais en plus jeune.

Elle rit.

— J'ai besoin d'en savoir plus.

— Mon grand-père était anglais. Ma grand-mère, c'était une comtesse. J'ai irrité d'elle…

— Hérité.

— … un petit château et – je ne retrouve pas l'anglais – *un vignoble* ?

— Une vigne ?

— *C'est ça*. Et de mon père un travail dans la société familiale, qui vend et achète les vins dans tout le monde. Je suis le directeur de…

— Tu me parles boulot ?! s'exclama-t-elle, incrédule. C'est vraiment une réponse de mec !

— J'ai laissé quoi de côté ?

— Les sentiments pour commencer.

Il avait l'air tellement éberlué qu'elle décida de le questionner.

— Il y a des choses qui te font peur ?

— Les araignées.

Elle eut l'intuition qu'il ne lui disait pas tout.

— Rien d'autre ?

— Une autre question, s'il te plaît.

— Peur du vide ? Des serpents ? De l'échec ? Des appareils électroménagers ?

— Des appareils électroménagers ?

Elle se sentit percée à jour.

— On parlait de toi, se hâta-t-elle d'ajouter.

Il prit un air pensif.

— J'ai trois plus grands frères. Tous très bons en affaires. Pour eux, je ne suis qu'un… *jouisseur* ?

Elle chercha une traduction possible.

— Un playboy ?

— Exactement ?

— Et ils ont raison ?

Il baissa la tête, forcé d'admettre l'indiscutable.

— C'est le rôle qui m'a été assigné, soupira-t-il. Je ne peux pas faire autrement.

— Et de quoi tu as peur ?

Il se dandina, mal à l'aise.

— Est-ce que finalement les playboys ne sont pas toujours… des idiots ?

— Alors, tu as peur de passer pour un idiot ?

— J'en ai assez dit.

— Et c'est pour ça que tu es toujours si ombrageux et froid et suffisant. Pour tenir les autres à distance.

— Tu aurais étudié la *psychologie* ? demanda-t-il pour détourner la conversation.

— Non, mais j'écoute le Dr Laura à la radio. Les gens téléphonent pour lui parler de leurs problèmes familiaux ou de couple. Un conseil : n'appelle jamais.

Il plongea un regard songeur dans celui de Iona.

— Elle pourrait m'en apprendre plus sur ce que désire mon cœur.

— À savoir ?

— Aimer et être aimé, répondit-il, reprenant le plus sérieusement du monde les paroles de Iona.

Elle esquissa un sourire.

— T'es un malin, toi.

— Vraiment, Iona. Je pense que c'est ça.

— Eh bien, je suis touchée.

— Et toi ? demanda-t-il. Qui es-tu, Iona ?

— Les faits ?

— On commence par là.

— J'ai vingt-trois ans. J'ai grandi à Seldom. Ma mère est morte quand j'étais petite, alors que mon père devait être à Tombouctou, donc ça fait un bail que je vis à moitié seule. J'ai fréquenté les scouts et d'autres organisations pour la jeunesse du même genre. Je suis allée au lycée à Three Pillows. J'étais pom-pom girl en automne, je faisais de la gymnastique l'hiver et je jouais dans l'équipe féminine de softball au printemps. J'ai un sweat-shirt qui en atteste. C'était Dick Tupper qui nous entraînait. Élève moyenne. Je suis sortie avec neuf garçons pas trop laids depuis la puberté et je n'ai connu que trois chagrins d'amour. Oh, et j'ai été élue à la fois reine de la Fête des Flocons de Neige et du bal de fin d'année, au lycée. Je suis allée à la fac à Omaha, au Metro Tech Community College, où j'ai obtenu un diplôme de lettres en deux ans, puis j'ai décroché un poste dans une compagnie d'assurances, la Mutual of Omaha. Je partageais un appartement avec trois autres filles. On se disputait tout le temps. Il n'y avait jamais assez d'eau chaude pour nous trois le matin. J'ai fini par m'endetter à force d'achats compulsifs visant à me remonter le moral et du coup, j'ai décidé que Seldom, ce

n'était pas si mal. Cela fait maintenant trois mois que je suis rentrée et que j'habite chez ma grand-mère.

— Mrs. Christiansen. *Très gentille*.

— Un cœur d'or. J'ai beaucoup de tendresse pour elle – mais elle est convaincue que tout devrait encore se passer comme quand elle était jeune. À Omaha, elle m'a surprise chez moi avec un homme et ça l'a complètement horrifiée ! Comme si j'étais… souillée.

Elle s'interrompit, puis reprit :

— J'ai peur de n'être qu'une dévoyée, et pourtant ce que je désire du fond du cœur, c'est un compagnon sur le chemin de la vie.

Le bunker qui défendait le green du seizième trou était à portée de wedge. Pierre chercha quelque chose de gentil à dire, mais en vain.

— Pas facile à trouver… répondit-il finalement.

Iona nota le caractère évasif de ses paroles.

— Je me plains, je joue les malheureuses, mais ça doit te fatiguer, de tout traduire dans ta tête.

— L'anglais est un langage difficile pour moi, admit-il. Je n'ai pas le… *vocabulaire*. Je me sens *stupide*.

— Mais tu n'es pas bête, ça se voit ! C'était quoi, les mots qui te manquaient ?

Pierre fronça les sourcils, pensif.

— Comment dit-on en anglais : « Tu as de beaux seins, tu sais » ?

Iona baissa les yeux sur le devant de sa chemise et rougit.

— Exactement comme ça, confirma-t-elle. Mais je parie que c'est plus joli en français.

— Bien entendu, acquiesça orgueilleusement Pierre.

Il passa une main dans la chevelure blonde de Iona.

— *Les cheveux…*

Des deux mains, il caressa le visage de Iona et elle appuya sa joue contre la paume droite de Pierre.

— Tes yeux si bleus… *couleur d'azur…*

Du pouce, il parcourut la courbe des lèvres de Iona en murmurant :

— *La bouche…*

Et tandis que leurs visages se rapprochaient :

— *Le baiser…*

Ils s'embrassèrent et elle parut sur le point de défaillir. Pierre s'écarta d'elle, non sans quelque affectation, et s'allongea sur l'herbe fraîchement tondue du fairway. Elle se blottit contre lui, dans la lueur nacrée de la lune, une cuisse entre celles de Pierre, les avant-bras posés sur son torse, jouant d'une main avec ses cheveux en bataille.

— Comment dit-on à quelqu'un qu'on a un faible pour lui ?

— Un faible ?

— Comme quand on est en train de s'attacher à quelqu'un qu'on vient de rencontrer.

— *J'ai le béguin pour toi,* traduisit solennellement Pierre.

— *J'ai le béguin pour toi,* répéta-t-elle pour s'entraîner.

Elle eut un sourire timide.

— Une langue séduisante, observa-t-elle.

— Oui, ravissante, approuva-t-il.

— Juste entre nous : tu me plais beaucoup.

Ils étaient sur le point de s'embrasser de nouveau lorsque le corpulent Owen et le fluet Carlo sortirent en pataugeant de la pièce d'eau sur la gauche, coiffés de casques de mineurs, équipés de lampes frontales, et chaussés de cuissardes, charriant derrière eux des guirlandes de plantes aquatiques, avec des râteaux et des sacs de jute pleins à la main.

— Funeste rencontre au clair de lune, maugréa Carlo, citant Shakespeare.

Owen leva bien haut un de ses sacs et lança :

— Hé, vous deux, des balles de golf, ça vous dit ?

Pierre et Iona se redressèrent brusquement et rajustèrent leur tenue.

— On en a des tas, insista Owen.

Pierre et Iona lui décochèrent un regard sévère.

— Bon, eh ben, on va y aller, nous, conclut Owen.

Alors qu'il s'éloignait, Carlo se retourna, submergé par la jalousie, et jeta :

— Ne le laisse pas te parler français, Iona !

Iona se mit debout en souriant.

— Trop tard !

16

Onze heures du soir. Dick Tupper, en pyjama de soie, se tenait dans l'obscurité de sa cuisine dernier cri, seulement éclairée par la terne lumière du congélateur, et appuyé contre la porte de l'appareil, avalait cuillerée sur cuillerée de crème glacée au chocolat (avec des morceaux de cookies) en piochant directement dans le pot. Il n'en restait plus qu'un fond lorsqu'il trouva finalement en lui la volonté nécessaire pour refermer le pot, le cacher derrière les steaks hachés surgelés et refermer le congélateur. Il s'essuya la moustache de la main, puis passa d'un pas tranquille dans le séjour de sa maison plongée dans l'obscurité en chantant d'une jolie voix une vieille chanson country de Hank Williams Sr. :

— « *Hear that lone-some whip-poor-will. He sounds too blue to fly. The midnight train is whin-ing low. I'm so lone-some I could cry.* » [« Oyez le chant solitaire de l'engoulevent. On le dirait trop triste pour voler. Le train de minuit gémit faiblement. Je me sens si seul que j'en pleurerais. »]

Il y avait du catch à la télévision. Dick termina la Falstaff posée à côté de son fauteuil Eames, tâcha de retrouver parmi ses trois télécommandes celle de la télé, éteignit et poursuivit sa complainte :

— « *I've nev-er seen a night so long. When time goes crawl-ing by. The moon just went be-hind a cloud to-o hide its face and cry.* » [« Je n'ai jamais vu une nuit aussi longue. Le temps paraît se traîner. La lune elle-même se voile la face derrière un nuage pour pleurer. »]

Il emprunta le couloir qui menait à sa chambre.

— « *Did you ever see a rob-in weep when leaves beg-in to die ? That means he's lost the will to live. And I'm so lone-some I could cry.* » [« Avez-vous déjà vu un rouge-gorge sangloter quand les feuilles commencent à mourir ? C'est signe qu'il a perdu goût à la vie. Et je suis si seul que j'en pleurerais. »]

En entrant dans sa chambre, il alluma une lampe Le Corbusier. Sur une commode Ikea étaient disposées dans des cadres argentés une demi-douzaine de photos d'amis, de parents ou de souvenirs de vacances. L'une d'elles montrait Iona âgée d'une quinzaine d'années, tout sourire et toute bronzée, joue contre joue avec Dick dans un photomaton, tirant la langue à l'objectif tandis que lui faisait une grimace. Dick se glissa dans son vaste lit ferme et termina sa chanson.

— *« The si-lence of a fal-ling star lights up the pur-ple sky. As I won-der where you are, I'm so lone-some I could cry. »* [« Le silence d'une étoile filante illumine le ciel pourpre. Et je me demande où tu es. Je suis si seul que j'en pleurerais. »]

17

Alors qu'elle faisait le tour des pièces du rez-de-chaussée d'un pas traînant pour éteindre les lumières, Mrs. Christiansen découvrit Nathalie assise à la table de la cuisine, pensive, se tenant la tête d'une main et picorant de l'autre du pop-corn dans un saladier. Son hôte portait un pyjama de satin rouge qui, de l'avis de Marvyl, laissait la part trop belle à ses formes féminines, mais, entendant presque Iona s'écrier que bon sang, c'était la mode de nos jours, elle laissa filer.

— Terriblement difficile de trouver le sommeil avec toutes ces histoires, pas vrai ? compatit-elle.

Nathalie leva les yeux et se força à sourire.

— Oui, j'ai beaucoup de choses qui me trottent dans la tête.

— Eh bien, pour ce qui est de la cuisine, Opal et moi, on s'en occupe.

Mrs. Christiansen tira une chaise et s'assit lourdement avec un « Ouf ! » de lassitude. Elle examina et rejeta plusieurs grains de pop-corn avant d'en dénicher un à sa convenance, qu'elle mastiqua avec délectation.

— Pouvons-nous faire autre chose pour vous aider ? proposa-t-elle.

— Je ne faisais que flirter pour le rendre jaloux, répondit Nathalie. Et maintenant Carlo affirme que lui aussi il flirte et je ne sais pas dans quelle mesure il est sérieux. Mon cœur balance entre lui et un autre un homme merveilleux, il mérite une bonne épouse et moi, j'ai l'impression de me servir de lui.

Perdue dans les antécédents de tous ces pronoms, Mrs. Christiansen se rabattit sur les grandes vérités cardinales.

— Bah, l'amour n'est jamais un long fleuve tranquille. Car vous aimez Pierre, n'est-ce pas ?

— Oui, je crois. Et il m'aime. Il éveille la convoitise des femmes, mais à sa façon, il m'est fidèle comme mon ombre. Il ferait n'importe quoi pour moi : sauter dans un avion pour les

États-Unis, dormir dans un garage, jouer les jolis cœurs pour me rendre jalouse…

Mrs. Christiansen sourit.

— Nous avons beaucoup en commun, Nathalie. Mon Bill aussi était comme ça.

— Et nous avons vécu tellement de bons moments ensemble. Comme cette fois où il préparait le caramel pour une crème brûlée avec un chalumeau et où il s'est brûlé le sourcil gauche. Ou quand nous avons dévalé nus la dune du Pilat, dans le bassin d'Arcachon. Ou ces soirées tranquilles dans la baignoire, à rire ensemble des descriptions de vins en anglais qu'il lisait dans *Wine Spectator*.

Mrs. Christiansen demeura méditative un instant.

— Je me vois dans l'obligation de retirer ma dernière remarque, lâcha-t-elle finalement.

Iona fit son entrée dans la cuisine, pieds nus, toujours vêtue de son short en jean et de sa chemise de mécanicien verte.

— Bonsoir, ma chérie, l'accueillit Marvyl. Comment s'est déroulée ta soirée ?

Gênée face à Nathalie, Iona se contenta d'un laconique :

— Pas mal.

— Nathalie me racontait qu'elle aimait beaucoup s'amuser nue avec des chalumeaux devant les spectateurs.

Nathalie piqua un fard.

— Euh… pas tout à fait.

— T'inquiète, on fait ça souvent dans le coin, ironisa Iona. Tu vas te sentir comme chez toi.

Mrs. Christiansen se leva.

— Bon, maintenant que tu es rentrée, je crois que je vais aller me coucher, annonça-t-elle en se dirigeant vers l'escalier de la cuisine. Vous n'avez qu'à rester ici à bavarder toutes les deux si ça vous dit.

Iona et Nathalie échangèrent un regard muet, puis s'élancèrent simultanément vers l'escalier.

Une demi-heure plus tard, Iona, étendue sur son lit d'enfance à l'étage, toujours en short et chemise, écoutait sur

son poste stéréo Édith Piaf chanter d'une voix poignante qu'elle ne regrettait rien. « Non, rien de rien », songea Iona.

Nathalie, elle aussi étendue sur son lit à l'étage, dans son pyjama de satin rouge, ne dormait pas non plus et se demandait si le mariage assagirait Pierre ou, au contraire, le rendrait encore pire. Du couloir lui parvenait une chanson d'Édith Piaf. Des grillons stridulaient dans les arbres. Elle se leva, s'approcha de la fenêtre ouverte et, le cœur serré, écarta les rideaux gonflés par la brise.

Elle perçut un grognement et baissa les yeux. Le treillage tremblait ; soudain Pierre apparut sous le rebord de la fenêtre. Stupéfaite, Nathalie se pencha à l'extérieur et murmura :

— *Mais qu'est-ce que tu fiches ?*

Pierre prit appui de l'avant-bras gauche sur le châssis de la fenêtre.

— *Tu vas bien ?* demanda-t-il.

Nathalie hocha la tête.

— *Oui.*

— *Bien,* se réjouit Pierre en hochant lui aussi la tête.

Le treillage se disloquait avec une insupportable lenteur.

Il y eut un craquement et Pierre regarda au-dessous de lui.

— *Et toi ? Ça va ?* s'inquiéta Nathalie.

— *Mais bien sûr,* répondit Pierre, tandis qu'il se cramponnait comme il pouvait au rebord de la fenêtre. *On ne peut mieux.*

— *Bien,* fit-elle en consultant sa montre. *Il te reste désormais trente-six heures pour te décider.*

Les clous qui fixaient le treillage au mur lâchèrent un à un.

— *Oh, j'ai tout mon temps…* rétorqua Pierre avec légèreté.

Nathalie se détourna. Au même instant le treillage céda et Pierre disparut, happé par la gravité. Quelques secondes plus tard, un bruit de chute retentit dans le jardin. Pierre geignit.

La fenêtre de Iona s'ouvrit, la voix d'Édith Piaf enfla et, s'appuyant sur le rebord, la jeune Américaine passa la tête par la fenêtre. Nathalie se tenait exactement dans la même attitude à la fenêtre voisine. Pierre fit comme si de rien n'était – même pas mal – et agita faiblement la main, sans qu'il soit possible de déterminer à l'attention de qui. Les deux femmes se tournèrent

l’une vers l’autre, échangèrent un regard et se réfugièrent aussitôt dans leurs chambres respectives.

À l’intérieur, dans le couloir, deux portes s’entrebâillèrent doucement. Iona et Nathalie jetèrent chacune un coup d’œil prudent alentour, leurs regards se croisèrent une fois encore et elles battirent toutes deux en retraite. Le silence régna pendant une demi-minute. Puis un gémissement ténu s’éleva dans le jardin.

18

À l'aube, le vendredi matin, les portes de Nathalie et Iona se rouvrirent ; les deux jeunes femmes se dévisagèrent un instant avant de se saluer poliment de la tête, sans un mot. Elles se dirigèrent vers l'escalier principal au coude-à-coude, dans leur uniforme de serveuse, se tamponnèrent, se livrèrent à une silencieuse parade d'excuse, puis descendirent l'escalier au pas de course.

Alors qu'elles sortaient de la pension pour se rendre au Main Street Cafe, elles aperçurent Mrs. Christiansen en bonnet et en chemise de nuit, dans une robe de chambre à fleur, qui arrosait ses massifs de pensées au jet d'eau en inspectant les dégâts subis par le treillage sur le côté de la maison, perplexe.

Iona et Nathalie pressèrent le pas.

Pierre, apparemment vaseux, un pansement autour du front et des bandages autour de ses poignets foulés, attendait à l'extérieur du café en compagnie d'Owen, Dick et Carlo. Voyant arriver ses deux serveuses, ce dernier se redressa et, nonobstant ses dents qui paraissaient avoir été jetées en vrac dans sa bouche, afficha un grand sourire.

— Désolée, je suis en retard, s'excusa Iona.

— Oh, ce n'est rien, Iona, la tranquillisa Carlo, à nouveau pris de tremblote. Nous sommes de toute façon ravis de te voir. Après tout, le matin vient toujours trop tôt. Et on n'insistera jamais assez sur les vertus réparatrices du sommeil. Non qu'il y ait quoi que ce soit à réparer chez toi, mais…

Owen lui fit signe qu'il s'enfonçait et Carlo s'arrêta au milieu de sa phrase.

Iona sortit la clé du café et adressa un sourire à Pierre en ouvrant. Les quatre hommes la suivirent à la queue leu leu et Nathalie remarqua avec inquiétude que son fiancé boitait. Carlo avançait déjà vers la cuisine, la tête basse, se martelant l'occiput

de ses poings, lorsque Owen se glissa dans son box habituel et l'appela :

— Hé, Carlo ! Celle-là, faut que tu l'entendes !

Carlo passa un tablier « Un bécot pour le cuistot » tout propre, le noua autour de sa taille quasi inexistante et approcha, la tête toujours aussi basse, pendant que Dick et Pierre prenaient place en face d'Owen, sur la banquette opposée du box.

Owen se pencha en avant et commença :

— On frappe à la porte d'un type qui habite dans un quartier chic. Le type va ouvrir et il se retrouve devant un mec tout sourire qui lui explique qu'il est chômeur, qu'il a besoin d'argent, et qui lui demande s'il n'y aurait pas des travaux à effectuer dans la maison, vu qu'il est plutôt bricoleur.

— Pourquoi tu ne lui colles pas en plus un bec-de-lièvre, à ton chômeur ? suggéra Carlo.

— Ce serait de l'acharnement, Carl, objecta Dick.

Pierre s'affaissa comme s'il s'endormait. Owen poursuivit :

— Le proprio de la baraque a pitié du chômeur. Il lui file un pinceau et de la peinture jaune, il invente une histoire de porche à repeindre et il promet au gars de lui filer vingt dollars une fois qu'il aura fini. L'autre tope là et notre patron des arts s'en retourne à son match de base-ball.

— Quel match ? voulut savoir Carlo.

— Les Omaha Royals contre les Colorado Rockies, répliqua Owen sans se démonter. Trois-deux dans la cinquième manche.

Ondulant des hanches, Iona apporta à Pierre une tasse de café sur une soucoupe. Celui-ci se jeta presque dessus, assoiffé. Carlo, rougissant, se mit à trembler et à se tortiller en lorgnant Iona, tandis que Nathalie, tout aussi ondulante, déposait à son tour une tasse sur une soucoupe devant Dick. Elle lui effleura l'épaule d'un doigt et il sourit en la contemplant s'éloigner gracieusement.

— Elles sont agréables à l'œil, pas vrai ? lâcha Carlo.

Owen considéra ses amis sans comprendre et poursuivit :

— Au milieu de la septième manche, on frappe de nouveau à la porte. Le proprio va ouvrir et tombe sur son homme à tout faire, tout décontract'. « Déjà terminé ? » s'étonne le proprio en

sortant son portefeuille pour payer le chômeur. « Oh, ce n'était pas bien dur avec un gros pinceau, répond l'autre. Cela dit, pour votre information, ce n'est pas une Porsche, c'est une Mercedes. »

Hilarité générale (et, pour Owen, particulièrement prolongée), à une exception près – Pierre, qui garda le nez dans sa tasse de café.

— Hé, le *linebacker*, ça va ? s'enquit Owen.

Pierre lui lança un regard mauvais.

— On a une grosse journée devant nous. Mange !

Carlo se leva et prit la direction de la cuisine.

— Je vais vous préparer des œufs à la florentine, annonça-t-il.

Rivalisant toujours de charme, Iona et Nathalie revinrent avec des verres de jus d'orange fraîchement pressé. Iona tendit le sien à Pierre, et Nathalie fit de même avec Dick. Des regards jaloux se croisèrent, qui se heurtèrent tous à Owen. Les deux serveuses repartirent. Troublé par ces changements d'allégeance, Owen se retourna sur la banquette et lança :

— Dites, les filles, vous ne feriez pas tout à l'envers ?

Chacune sourit pour elle-même.

— Les femmes… soupira Pierre.

19

La station-service d'Owen, onze heures du matin. Une Toyota Camry blanche de location stoppa devant les pompes et Pierre s'approcha du véhicule avec empressement. Incroyable : un autre Français semblait faire le tour des États-Unis – et avec sa petite famille, qui plus est. L'épouse serrait le plus jeune des enfants contre elle, méfiante, comme à l'affût de monstres éventuels. Le père, très propre sur lui, entrebâilla la fenêtre avec circonspection.

— *Parlez-vous français ?* s'enquit-il.

Pierre leva la main et écarta légèrement le pouce et l'index.

— *Le plein d'essence, s'il vous plaît,* demanda le père de famille.

— *D'accord. Je vérifie l'huile* ? proposa Pierre.

— *Non merci,* répondit l'autre avant d'ajouter, impressionné par le français du pompiste : *Vous habitez le coin* ?

L'air blasé, Pierre désigna du menton le bungalow adossé à la station-service. Il introduisit le pistolet de la pompe dans le réservoir et bloqua la poignée en position remplissage. Les enfants le dévisageaient, bouche bée, depuis la banquette arrière.

Convaincu des vertus talismaniques de sa langue maternelle, le Français se sentit suffisamment en sécurité pour ouvrir sa vitre en grand et se pencha au-dehors :

— *Tu as presque un bon accent, tu sais.*

Pierre eut un haussement d'épaules on ne peut plus parisien. Son interlocuteur lui tendit une carte routière.

— *Il y a des choses intéressantes à voir, ici ?*

— *Le village pionnier de Harold Warp,* suggéra Pierre, avant de lui susurrer à l'oreille, sur un ton de connaisseur : *Ne manquez pas l'exposition de clés à molette.*

Avisant le paquet de tabac à chiquer d'Owen sur le dessus de la pompe à essence, il en enfourna une généreuse quantité dans

sa bouche, puis se mit en devoir de laver le pare-brise de la Camry.

Soudain, Iona se matérialisa à côté de lui, appuyée sur le capot.

— Écoute, il faut qu'on se parle, commença-t-elle. On doit se voir. Ce soir ?

Gêné d'avoir la bouche pleine de chique, Pierre entrouvrit à peine les lèvres et approuva en marmonnant :

— *Ce soir*.

Le Français passa la tête par la fenêtre.

— *Il y en a beaucoup, des gens qui parlent français, au Nebraska ?*

Pierre tapota sa joue gauche proéminente. Iona saisit le message et répondit à sa place par le premier mot français qui lui vint.

— *Oui*.

Toute la famille se lança aussitôt dans une conversation ébahie et animée. Iona en profita pour questionner Pierre.

— C'est la chique d'Owen que tu as dans la bouche ?

Pierre fit signe que oui.

— Tu aimes ?

Bien qu'en fait à la recherche d'un endroit où cracher, Pierre acquiesça, par fierté masculine.

— Écoute, ce soir, on a prévu un raout entre femmes pour Nathalie.

« *Un rut entre femmes ?* » traduisit Pierre in petto – mais il lui était impossible de vérifier auprès de Iona s'il avait bien compris. De folles pensées s'emparèrent de lui et il eut tout à coup prodigieusement envie d'assister à cette énigmatique cérémonie.

— Je te laisserai un mot pour te dire où tu peux me rejoindre, poursuivit Iona. Jette un coup d'œil au tableau d'affichage du café vers six heures.

Pierre se mit une main devant la bouche et hocha la tête. Iona déposa un baiser sur sa joue droite – celle d'aspect normal –, puis s'éloigna. N'y tenant plus, Pierre se détourna de la Camry pour rendre avec bonheur une demi-pinte de jus de tabac et s'essuyer le menton.

Les affables Français le toisèrent avec un mélange de dégoût et de déception. Le père remonta lentement sa vitre.

Owen se chargea de l'encaissement et Pierre rentra se rincer la bouche. Lorsqu'il revint vers les pompes, il découvrit qu'il avait, fâcheusement, craché sur un sac en papier contenant des sandwiches qu'Owen avait prévu de partager avec lui. Owen en sortit un et présenta à Pierre le corps du délit dégoulinant.

— Tu as faim ?

Pierre secoua la tête.

— Aide-moi alors.

Owen se dirigea vers le garage et, grimpé sur un escabeau, disparut à moitié dans les entrailles d'un pick-up juché sur le pont élévateur, sous le regard distrait de Pierre qui lui tenait paresseusement ses outils. Sur un mur du garage, un panneau prévenait : QUICONQUE SERA SURPRIS ICI DURANT LA NUIT SERA ENCORE PLUS SURPRIS AU MATIN.

— Passe-moi les pinces de serrage, *négociant,* demanda Owen, absorbé dans sa tâche.

Avec un bâillement, Pierre lui tendit, au pif, une paire de gants et au même instant reçut un filet d'huile sur la figure. Owen baissa les yeux et vit les gants.

— T'étais pas loin. Pinces de serrage, serrer la pince, gants : il y a presque un rapport.

Owen se pencha pour attraper lui-même ses ustensiles tandis que Pierre cherchait un chiffon pour se débarbouiller. Il se servit finalement d'une immense serviette blanche qui pendait au mur et ne s'aperçut qu'après coup, à sa grande horreur, qu'elle était décorée d'un N rouge vif, sous-titré de la mention « Champions nationaux, 1994 ». Pris de panique, il frotta la tache avec un pan de sa chemise, puis, constatant qu'il n'avait réussi qu'à aggraver les dégâts, replia la relique et la suspendit de manière à ce que la profanation ne se remarque pas trop.

Depuis l'intérieur du moteur lui parvint la voix d'Owen.

— Ah, l'amour ! La ferveur de la jeunesse ! La valence changeante des cœurs ! Quand je vous vois roucouler tous les deux, je m'interroge parfois sur ma vie de célibataire solitaire et

sur la destinée qui m'a conduit à embrasser ma vocation de viticulteur.

— Qui ça, nous deux ? voulut savoir Pierre.

— Vous deux, bien sûr. Et tout à coup, je me dis : « Bon sang, Owen ! Tu te vois rogner sur le *petit verdot* parce que la petite Oweena a besoin d'un appareil dentaire ? »

— Je ne comprends pas ça…

— Normal, t'es amoureux, mon grand ! Y a des tas de trucs qui te passent par-dessus la tête.

Owen extirpa une pièce non identifiable de dessous le châssis, ce qui provoqua une pluie assez déconcertante de boulons et de rondelles sur le sol du garage. Il descendit de son escabeau et brandit sa prise sous le nez de Pierre avant de s'éloigner avec. Peu après, un martèlement absurdement enthousiaste se mit à résonner.

Pierre fit quelques pas sous le camion et, pour s'occuper, tripatouilla un écrou du carter. Aussitôt se déclara une fuite, que Pierre s'efforça de colmater en catastrophe.

— Tante Opal m'a tout raconté, cria Owen par-dessus les coups de marteau. Ne va pas croire que nous autres, humbles fans des Huskers, ne soyons pas honorés que toi et ta dulcinée ayez choisi Seldom pour convoler.

Pierre plaqua les deux mains sur le trou. Une huile noire s'insinuait entre ses doigts et sinuait le long de ses poignets bandés.

— Convoler ? lança-t-il. Je ne sais pas ce que c'est, ce mot.

— Le bonheur conjugal ! Les liens de l'hymen ! Les rites nuptiaux de l'été !

— Je suis confucius, avoua Pierre.

— Confus, ça suffira, corrigea Owen.

— C'est ça, je suis confus.

— Bah, c'est normal de s'emmêler les pinceaux dans ce genre de situation, le rassura Owen sans cesser de taper. Pour te remettre les idées d'aplomb, je préconise l'une des célèbres soirées de thérapie régressive par le jeu à boire et la gloutonnerie, concoctées par le Docteur Owen et ses assistants. Bouffonneries, blagues, bière – beaucoup de bière – et sages recommandations en tout genre, offertes par certains des

esprits les moins reluisants qui puissent se trouver à la ronde. Après ça, tu vas voir, tout baigne dans l'huile.

Pierre tenta de retirer ses mains de l'orifice de vidange. Une coulée de lubrifiant s'abattit sur la manche de sa chemise avant qu'il ait le temps d'enfoncer à nouveau son pouce dans le carter. Il jeta un regard piteux dans la direction d'Owen. Entre deux coups de marteau, il entendit une pièce métallique se détacher et tinter par terre.

— Mer… credi, grommela Owen.

20

Et pourtant, une heure plus tard, tirés à quatre épingles et en smoking, Owen et Pierre – désormais débarrassé de ses bandages – déambulaient nonchalamment dans les allées de la fête foraine, suivant le même parcours que Mrs. Christiansen et Nathalie la veille. Pierre se serait volontiers arrêté un instant devant le lévrier afghan de la Ménagerie de l'Étrange, mais Owen l'entraîna par la main jusqu'à la tente gastronomique. À leur entrée, un silence religieux se fit parmi la quarantaine d'œnologues amateurs et de curieux, à vrai dire quelque peu endimanchés dans leurs smokings, qui se pressaient autour des tables pliantes où étaient disposés vins, verres à dégustation et crachoirs.

— *Permettez-moi de vous présenter M. Pierre Smith, négociant extraordinaire*, annonça Owen.

Grand silence.

— Ce n'est pas un public facile, souffla-t-il à Pierre.

Sur une table voisine se dressaient divers crus du Nebraska. Le Français s'approcha, fit pivoter quelques bouteilles et examina les étiquettes. Outre le « *Allée Lerouge* » d'Owen, étaient en lice du « Côte du Silo », du « *Domaine* Nib-Oualou », du « *Château* Rothschildien », du « Grand Vino d'Henrietta » et du « *Propriété exclusive* de la Famille Googler ». Pierre pâlit. Owen l'accompagna jusqu'à l'estrade.

— On aimerait bien que tu nous montres un peu comment ça se passe, les différentes étapes d'une dégustation, glissa-t-il à Pierre. Juste au cas où on ferait pas correctement.

— Pas de problème.

Owen s'assit. Pierre passa en revue l'assistance sceptique et servit le premier vin. Il leva son verre à la hauteur de ses yeux.

— D'abord nous regardons la couleur.

Tous l'imitèrent avec une expression renfrognée.

— Nous ne voulons pas voir de nuages, de dépôt ou de…

Il ne parvint pas à se rappeler le terme anglais.

— De peaux de raisin ? suggéra Owen.

Quelqu'un dans la tente protesta :

— Et allez donc ! J'ai déjà perdu le concours !

Pierre chercha à changer de sujet. Il fit tourner le vin dans son verre.

— Nous pouvons aussi parler de l'alcool méthylique. Ce qu'on appelle les jambes du vin.

Carlo lança un sifflet grivois. Pierre jeta un regard nerveux à Owen, qui se borna à lever le pouce et à lui adresser des signes d'encouragement.

— Passons plutôt au bouquet, reprit Pierre.

Il porta le verre à son nez et inspira. Voulant faire de même, un émule un peu trop zélé plongea carrément le nez dans son vin. Owen s'en aperçut et se leva.

— Peut-être ne serait-il pas inutile de nous livrer à quelques travaux pratiques, fit-il à Pierre.

Tous deux descendirent de l'estrade et Pierre conclut :

— Ensuite, nous goûtons.

La moitié de l'assemblée trempa l'index dans son verre, puis le suça.

— Au fait, j'ai vérifié ce que Jérôme nous a raconté le mois dernier et c'est n'importe quoi, signala Owen.

Pierre leur fit une démonstration.

— Gardez le vin dans votre bouche comme cela…

— Puis crachez, intervint Owen sans laisser Pierre terminer.

Et une bonne portion de l'auditoire de se mettre à crachoter et à crachouiller de conserve. Pierre vit avec répulsion Orville, un solide employé d'autoroute, écarter largement les genoux et se pencher pour décocher une giclée de vin par terre comme si c'était du jus de chique. Owen assena joyeusement une claque dans le dos du Français et le congratula.

— Tu vois un peu l'effet que t'as ? Tout le monde a déjà fait des progrès et il nous reste encore quarante minutes !

21

Le seul client du Main Street Cafe était un photographe de mariage de deux cents kilos surnommé, avec la finesse caractéristique du Nebraska, Gras-double. Tout en parcourant les pages sport en quête des dernières nouvelles des Huskers, il lampa bruyamment plusieurs tasses de café et engloutit une demi-douzaine de *doughnuts* rassis, comme si prendre du poids constituait le gros de son activité.

Iona et Nathalie, debout derrière le comptoir de formica rose, gonflaient des ballons colorés en vue des Festivités. La larve flasque d'une baudruche dans la bouche, la Française s'efforçait de nouer l'embout d'un autre ballon. Néanmoins, celui-ci se dégonfla peu à peu au fil de ses efforts, si bien qu'une fois le nœud effectué, le ballon n'était pas plus gros que le poing.

— Cette bouffe est dégueu ! tonna Gras-double en repoussant son assiette où ne subsistaient plus que quelques miettes et en se levant du box.

Nathalie le regarda sortir, interloquée.

— Je me désintéresse de ce qui se passe dans son petit monde, soupira Iona.

Nathalie alla chercher tasse à café, soucoupe et assiette et les rapporta à la cuisine. Elle était en train de les mettre au lave-vaisselle lorsque Dick apparut dans l'encadrement de la fenêtre treillissée à côté d'elle, tel un diable jailli de sa boîte.

— Bonjour, fit-il.

Il baissa les yeux, embarrassé.

— Hem. Je suis debout dans les pensées.

Inquiète, elle se pencha pour voir.

— Oh, je n'ai rien écrasé, la tranquillisa-t-il. Je voulais simplement vous parler. Ça vous dirait une balade à cheval avec moi ?

— Mais le café est encore ouvert…

— Vous n'aurez aucun client. C'est Opal qui tient la boutique le vendredi après-midi.

Nathalie lança un regard vers la salle du café, qui était, en effet, déserte. Elle sourit et ôta son tablier tandis qu'Opal arrivait, lourdement chargée, avec sa planche à repasser et un panier de linge. Nathalie voulut prévenir Iona qu'elle partait, mais celle-ci avait disparu dès qu'elle avait repéré Dick. Un ballon solitaire roulait sur le sol.

22

Bercés par le gazouillis et les murmures distants de Frenchman's Creek, Owen et Pierre, toujours en smoking, se faufilaient au soleil au milieu de la vigne du garagiste, entre les ceps plantés en espalier.

— Tu as vu, j'utilise un système de taille classique en Guyot double, fit observer Owen.

Pierre effleura quelques feuilles de vigne et soupesa, tel un joli sein, une grappe dans sa main.

— Tu as trop de raisins, diagnostiqua-t-il.

— Pardon ?

— Trop qui pend sur chaque plante. Elle n'a des nutriments que pour certains.

Avec brusquerie, mais d'une main experte, Pierre se mit à défeuiller la vigne.

— Et tu laisses le feuillage trop épais. Tu empêches les grappes d'attraper le soleil.

— C'est pour ça que mes raisins sont aussi durs et tanniques ?

Pierre acquiesça et continua à élaguer.

— L'ombrage, ce n'est pas bien. Le moisi aime l'humide et l'obscur.

Owen se joignit à Pierre pour émonder.

— Mais virtuellement, tu penses que ça peut marcher ?

— Virtuellement ? demanda Pierre sans s'interrompre.

— Avec un peu d'espoir, explicita Owen.

Pierre cueillit un grain de raisin bien pulpeux, mordit dedans et ferma les yeux pour mieux apprécier les tons et les nuances du jus. Il lui vint tour à tour une expression studieuse, puis doctorale, puis impressionnée.

— Il y a de l'espoir, lâcha-t-il.

Il continua à arracher des feuilles, puis les tournesols qui poussaient au-dessous, jusqu'à ce qu'il ait suffisamment

débroussaillé la vigne pour surprendre, de l'autre côté de Frenchman's Creek, Shep et Ida, les deux chevaux de Dick Tupper, sellés, qui paissaient et s'abreuvaient au bord de la rivière avec une volupté toute chevaline. Plus haut sur la berge, à l'ombre, Dick Tupper faisait claquer d'un geste énergique une couverture rouge passion, sous le tendre regard de la soi-disant fiancée de Pierre, dont la chevelure ondoyait doucement dans la chaude brise d'août, telles les eaux de Frenchman's Creek.

23

Avec des gestes de prestidigitateur, Dick plongea la main dans les profondeurs de son panier à pique-nique et en ressortit deux baguettes de pain, plusieurs fromages, des fraises et des poires bien mûres, un château latour de 1992 et, enfin, des assiettes et des verres de luxe.

— Je voulais que vous vous sentiez comme chez vous, expliqua-t-il.

Écartant les bras pour englober toute la nature environnante, il ajouta :

— *Bionvenoue* « *Chez Richard's* ».

Nathalie s'agenouilla avec lui sur la couverture et s'enfonça dans le moelleux tapis d'herbe.

— T'aime *beaucoup les pique-niques*, dit-elle.

— Il y a quelque chose que je voulais vous montrer.

Il retira du panier un sac plastique à fermeture étanche contenant un vénérable carnet dont il ouvrit les pages avec autant de délicatesse que s'il s'agissait des ailes d'un papillon, puis qu'il lui tendit. À l'aide d'un tire-bouchon de sommelier, il déboucha le château latour et commenta :

— C'est le journal que tenait ce Français, du temps naguère où il chassait dans le secteur. Il me vient de mon arrière-grand-père. Mrs. Christiansen nous l'avait lu à l'école.

— « *Je suis heureux de…* », commença Nathalie à haute voix.

— Je crains de ne pas être aussi à l'aise que vous en français, l'interrompit Dick.

Nathalie traduisit :

— « Je suis heureux d'avoir fui ce vieux monde fatigué, dont la panse est rongée par la mesquinerie et la corruption. Ici, je me gorge de soleil et de vent, d'horizons aussi vastes qu'inatteignables, de cieux si pleins d'étoiles qu'on les croirait en feu. C'est avec joie que je ressens la morsure de la glace, les

coups de fouet du vent, la brûlure du soleil qui cuivre ma peau. »

Elle fut émue. Pendant que Dick lui servait un verre de vin, elle tourna quelques pages et reprit :

— « Mes désirs étaient autrefois comme des météores – fugaces, impérieux, méconnus. Au milieu de ces étendues sauvages, j'ai retrouvé la tranquillité, une certaine densité, un sens à ma vie. Je ne suis jamais seul. La nuit, le vent me chuchote des histoires. Et les livres ne me manquent point, car le ciel, sans cesse différent, est ma bibliothèque. »

Elle fit une pause.

— C'est magnifique !

Dick balaya du regard le paysage dans lequel il vivait et approuva. Nathalie voulut lui rendre le journal, mais il refusa.

— J'aimerais vous le donner.

Elle serra le journal contre sa poitrine.

— *Oh, merci ! Merci beaucoup ! Mais non,* se reprit-elle. Il est trop précieux. Vous l'avez reçu en héritage. Il est dans votre famille depuis tant d'années.

— À vrai dire, cela me ferait plaisir qu'il y reste. Dans la famille, je veux dire.

Elle comprit où il voulait en venir et en demeura stupéfaite. Gêné de s'être montré aussi direct, Dick s'appuya sur un coude et observa Nathalie. Celle-ci baissa la tête et contempla ses paumes inertes dans son giron, comme si y étaient inscrites des questions qui requéraient son attention immédiate. Dick s'était allongé sur une pierre qui lui rentrait dans les côtes ; de sa main libre, il tâtonna sous la couverture et dénicha l'importune, qu'il expédia en direction de Frenchman's Creek.

Pierre laissa échapper une plainte qui le trahit.

Éberluée, Nathalie se leva et découvrit la silhouette de *linebacker* de son fiancé qui, debout au milieu du courant avec de l'eau jusqu'aux chevilles, dans un slip que la traversée avait rendu translucide, se tenait la tête et souriait faiblement, honteux d'être surpris en flagrant délit d'espionnage.

— *Tu es blessé ?* s'alarma Nathalie.

Dans un grand déploiement d'énergie, Pierre déracina quelques jeunes pousses de saules près desquelles musardaient

les chevaux. De grosses mottes de terre restèrent accrochées aux racines.

— Elles sont partout, les mauvaises herbes ! s'exclama-t-il. J'essaie de les éliminer.

— Il était grand temps que quelqu'un s'en charge, plaisanta Dick.

Ne sachant que faire des arbrisseaux, Pierre les jeta de côté et atteignit Owen, qui – spectacle peu ragoûtant – se redressa avec un gémissement hors de sa cachette, en sous-vêtements mouillés lui aussi. Il eut un sourire d'excuse.

— On faisait un peu de ménage, corrobora-t-il avant d'ajouter, comme s'il supervisait Pierre : On dirait bien que nous en avons fini par ici, *mon frère*.

— *Tu as raison*, déclara Pierre en adressant un regard rogue à sa fiancée. *C'est fini*.

Owen et Pierre s'en retournèrent à leurs vignes en pataugeant.

Nathalie fit face à Dick, consciente qu'en cet instant il lui était impossible de dire tout ce qui devait l'être – le douloureux « Je ne peux accepter », le réconfortant « Croyez-moi, je le regrette ».

— Il faut que nous parlions, déclara-t-elle. Mais pas ici.

— On pourrait se retrouver ce soir.

— Oui ?

— Je m'éclipserai de la fête chez Owen.

Nathalie tomba des nues.

— Mrs. Christiansen aussi organise une soirée !

Dick alla chercher les chevaux.

— Vous voyez le tableau d'affichage du Main Street Cafe ?

— Celui avec la pancarte : LA BONNE BOUFFE SE PAIE, LES MAUVAIS CONSEILS SONT GRATUITS ?

— Celui-là même. Laissez-moi un mot pour m'indiquer où et quand.

— Quand ?

— C'est ça.

— Non, quand faut-il que j'affiche le message ?

— Oh. Je passerai au café sur le coup de cinq heures. Alors qu'il arrivait sur l'autre rive, Owen se retourna et aperçut Nathalie qui remballait le pique-nique, la mort dans l'âme.

— Mais vous n'avez rien mangé ! se scandalisa-t-il.

— On te laisse tout, répliqua Dick.

Et tel un gros chien, le joueur remplaçant des Huskers se précipita à l'eau avec gourmandise et retraversa la rivière dans des gerbes d'éclaboussures.

24

Rassemblées en cette fin d'après-midi dans la cuisine jaune de la pension de Mrs. Christiansen, Marvyl, Iona et Nathalie s'affairaient à préparer de l'« ambroisie », un cocktail de fruits saupoudré de copeaux de noix de coco, qui se révéla n'être, apparemment, qu'une immonde mixture verdâtre dont émergeaient de temps à autre, quand on mélangeait, des corpuscules orange, roses ou blancs. Iona sortit du buffet un plateau à fromage en noyer (avec couteau assorti) que Marvyl avait commandé auprès d'une chaîne de télé-achat.

— Pour le fromage, pas la peine de faire des folies, Iona, avisa Mrs. Christiansen. Je n'ai jamais entendu personne se plaindre du cheddar industriel de Cracker Barrel.

Quoique horrifiée, Nathalie s'abstint de tout commentaire. Mrs. Christiansen se tourna vers elle.

— Mais c'est une fête en votre honneur, mon petit. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir, à vous ?

— Oh, je vous en prie, ne vous cassez pas la tête pour moi. Ce que vous voulez.

— Bon, dans ce cas, des saucisses cocktail, ça te va ? proposa Iona, exaspérée.

Nathalie se tourna vers elle et, tout aussi exaspérée, riposta :

— *Je veux du melon*.

— Ou des roulés de porc ?

— *Des œufs farcis*.

— Des nèfles !

Le ton montait de plus en plus.

— Des artichauts *à la grecque*.

— Beurk. Et ces trucs, là, avec du beurre de cacahuète ? contra Iona en cherchant l'appui de Mrs. Christiansen.

— Veto sur le beurre de cacahuète, se récria Nathalie.

— Fini les « Comme ça vous arrange, ne vous tracassez pas », à ce que je vois.

— Nous ne vous imposerons rien, ma chérie, déclara Mrs. Christiansen, apaisante. Cette soirée est la vôtre.

— Anguilles *à la provençale*, repartit Nathalie à l'attention de Iona.

Mrs. Christiansen, qui inspectait de près une cuillère en bois remplie d'« ambroisie », leva les yeux vers Nathalie, inquiète.

— Euh… des anguilles, mon enfant ?

— Et pourquoi pas des anguilles ? fulmina Iona. Elle a déjà tout ce qu'elle veut d'autre !

Et elle se rua dehors. Sur la pelouse devant la maison, elle réalisa un enchaînement de Tae Bo – quatre coups de pied et de poing, tous différents mais tous aussi énergiques –, prit une grande inspiration, puis se dirigea d'un pas pressé vers le Main Street Cafe.

Opal repassait derrière le comptoir en formica rose ; un camionneur de Sidney sirotait un café. Il avait, ouvert devant lui, un paquet individuel de céréales Captain Crunch et s'amusait à faire tinter, d'une pichenette, chaque grain contre son verre d'eau. À l'extrémité du bar, Carlo s'arrachait les cheveux, penché au-dessus d'une figure en origami qui défiait l'entendement.

— Qu'est-ce que c'est que ce bidule ? s'enquit le chauffeur de poids lourd.

— Un cygne, répondit Carlo.

— Et ça sert à quoi ?

— À tenir des cartons de table, par exemple.

Il se redressa sur sa chaise et tâcha d'envisager le problème sous un jour différent. Il jeta un regard subreptice à un rouleau de Scotch posé près de lui.

— Tsst-tsst, c'est de la triche, le sermonna Opal, narquoise.

Iona entra discrètement par la porte de derrière, mais Opal, qui à cet instant levait son fer, la repéra.

— Alors, comment avancent les préparatifs de la soirée ? s'enquit la tante d'Owen.

— On rigole comme des folles, l'assura Iona, avant d'ajouter légèrement mal à l'aise : Je me suis rappelé que j'avais… quelque chose à afficher.

Elle épingla son mot pour Pierre sur le tableau alors que le camionneur continuait à faire rebondir ses céréales contre son verre. Elle s'attarda quelques instants, indécise. Les genoux agités de trépidations, Carlo replia l'une des ailes de son cygne et le tendit à Iona pour le soumettre à son appréciation.

— Quelqu'un est venu cet après-midi ? demanda-t-elle après avoir accordé au volatile toute l'inattention qu'il méritait.

Carlo se tassa un peu et confia à Iona, comme s'il s'agissait d'un sujet qu'elle n'aurait pas dû aborder :

— C'est Opal qui tient la cuisine… Ça te dit, de la soupe d'écrevisses ?

Opal interpella Iona :

— Tu cherches quelqu'un en particulier, ma belle ?

— Non. Je demandais juste.

— Hé, moi je suis là ! souligna le routier.

— C'est vrai, reconnut Opal. Et je tiens d'ailleurs à vous en remercier.

Iona quitta le café.

Carlo s'approcha du tableau d'un air dégagé, déplia le message qu'avait laissé Iona et le lut à voix haute :

— « Chez Mrs. C., minuit. Chambre 3. »

— Ça m'a tout l'air d'un rendez-vous galant, commenta le camionneur de Sidney.

— Sous le toit de Marvyl ? s'insurgea Opal, le fer à repasser à la main. Peuh !

Un grand sourire aux lèvres, Carlo replia le mot et l'épingla à nouveau au tableau. « Vous voilà pris dans ma toile », jubila-t-il intérieurement.

Le routier se tourna vers lui.

— Quelle chambre t'as dit ?

— Bois ton café, don Juan, lui intima Opal.

Nathalie entra dans le café par le même chemin que Iona, l'air perdu. Opal et Carlo échangèrent un regard. Le chauffeur de poids lourd se retourna dans son box.

— Ça doit être la pleine lune ce soir, marmonna Opal, avant de poursuivre, à l'adresse de Nathalie : Votre journée s'est bien passée ?

— Très bien. Parfaitement. À merveille.

Elle hésita. Carlo et Opal la dévisagèrent. Carlo se remit à plier et à pincer son papier. Opal reprit son repassage. Carlo marqua un pli, posa une main à plat dessus et la martela de l'autre. Nathalie sursauta.

— Personne n'est venu cet après-midi ? se renseigna-t-elle.

— Si, moi, et je suis encore là ! insista le routier.

Nathalie le regarda avec une mine perplexe, mais polie, sans rien dire. Elle alla jusqu'au tableau d'affichage et y punaisa un mot. Tous la suivirent des yeux. Carlo haussa les sourcils en signe de connivence avec Opal, qui secoua la tête de droite à gauche. Nathalie fit volte-face, comme gagnée par la paranoïa, et tous firent mine de ne pas prêter attention à elle. Elle se dépêcha de partir.

Carlo s'avança vers le tableau et considéra le message de Nathalie avec une expression résolue.

— Il fut un temps où les dames avaient droit à une certaine intimité, mais visiblement cette époque est révolue, déplora le chauffeur de poids lourd.

— « Ma chambre – numéro 4. Minuit. »

— Ça ressemble à une partie carrée, observa le camionneur.

— Minuit ? se formalisa Opal. Ce ne serait pas plutôt midi ?

Le beau Dick Tupper fit son entrée par la porte principale et salua chacun d'un sourire interdit.

— Alors Dick, qu'est-ce qui t'amène ici ? s'informa Opal sans grand enthousiasme.

— Je voulais jeter un coup d'œil au tableau d'affichage.

— Faut à tout prix que je m'achète un de ces trucs, dit le camionneur.

Dick décrocha un mot du tableau et regarda autour de lui ; tous l'épiaient. Carlo affecta de se concentrer sur son origami.

— C'est un paon ? l'interrogea Dick.

— Non, c'est du papier, lui confia Carlo. Plié et replié. Plusieurs fois.

— Bon, eh bien, bonne soirée à vous tous.

Au moment de sortir du café, il s'immobilisa et examina le sol à ses pieds.

— Tiens, il y a des céréales par terre, ici.

Opal décocha un regard acéré au chauffeur routier. Docilement, celui-ci entreprit de remettre tous les Captain Crunch dans leur boîte, un par un. Une fois qu'il eut fini son petit ménage, il leva triomphalement le paquet. Mais à peine remua-t-il un pied qu'un léger craquement se fit entendre.

À cet instant, Pierre entra en smoking dans le café. Il demeura estomaqué de tous ces regards braqués sur lui.

— Alors, voulut savoir le camionneur de Sidney, tu as un message ?

25

Ce fut avec un mélange d'horreur et de fascination que Pierre découvrit les nourritures proposées à la soirée d'Owen : Cheez Whiz, Slim Jim, boules de neige à la guimauve et à la crème pâtissière, *beef jerky,* pop-corn au caramel, assortiment de céréales salées, saucisses cocktail dans leur boîte, biscuits apéritifs tartinés de beurre de cacahuète, gâteaux au chocolat fourrés à la crème fouettée, chocolats fourrés au lait malté, purée de pommes de terre au jus de viande, pizzas et, rien que pour monsieur Smith, escargots. Pierre, toujours en smoking, renifla chacun des mets, y compris le pot de Cheez Whiz, tandis qu'Owen mettait un fût de bière en perce. Le garagiste entendit des voitures arriver et sourit ; un à un, les invités entrèrent – Carlo Bacon, Dick Tupper en grande tenue de *rancher,* le père Picarazzi, curé de l'église Saint Bernard de la Troisième Rue, Orville Tetlow de l'équipe d'entretien de l'autoroute, Gras-double, l'amateur de *doughnuts,* le routier qui aimait les Captain Crunch, Bert Slaughterbeck, le vainqueur du *demolition derby*, Chester Hartley, le lauréat du concours de Salade de museaux, ainsi que maints autres habitués du Main Street Cafe et, bizarrement, les deux lycéens avec des bouteilles de plongée que Pierre avait remarqués parmi le groupe See America. Tous lancèrent un retentissant « Allez les Rouges ! » en franchissant la porte d'entrée.

— Waouh ! s'émerveilla Orville. Ça, c'est du buffet. Tu t'es vraiment mis en quatre, Owen.

— Oh, tout juste en trois…, cabotina Owen en couvant la table du regard.

— Une chose est sûre : tu y as mis le paquet, commenta Dick.

Pendant ce temps-là chez Mrs. Christiansen, diverses vénérables habitantes de Seldom se relayaient dans le couloir du rez-de-chaussée en entrechoquant leurs déambulateurs, sur

fond de compositions pour piano de Chopin, afin de couvrir Nathalie de présents soigneusement empaquetés. Sidérée par tant de générosité, la Française s'était retranchée derrière un sourire et se contentait de répondre par de simples « *Merci* » au bombardement de cadeaux, de « Bonne soirée ! », de « Quelle jolie robe ! », de « Oh, ce que j'aime ces réceptions ! » et autres « Qu'est-ce que vous nous cuisinez qui sent si bon ? » auquel elle était soumise.

— C'est vraiment très agréable d'être la reine des Festivités, confia-t-elle à Mrs. Christiansen.

Owen se pencha en avant dans son fauteuil, et son auditoire, assis sur le canapé, fit de même afin de mieux entendre par-dessus le chahut.

— Un type dégotte des billets pour un match de foot. Comme toujours quand les Huskers jouent, c'est à guichets fermés – c'est pas pour rien qu'on dit que le Memorial Stadium de l'université de Lincoln est la troisième plus grande ville de l'État. Tous les supporters sont en rouge. Le type est parcouru d'un frisson. Il a les larmes aux yeux… mais je digresse. Au milieu de la foule en délire, il repère treize places vides côte à côte, avec juste un mec assis au milieu. Poussé par la curiosité, un peu avant le début du match, il descend voir le gars et il lui demande pourquoi cette rangée de sièges est vide. L'autre se rembrunit et explique que sa femme et lui…

— Ils sont d'où ? le coupa Carlo.

— D'Elgin.

— C'est dans le nord, à côté de Neligh, confirma le routier de Sidnev.

— Il explique qu'ils assistent aux matches des Huskers depuis l'époque de Bob Devaney et que du coup, ils ont fait la connaissance des autres abonnés qui occupent les places voisines, avec qui ils sont devenus amis, même qu'ils se rendent visite en dehors de la saison et caetera, et caetera. Sauf que, il y a quelques jours, sa femme est morte. Une véritable tragédie. Le type ravale un sanglot, il caresse de la main le siège voisin du sien – celui sur lequel elle s'asseyait toujours. Le curieux offre ses condoléances, mais fait remarquer au veuf que ça ne lui dit

pas pourquoi ses amis ne sont pas là. « Oh, répond l'autre, ils sont tous à l'enterrement. »

Installée sur le canapé jaune, exclusivement entourée de femmes, Nathalie déchira l'emballage d'un de ses cadeaux et découvrit une boîte dont elle souleva le couvercle.

— Des soins pour les cheveux ! s'exclama-t-elle.

Elle se tourna vers Ursula, l'esthéticienne, et demanda avec un sourire :

— C'est de votre part ?

— Sacrée surprise, pas vrai ?

— Ça me plaît beaucoup.

— Bah, c'est toujours mieux que quelques bouts de barbelé sur une planche.

Onetta lui jeta un regard noir.

— Pff, ça, c'est petit.

Chez Owen, une compagnie braillarde s'égosillait et criaillait à qui mieux mieux. Ça se bousculait dans tous les sens, les casquettes volaient à travers les pièces. Carlo revint de la cuisine avec une assiette en carton chargée d'amuse-gueules qu'il examinait d'un air soupçonneux.

— C'est vraiment des escargots ou tu as juste étalé de la pâtée pour chat sur des biscuits apéritifs ? demanda-t-il à Owen.

— Franchement, aucune idée, confessa Owen. À un moment, on s'est retrouvé un peu à court.

Carlo en goûta un, puis haussa les épaules, manifestement incapable de trancher.

Debout devant le poste de télévision, Pierre regardait avec intérêt *La Horde sauvage* en vidéo quand un type lui tendit une Falstaff.

— Une bière ? proposa-t-il.

Pierre refusa d'un signe de tête.

— Tu sais, c'est pas une boisson réservée au petit déjeuner, lui signala l'autre.

Il s'affala sur le canapé, ce qui provoqua chez lui une éructation volcanique. Pierre s'esquiva discrètement et se

retrouva coiffé d'une casquette que venait de lui refiler le père Picarazzi.

— Je retourne fraterniser avec mes ouailles, lui cria le prêtre en se carapatant.

Quelqu'un d'autre fourgua à Pierre une chope Huskers vide, dans laquelle une troisième personne déposa une poupée nue aux faux airs de chérubin.

Orville, le conducteur de chasse-neige, s'approcha de Pierre, accoutré d'un tee-shirt CRÉTIN-MINUTE – IMBIBEZ D'ALCOOL. Il secoua une boîte de bière et l'ouvrit, aspergeant de mousse les vêtements de Pierre.

— Holà ! s'écria-t-il. Toutes mes excuses.

— Bah, c'est fait pour ça une tenue de soirée, déclara Pierre.

— Non, non, je dois réparer ma faute, insista Orville.

Et il se versa le reste de la bière sur la tête.

Chez Mrs. Christiansen, à l'étage, Opal décollait avec ses ongles les numéros en fer-blanc apposés sur les portes du couloir.

— Comme ça, pas d'entourloupes ! plastronna-t-elle en contemplant son œuvre une fois toutes les chambres dénumérotées.

Au rez-de-chaussée, Mrs. Christiansen, Iona et Nathalie remplissaient consciencieusement leur rôle d'hôtesses et acheminaient des saladiers de nourriture jusqu'à la table de la salle à manger transformée en buffet, au milieu du chaos de la gent féminine en goguette.

Au cours de leurs allées et venues, Nathalie surprit dans la cuisine quelques jeunes femmes occupées à corser un peu le punch avec du Southern Comfort. Elle n'en souffla mot à personne.

Ursula débarqua dans le séjour avec un énorme poste stéréo.

— Mrs. Christiansen, cela ne vous dérange pas si on met un peu de musique à nous ? demanda-t-elle.

— Bien sûr que non, ma petite, répondit Mrs. Christiansen. Mets ce que tu veux.

Ursula disparut et aussitôt un morceau de heavy métal criard se mit à ébranler les murs. Nathalie, Mrs. Christiansen et Iona se regardèrent avec une expression douloureuse.

L'air sombre, Opal descendit l'escalier en marchant de côté, à cause de sa hanche, puis se dirigea vers la salle à manger avec gravité et détermination. Une seconde plus tard, un cri retentit et le silence se fit. Opal ressortit de la pièce en fredonnant.

26

Pierre leva les yeux vers la pendule. Onze heures.

— Elle est correcte, l'heure ? s'enquit-il auprès de Dick.

Le *rancher* hocha la tête et se leva.

— Ça me fend le cœur de rater la fin de ce symposium, mais je dois y aller.

Gras-double, le photographe de deux cents kilos, s'approcha d'eux en tanguant, avec un grand sourire – d'autant plus large que sa bouche était distendue par quatre balles de golf.

Tonnerre d'applaudissements.

— Quatre ! s'écria Carlo. Il a réussi à en faire tenir quatre ! Je pensais vraiment qu'il ne pourrait pas faire mieux que trois !

Pendant que le père Picarazzi extrayait les balles de la bouche du photographe au moyen d'un couteau à beurre, le routier de Sidney encaissa l'argent des paris.

— Je peux faire mieux, messieurs, je peux faire mieux, annonça Owen.

D'un moulinet de la main, il invita ses hôtes à le suivre jusqu'à sa chambre à coucher ; là, il posa la main sur l'une des boules en cuivre qui couronnaient les montants de son lit.

— Je suis capable de me carrer ceci dans la hure.

— Même pas vrai ! répliqua Orville. Tu peux pas !

— Si, je peux. Même que je l'ai déjà fait.

— Faut dire que des fois on se barbe grave, au milieu de la Prairie, glissa Carlo à Pierre.

Avec une expression tendue, Orville réfléchit à la gageure, puis répéta :

— Tu peux pas.

— Si, je peux, maintint Owen. Point à la ligne, point barre. Non mais.

Abasourdi, Pierre désigna la boule en cuivre, qui devait bien faire la taille d'un pamplemousse.

— Ça ?

Il montra du doigt la bouche d'Owen.

— Là-dedans ?

— Absolument, soutint Owen.

— *Impossible*.

— Si tu crois ça tellement *impossibeuleu,* parie donc.

Pierre sortit son portefeuille, l'ouvrit et s'aperçut qu'il était vide.

— C'est pas une mite que je viens de voir passer, là ? railla le père Picarazzi.

— Je suis sans argent, dit Pierre.

— Oh, comme c'est dommage, le taquina Owen.

Pour essayer, Pierre se pencha en avant et ouvrit grande la bouche, mais il était loin de pouvoir y introduire la boule de cuivre. Il se redressa.

— Si ta bouche réussit à faire ce qu'elle dit, j'accepte que soit le célèbre nom de Smith et fils sur tes bouteilles de *Château* Husker.

Un silence respectueux s'abattit sur l'assemblée, entrecoupé par le sifflement rauque des détendeurs des deux adolescents aux bouteilles de plongée, qui venaient de rejoindre le groupe.

Owen regarda Pierre dans les yeux, ébahi.

— Tu ne me fais pas marcher, Pete ?

— Nous verrons que je n'ai rien risqué.

— Reculez les enfants, fanfaronna Owen, s'agirait pas que vous perdiez un doigt ou une oreille.

Pierre observa, sceptique, Owen tourner un peu autour de la boule, puis s'y attaquer comme un python, la gueule béante. Des paris en tout genre se conclurent, les encouragements et les huées se mirent à pleuvoir. Pierre se rapprocha, tirant du doigt sur ses dents de devant par empathie avec Owen, qui paraissait sur le point de se déboîter la mâchoire.

Soudain, Owen accomplit l'impossible. Les mâchoires crispées sur sa proie tel un barracuda, il fit vigoureusement signe à Pierre de venir homologuer sa prouesse. Pierre obéit avec circonspection, retira sa casquette et, vérifiant par en dessous, vit les lèvres d'Owen refermées autour du montant de lit. Carlo se mit à quatre pattes à côté d'Owen et frappa trois fois

sur le sol, comme un arbitre de catch entérinant une prise victorieuse.

Un monstrueux rugissement secoua l'assemblée.

À Lincoln, la capitale de l'État, les sismographes s'affolèrent, à la grande perplexité des géologues.

Tandis que les enjeux des paris changeaient de mains, Pierre tituba en arrière jusqu'au mur, puis tomba à terre en secouant la tête, vaincu.

Owen, à genoux sur le matelas, s'affaissa et le père Picarazzi s'empressa autour de lui, tel un reporter auprès d'un boxeur à l'issue du match. Au bout d'un bref instant, le prêtre se retourna.

— Euh, les gars ? Je crois qu'il est coincé.

Dante Picarazzi recula de quelques pas et considéra la scène sous un angle différent avant de hausser les épaules et de rendre son verdict :

— Mais ça lui va bien.

Pierre, Orville, Dick et consorts se mirent donc en devoir de traverser le capharnaüm de la station-service en traînant la tête de lit à laquelle était toujours abouché un Owen qui gémissait au moindre mouvement. L'exercice n'avait rien d'une partie de plaisir. Après un tournant péniblement négocié, ils effectuèrent une entrée laborieuse dans le garage, encouragés par les geignements entêtés d'Owen, dont nulle exhortation ne semblait pouvoir venir à bout.

Carlo s'avança avec une scie à métaux. Owen écarquilla les yeux et ses glapissements s'intensifièrent.

— Il n'y a pas d'autre solution, s'excusa Carlo en appliquant la lame sur le cou d'Owen.

Le garagiste poussa un long couinement aigu.

Avec un sourire goguenard, Carlo posa la scie sur la tige métallique à la base de la boule et désaccoupla Owen de la tête de lit.

Mais la boule boursouflait toujours la bouille d'Owen. Le père Picarazzi contempla le garagiste et demanda aux autres :

— Z'avez déjà vu Dizzy Gillespie jouer de la trompette ?

Un groupe de cinq partit pour l'hôpital en quatrième vitesse sur les routes nocturnes, à bord du Dodge Ram de Dick. Le

rancher conduisait. Orville occupait la place du mort – c'était lui qui l'avait voulu. Carlo et Pierre partageaient la benne arrière du pick-up avec Owen, qui soutenait toujours à deux mains le pomélo en cuivre qui lui gonflait les joues. Profitant d'un regain d'allégresse du viticulteur, Carlo l'avait coiffé d'un béret, tandis que l'autre fredonnait en boucle une ritournelle dont les paroles semblaient être « Je suis riche, je suis riche ».

(Gras-double était pour sa part resté chez Owen afin de « débarrasser » le buffet.)

Dick n'avait qu'une demi-heure avant son rendez-vous avec Nathalie, aussi roulait-il pied au plancher, à toute berzingue, par les vals et les plaines, ballottant les occupants de la benne de droite et de gauche à chaque virage pris à la corde.

Anxieux, Carlo se mit à tambouriner à la vitre arrière de l'habitacle.

— Tupper !

À peine eut-il apostrophé le conducteur que des gyrophares rouges se mirent à clignoter derrière eux et que deux coups de sirène se firent entendre. Owen se couvrit les yeux pour ne pas voir, dans une attitude simiesque, et Carlo se rassit, avant de conclure, inutilement :

— Ralentis.

Ils s'arrêtèrent et un policier de la route s'approcha avec méfiance de l'habitacle, une main sur son pistolet. Un silence s'ensuivit pendant qu'il embrassait la scène du regard. Pierre lui adressa un salut éméché de dessous la visière de sa casquette.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? interrogea le policier.

Orville fut pris d'un fou rire. Qui gagna Carlo. Puis Pierre.

— J'ai dû louper la chute de la blague, soupira le policier en éclairant l'habitacle avec sa lampe torche.

Dans une tentative – ratée – d'explication, Carlo désigna les joues invraisemblablement dilatées d'Owen, mais ce dernier affichait une telle expression de désolation que le restaurateur ne put se retenir de hurler de rire. Owen lui jeta un regard incrédule.

Le policier pointa le faisceau de sa lampe sur les passagers de la benne.

— Je répète : c'est quoi ce cirque ?

Carlo et Pierre étaient toujours effondrés de rire. Carlo ajusta le béret sur la tête d'Owen en vue d'obtenir un effet optimal et le garagiste lui jeta un regard furieux, qui n'excluait pas l'éventualité d'un homicide une fois qu'il serait tiré d'affaire. Ce qui ne fit que stimuler l'hilarité des autres.

— Très bien, reprit le policier. Je vous arrête tous pour trouble de l'ordre public, y compris votre pote avec l'embout de trompette dans la bouche.

27

Assise sur le sofa entre la vieille Nell et Onetta, Mrs. Christiansen tournait lentement les pages de son album de mariage – mariage qui remontait à 1950 –, tandis que le poste stéréo d'Ursula diffusait en sourdine la *Water Music* de Haendel et que Nathalie et Iona ne cessaient de consulter leurs montres.

— Ça, c'est Albert, notre témoin, commenta Marvyl.

— C'est pas lui qu'on appelait Bill, avant ? demanda Nell.

— Non, toi, tu penses à William, expliqua Mrs. Christiansen. C'est William qu'on appelait Bill.

— Et lui, il n'y était pas, à ce mariage ?

— Si, c'était le marié, rappela patiemment Mrs. Christiansen.

Iona tira parti de cette diversion pour murmurer à Nathalie :

— Désolée d'avoir été une telle cruche, mais vous voir ensemble, toi et… C'est vraiment un homme merveilleux et du coup je me suis rendu compte que j'avais été stupide de me tenir autant sur la réserve depuis mon retour à Seldom. De redouter autant l'opinion des gens. Quand on a un rêve, il faut tout faire pour le réaliser. Même s'il paraît impossible.

Nathalie semblait prête à abonder en ce sens, mais Mrs. Christiansen ne lui en laissa pas le temps.

— Et si nous terminions la soirée par quelques charades ? suggéra-t-elle.

Dick se dépêcha de sortir du poste de police et jeta un coup d'œil à sa montre ; derrière lui arrivaient Owen, Pierre, Carlo, Orville et le père Picarazzi, qui avait payé leur caution. L'équipe médicale d'urgence avait débarrassé Owen de son boulet et, le bras droit passé autour des épaules de son *cher ami,* il négociait avec jovialité les termes de leur accord.

— Mais tu n'es pas conscient, Owen ! protesta Pierre, hagard et penaud. « Smith et fils » est un nom de prestige, transmis de génération en génération – mon père, mon gros-père…

— Bon, et si on trouvait un compromis ? « Smith et fils » devant et les résultats des Huskers derrière.

Pierre se souvint de son rendez-vous avec Iona.

— Je n'ai pas le temps de ça, coupa-t-il.

Owen assena une grande claque dans le dos du Français vaincu.

— C'est la fortune, Pierre ! À nous les dîners au champagne ! Les soupers au caviar ! Les chaînes payantes à la télé !

Owen, Orville et Carlo prirent place dans l'antique van Volkswagen du père Picarazzi et Carlo remarqua alors, mais trop tard, que deux personnes manquaient à l'appel.

— Où sont Dick et Pierre ? s'écria-t-il.

— Dans le pick-up de Dick, lui apprit Dante Picarazzi. Pourquoi tu t'affoles ?

— Mais il faut que je sois là pour elle, pleurnicha Carlo.

— Pour qui ? se renseigna Owen.

Carlo se recroquevilla sur son siège et songea avec désespoir à sa Iona – nymphe, déesse, sublime, unique, parfaite.

Le père Picarazzi tourna la clé de contact du van, qui se borna à émettre un ahanement récalcitrant. Le prêtre fit un autre essai, sans résultat.

— Owen, nous avons un problème.

— Et moi qui suis sorti sans mon pied-de-biche, ironisa le garagiste.

Le père Picarazzi passa en revue la bande de bras cassés réunie dans son van.

— J'ai la furieuse impression que Charles Darwin ne savait pas de quoi il parlait, lâcha-t-il.

À un kilomètre de là, Dick écrasait le champignon et fonçait en direction de Seldom sur une petite route de campagne. Il jeta à son passager un regard glacial.

— Iona est une sacrée fille, lança-t-il.

— Tout à fait d'accord.

— Faudrait être un sacré imbécile pour ne pas tomber amoureux d'elle si jamais elle se prenait d'intérêt pour vous.

— Comment il dit, Owen, déjà ? On est sur la même longueur d'onde ?

— Bien, se rasséréna Dick avant de reporter son attention sur la route.

Une minute s'écoula.

— Ça se passe comment, ici, les raouts entre femmes ? hasarda Pierre.

Dick releva l'air plus qu'intéressé du Français.

— Je préfère te laisser tes fantasmes, décida-t-il.

Dans la pension de Mrs. Christiansen, Nathalie, assise sur son lit dans une combinaison rose à fronces en soie georgette, contemplait, déconcertée, les divers cadeaux qu'on lui avait offerts – des produits capillaires, une boîte de truffes, des bols Tupperware, un lot de six couteaux à viande, une carafe à vin en forme de colvert, un album photo artisanal rose, un livre intitulé *Les Joies de la cuisine* et trois brins de barbelé rarissimes montés sur une planche. En France, on aurait pu croire qu'elle allait se marier.

Dans la chambre voisine, Iona se tournait et se retournait devant le miroir de sa coiffeuse en se demandant si son jean était suffisamment ajusté et si le décolleté plongeant de son soutien-gorge noir à paillettes n'était pas trop provocant, même pour un Européen. Elle opta en définitive pour un caraco en soie blanche, qu'elle enfila en fredonnant l'air de *Isn't It Romantic ?,* une chanson de Richard Rodgers et Lorenz Hart. La maison était silencieuse, à l'exception de quelques bruits discrets au rez-de-chaussée, où Mrs. Christiansen mettait des plats au lave-vaisselle. Iona entendit une portière claquer dans la rue et se précipita à la fenêtre. Elle écarta le rideau.

Dick déboula sur les chapeaux de roue dans l'aire de service de la station d'Owen et pila devant les pompes. Pierre descendit du pick-up. Le vacarme qui émanait du bungalow avoisinait toujours le niveau sonore d'un match de Manchester United et Pierre se dirigeait déjà vers la source de la clameur et des cris lorsqu'il s'avisa que le moteur du pick-up tournait toujours.

— Tu retournes pas à la fête ? s'étonna Pierre.

— Je suis un peu crevé, répondit Dick.

Pierre sourit de voir ainsi levé l'un des obstacles à son rendez-vous avec Iona. Il consulta sa montre Piaget sans parvenir à se rappeler s'il l'avait mise à l'heure.

— Quelle heure il est maintenant ?

— Minuit passé.

— Eh bien, bonne nuit, alors, déclara Pierre, avant de serrer la main du *rancher* et de claquer la portière du pick-up.

Il regarda Dick s'éloigner vers le nord en direction de son ranch – loin de Nathalie –, passa une main dans sa crinière léonine, rectifia son nœud papillon noir, puis traversa la rue jusqu'à la maison de Mrs. Christiansen.

Savourant la douceur soyeuse de la nuit sur sa peau, Nathalie se promenait parmi les plants de tomates dans le potager de Mrs. Christiansen, caressant les feuilles du bout des doigts. Les cigales craquetaient dans les arbres. Elle inspira, comme pour s'en nourrir, les effluves de foin qui flottaient dans l'air. Soupira après cette quiétude qu'elle seule perturbait. Et ressassa une fois de plus la même question : « Lequel aimes-tu ? »

28

Quand il eut la certitude que personne ne surveillait, Pierre contourna le tronc de l'arbre derrière lequel il s'était caché, sur le côté de la pension, et jeta un coup d'œil aux fenêtres des étages. Toutes étaient encore allumées. Derrière l'une d'elles, il lui sembla entrevoir une silhouette qui pirouettait en jouant avec ses cheveux. Ursula. Puis il entendit la porte de la cuisine se refermer en gémissant, comme si une pensionnaire noctambule venait de rentrer après un tour dans le potager. Il s'approcha du treillage qu'il avait démoli la veille et vit que Carlo ne l'avait pas encore réparé. Il longea le mur de la maison et repéra un tuyau de descente des eaux, qu'il entreprit d'escalader.

Pendant ce temps, Dick Tupper avait mis fin à sa ruse et était revenu à Seldom, allant jusqu'à couper le contact et à accomplir la dernière centaine de mètres en roue libre, sans un bruit hormis le crissement des graviers sous les pneus. Il se gara dans une allée qui bordait la pension, étudia dans le rétroviseur intérieur son beau visage, se lissa la moustache et, une fois dehors, referma sa portière avec un déclic plus discret encore que le craquement d'une branche de céleri lors d'un thé entre dames. Il progressa à pas de loup jusqu'aux marches qui menaient à la cuisine et manqua de peu Nathalie qui rejoignait sa chambre par l'escalier de service. Il risqua un coup d'œil à travers la porte treillissée constellée de chiures de mouches et discerna Mrs. Christiansen qui rangeait des verres à vin dans un placard en chantonnant. Soudain, Dick et elle perçurent un grincement métallique suivi d'un choc sourd.

— Bonté divine, qu'est-ce que c'était que ça ? s'affola Mrs. Christiansen, avant de filer en direction de la porte d'entrée.

Dick profita du départ de Marvyl pour s'introduire dans la cuisine et accéder à l'escalier de service. Il retira ses bottes de

cow-boy en similicroco, les prit dans une main et commença à gravir les marches.

Sur le devant de la maison, Mrs. Christiansen examinait depuis la véranda le tuyau de zinc qui s'était si mystérieusement abattu sur la pelouse, pendant que Pierre se tapissait sous les genévriers en contrebas.

— Cette maison tombe en morceaux, commenta Marvyl.

Alors qu'il s'efforçait de mieux se dissimuler sous les branches, Pierre tomba sur un soupirail ouvert. Saisissant l'aubaine, il se faufila la tête la première par l'ouverture et atterrit au milieu d'un empilement de pots de peinture qui s'éparpillèrent sur le sol de la cave en carillonnant. Mrs. Christiansen eût-elle été à proximité, elle aurait entendu le « Ouf » que poussa Pierre, mais elle était déjà rentrée.

Assise sur son lit face à sa conscience et à son ravissant reflet dans la glace de trumeau, Nathalie récapitulait en silence ce qu'elle allait dire. Reformulait une tirade. La ponctuait de gesticulations d'histrion. Changeait d'avis. Prenait une pose différente.

Dick, lui, rôdait dans le couloir, ses bottes à la main. Tous les numéros avaient disparu. Il s'arrêta devant une porte en érable et effleura le point de colle du doigt. Il inspecta de près le vantail, tâchant de deviner le contour du numéro. Était-ce un quatre ? Il poussa doucement la porte, puis secoua la tête, dépité.

— Placard.

Une autre porte s'ouvrit derrière lui. Opal sortit de sa chambre en nouant la ceinture de sa robe de chambre en tissu éponge et Dick bondit dans le placard. Les deux portes se refermèrent en même temps et Opal descendit au rez-de-chaussée par l'escalier principal.

Iona et Nathalie, qui s'impatientaient, ouvrirent simultanément leurs portes pour jeter un coup d'œil. Se retrouvant face à face, elles réintégrèrent illico leurs chambres en claquant leurs portes.

Pierre grimpa à quatre pattes les marches en bois de la cave et se cogna la tête contre la porte de la cuisine, qui s'entrouvrit. Dans l'entrebâillement apparut Mrs. Christiansen, à la

recherche d'une lampe de poche sous l'évier de la cuisine. Opal appela :

— Marvyl ?

Mrs. Christiansen leva la tête et répondit :

— Opal ?

Marvyl partit en direction de la salle à manger. Dès qu'elle se fut suffisamment éloignée, Pierre poussa un peu plus la porte ; il se préparait à entrer dans la cuisine, quand Opal surgit dans la pièce.

— Tu as entendu ce raffut dehors ? lança-t-elle à Marvyl.

— Bah, ce sont les Festivités après tout, répliqua Marvyl depuis la salle à manger.

Constatant que la porte de la cave était entrouverte, Opal la referma d'un coup de pied alerte, puis repartit vers la salle à manger.

À croupetons derrière la porte, Pierre se tenait le nez à deux mains.

Dick se glissa hors de son placard, tenant toujours ses bottes à la main, et longea le couloir en comptant les portes du doigt. Il s'immobilisa devant ce qui, selon lui, devait être la chambre numéro quatre et poussa la porte.

— Salle de bains, soupira-t-il.

Une autre porte s'ouvrit un peu plus loin dans le couloir et Dick se réfugia dans la salle de bains. Les deux portes claquèrent en même temps.

Serrant son nez meurtri d'une main, Pierre traversa la cuisine sur trois pattes jusqu'à ce qu'il croyait être la porte de l'escalier de service, mais s'avéra celle de l'arrière-cuisine. À hauteur de ses yeux, parmi les conserves, il découvrit des pois chiches, des paquets de Jell-O, des cornichons et un pot de moutarde de Dijon à demi masqué par une boîte de betteraves en gelée.

— *La cuisine américaine*, maugréa-t-il avec du dégoût dans la voix.

Mû par le patriotisme, il intervertit la moutarde et les betteraves en gelée, puis referma la porte de l'arrière-cuisine. Il entendit alors Mrs. Christiansen qui revenait vers lui en disant :

— Opal ? J'entends ta voix, mais je ne te trouve pas.

En toute hâte, Pierre ouvrit une seconde porte à côté de la première et se retrouva au pied de l'escalier. Il se retourna pour fermer derrière lui au moment même où Mrs. Christiansen entrait dans la pièce et lui claquait la porte au nez. Il laissa échapper un gémissement étouffé.

— Marvyl ? cria Opal.

— Opal ? cria Marvyl. Quelle paire on fait, à se courir après à une heure du matin !

Elle ressortit de la cuisine en s'orientant d'après la voix d'Opal.

À l'étage, Dick pointa le bout du nez hors de la salle de bains.

Concentrée sur la moquette du couloir comme sur le pont d'un navire dans la tourmente, la vieille Nell avançait vers lui d'un pas mal assuré.

Dick se rejeta en arrière dans la salle de bains, envisagea de se cacher derrière le rideau de douche jaune tournesol, craignit un court moment d'avoir trop regardé de sitcoms et, en définitive, s'aplatit dos au mur, serrant ses bottes sur sa poitrine. La porte de la salle de bains s'ouvrit et le dissimula un instant. La vieille Nell entra et referma derrière elle. Dick, totalement à découvert, avait peine à croire que le vieux débris ne le voyait pas. Elle ouvrit l'armoire à pharmacie, attrapa son tube de dentifrice et en étala sur sa brosse à dents.

— N'oublie pas de cracher cette fois, s'adjura-t-elle.

Dans le couloir, Nathalie s'approcha sur la pointe des pieds de la chambre de Iona. Elle se pencha et tendit l'oreille, à l'affut d'une voix masculine. Soudain, la porte s'ouvrit en grand et Nathalie se retrouva nez à nez avec une Iona des plus surprises.

L'espace d'une seconde, Nathalie resta sans voix, puis elle empoigna ses cheveux bruns, les tordit et en fit un nœud. Elle tourna la tête de côté.

— Tu trouves que ça m'irait, un chignon ?

Iona la dévisagea quelques secondes.

— C'est très chou.

— Eh bien, bonne nuit, alors.

Iona, excédée, referma la porte en la claquant.

Nathalie regagna sa chambre juste au moment où Pierre, à quatre pattes, entrebâillait la porte de l'escalier de service

donnant dans le couloir. Ne soupçonnant pas la présence de son fiancé, Nathalie la referma d'un coup de hanche. Pierre émit une plainte assourdie.

La vieille Nell quitta la salle de bains et referma doucement derrière elle, faisant à peine cliqueter le loquet. Elle entrevit Nathalie qui s'engouffrait dans sa chambre en claquant la porte derrière elle. La vieille Nell accueillit cette nouvelle mode avec un haussement d'épaules et claqua à son tour la porte de la salle de bains.

La porte de l'escalier de service s'ouvrit et, tout en tâtant son nez martyrisé, Pierre coula un regard dans le couloir ; Dick fit de même depuis la salle de bains. Ils s'aperçurent, battirent en retraite, risquèrent un nouveau coup d'œil.

À cet instant, Iona et Nathalie tendirent la tête hors de leurs chambres. Les quatre portes claquèrent simultanément.

— Iona ? appela Mrs. Christiansen depuis la cuisine. Qu'est-ce que tu fabriques là-haut ?

— Rien, mamie ! cria Iona.

— Qu'est-ce que c'est que tout ce charivari ?

— C'est rien, mais ça fait du bruit !

Nathalie s'assit bien sagement sur son lit. Elle croisa les jambes. Les décroisa. Elle s'allongea sur le côté et prit une pose glamour. Elle se coucha sur le dos, voluptueuse, sensuelle, telle une odalisque. Se ravisa. Fixa la porte avec de grands yeux, dans l'expectative.

Pierre s'avança à quatre pattes, puis, soucieux de ne pas entacher la dignité française, se remit debout.

Adossé à la porte de la salle de bains, Dick enfila ses bottes. Il sortit ensuite d'un pas assuré et se dirigea vers la chambre de Nathalie avec l'allure d'un homme d'affaires se rendant d'un bureau à un autre, adressant un signe de tête professionnel à Pierre lorsqu'ils se croisèrent.

— Bonsoir, salua-t-il.

— Tu l'as dit, répliqua Pierre.

Sans se quitter des yeux, ils frappèrent aux portes de leurs belles. Dick martela les quatre premières notes de la *Cinquième* de Beethoven et Pierre l'imita – le destin frappe toujours deux fois. Lentement, les portes des deux chambres s'ouvrirent.

— Iona ? lança Mrs. Christiansen depuis le rez-de-chaussée.

— Nathalie ? lança Opal.

Iona et Nathalie alpaguèrent leurs soupirants et les entraînèrent dans leurs chambres, où, un doigt sur la bouche, elles leur enjoignirent de se taire avant de descendre voir ce que voulaient Opal et Mrs. Christiansen. Livrés à eux-mêmes, Pierre et Dick traînassèrent dans les deux chambres vides. Pierre feuilleta d'un œil distrait un numéro de *Cosmopolitan,* en quête de nudité ; Dick tripota les flacons de lotion capillaire ou de parfum disposés sur la coiffeuse de Nathalie, les soulevant un à un pour lire les étiquettes avant de les reposer. Il y eut un coup bref à la porte de chacune des chambres. Pierre et Dick se hâtèrent d'ouvrir.

Pierre se retrouva face à Carlo.

Dick se retrouva face à Owen.

Pierre et Dick hésitèrent une fraction de seconde, puis leur claquèrent la porte au nez.

Réprimandées pour tapage nocturne, Iona et Nathalie gravirent l'escalier de service à toutes jambes, sans un mot. Elles s'arrêtèrent un instant sur le seuil de leurs chambres pour échanger un regard dans le couloir de nouveau désert, puis entrèrent.

Iona se retrouva nez à nez avec Carlo, qui fut aussitôt pris de trémulations. Il se tapa dans la cuisse pour les faire cesser et s'élança vers Iona, les bras grands ouverts.

— Oh, ma pauvre, compatit-il. Laisse-moi te faire un câlin.

— Pas bouger ! commanda Iona.

Nathalie trouva Owen sur son lit, occupé à se gaver de truffes. Elle l'agrippa par l'oreille.

La massive Onetta patrouillait dans le couloir avec une batte de base-ball quand Owen et Carlo se firent expulser. Les deux portes claquèrent. Un rictus mauvais se dessina sur le visage d'Onetta, tandis qu'elle se tapait doucement dans la main avec la batte.

— Nous venons en paix, plaida Owen.

— Et vous repartirez avec des plaies, gronda Onetta.

Owen porta lentement une main à sa poche revolver et en sortit une Falstaff qu'il tendit à Onetta. Elle se radoucit.

Dans les chambres, Pierre faisait face à Iona et Nathalie faisait face à Dick.

— Tu es au courant qu'il doit y avoir un mariage demain ? demanda Iona à Pierre.

— Qui se marie ? demanda Nathalie à Dick.

— Dick et Nathalie, répondit Iona à Pierre.

— Vous et Pierre, répondit Dick à Nathalie.

— *Comment* ? se récrièrent simultanément les deux Français.

— Vous allez vous marier, répéta Dick.

— Un mariage ! s'exclamèrent Nathalie et Pierre.

Assis dans le couloir à même la moquette, Onetta, Carlo et Owen se partageaient la canette de Falstaff en écoutant d'une oreille le galimatias de français et d'anglais qui leur parvenait des deux chambres. Onetta se leva.

— Ça vous dit, une autre ? proposa-t-elle.

Owen et Carlo admirent que ça ne serait pas de refus et Onetta descendit.

— Tu as pu voir Nathalie ? s'enquit Carlo.

— Oh oui, acquiesça Owen.

— Comment elle était sapée ?

— Elle avait une combinaison de soie georgette à fronces.

Dans les deux chambres, le pataquès prenait des proportions extravagantes.

— Jolies formes ? s'informa Carlo.

— Oh oui. Et Iona ?

— Elle portait un charmant petit caraco vaporeux en soie et un jean taille basse.

— J'aurais bien aimé voir ça.

Le cuisinier maigrelet ferma les yeux, s'absorbant dans ses souvenirs.

— J'apprécie beaucoup les jolies formes, déclara-t-il.

Owen ferma lui aussi les yeux.

— Précieux souvenirs. Ils resteront gravés dans nos esprits.

Owen et Carlo ouvrirent les yeux. Mrs. Christiansen et Opal, sévères, se tenaient devant eux dans le couloir, les bras croisés, furieuses.

— Quoique… En fait, j'ai déjà tout oublié, prétendit Owen.

29

Dans la rue principale, devant la pension, une vingtaine de voisins en robe de chambre ou en pyjama contemplaient la maison tout illuminée, d'où s'échappaient des vociférations et des protestations en français et en anglais.

— Est-ce que c'est un rêve ? demanda un enfant.

Un spectateur prévoyant grignotait du pop-corn et faisait circuler le sachet autour de lui. Mrs. Slaughterbeck, équipée d'une bouilloire, préparait des tasses de thé que sa fille, haute comme trois pommes, apportait ensuite aux gens contre espèces sonnantes et trébuchantes pour aider son papa à réparer sa Buick.

— Tu penses que ça pourrait être des esprits frappeurs ? s'enquit Bert Slaughterbeck auprès d'Orville.

— On dirait plutôt une bande de mégères qu'on essayerait d'apprivoiser, rétorqua l'employé d'autoroute.

Tout le monde se retourna vers lui.

À l'intérieur de la maison, la porte de la chambre de Iona s'ouvrit à la volée et Opal fit irruption dans la pièce, tirant Owen par l'oreille. Mrs. Christiansen entra avec distinction derrière eux, suivie par Dick, qui escortait Nathalie, une main délicatement posée au creux des reins de la Française. Carlo pénétra à son tour dans la chambre, la tête rentrée dans les épaules, le col de chemise relevé afin de dissimuler son visage, comme un criminel en route pour la prison cherchant à se dérober aux photographes. Sans véritable raison, Onetta et la vieille Nell se joignirent elles aussi à la cohue. Pierre assista à ce défilé avec perplexité ; il s'apprêtait à refermer la porte afin de s'assurer que personne d'autre ne s'incrusterait quand le père Picarazzi, dans la même tenue que chez Owen, mais avec une étole pourpre autour du cou et un nécessaire d'extrême onction à la main, s'incrusta.

Il y eut un blanc.

Le prêtre regarda autour de lui, enleva son étole et maugréa :

— J'ai dû être mal informé.

Pierre jeta un coup d'œil à sa montre Piaget et vit qu'il était trois heures du matin. Il se haussa sur la pointe des pieds et fit signe par-dessus toutes les têtes à sa fiancée coincée entre Carlo et Owen.

— Je n'ai qu'une seule chose à te dire, lui cria-t-il pour se faire entendre malgré le brouhaha.

— Quoi ? répliqua-t-elle.

— Neuf heures !

Onetta surprit toute l'assemblée en déchargeant un pistolet de starter par la fenêtre.

— Silence ! ordonna-t-elle.

Les volutes de fumée se dispersèrent lentement, emportées par la brise.

Mrs. Christiansen remercia Onetta d'un hochement de tête et retrouva ses manières d'enseignante.

— Sortez les mains de vos poches, intima-t-elle.

Carlo et Owen s'exécutèrent.

— Nell, qu'est-ce que tu as dans la bouche ?

La vieille Nell cracha son chewing-gum dans une corbeille à papier en métal, qui résonna.

— Et toi, Dick ! poursuivit Mrs. Christiansen sur un ton d'admonition en se tournant vers son ancien élève. Ça me surprend de ta part !

— Pour tout vous dire, Mrs. Christiansen, je me surprends moi-même, avoua Dick.

— Des hommes ! À l'étage !

Tous les mâles de la pièce baissèrent la tête, contrits.

— On est désolés, mamie, s'excusa Iona en leur nom.

— Bah, si on y pense, ce n'est pas si grave, argua le père Picarazzi.

— Syncrétisme ! s'indigna Opal.

(Dieu seul savait où elle était allée pêcher ce mot.)

On frappa à la porte. Pierre, totalement incrédule, se fraya un chemin à travers la pièce pour aller ouvrir. Le routier de Sidney se tenait dans le couloir, avec un grand sourire et un

tonnelet de bière sur l'épaule, ainsi qu'une pile de verres en plastique dans sa main libre.

Ursula apparut derrière lui, sa tignasse orange fraîchement coiffée en pointes, se frottant les yeux, encore tout ensommeillée.

— Personne n'a entendu une porte claquer ? demanda-t-elle.

Le routier de Sidney l'invita à entrer avec lui dans la chambre de Iona et l'on atteignit la masse critique lorsque les onze autres occupants de la pièce s'efforcèrent de leur faire de la place. Owen entreprit de régler la circulation à l'aide du numéro de *Cosmopolitan* roulé en cornet et utilisé comme porte-voix :

— Il y a de la place par ici, il y a de la place. Les hommes, contre les murs ! Les femmes, sur le lit !

Nathalie, Iona, Mrs. Christiansen, Opal, Onetta, Nell et Ursula obéirent aux instructions d'Owen. Carlo caressa sa moustache à la Dick Tracy en ricanant et émit un sifflement égrillard.

Mrs. Christiansen, un peu chancelante, se mit debout sur le lit et annonça :

— Il semble exister un différend quant à l'identité du futur époux de M^lle^ Clairvaux.

Immédiatement, la première moitié de la pièce désigna Pierre et la seconde, Dick. Tous deux se sentirent accusés. Ils se ratatinèrent.

Soudain, le lit double de Iona céda sous la charge et le cadre se fendit avec une plainte ligneuse.

La confusion la plus totale s'ensuivit.

Le père Picarazzi s'approcha d'Owen.

— J'ai peur que le plancher lâche aussi, lui confia-t-il.

Owen déplaça son poids de son pied droit à son pied gauche et entendit les solives pousser un barrissement. Il leva son numéro de *Cosmo*.

— Euh, les amis ? Il y a comme un petit souci.

Au cours de l'exode subséquent, Mrs. Christiansen réfléchit à voix haute :

— Voyons voir : il nous reste du cheddar Cracker Barrel ; il y a encore de cette enivrante ambroisie…

— Je pourrais improviser quelque chose à la fortune du pot, suggéra Opal.

Et tous de se récrier à l'unisson :

— Non !

30

Devant la pension de Mrs. Christiansen, les effectifs de la coalition des badauds avaient doublé. Les unités de soutien logistique avaient déployé des chaises de jardin et des tables à pique-nique. L'épouse d'Orville Tetlow servait des tasses de café à côté d'un samovar chuintant posé sur une table de jeu. Une fillette passait d'une personne à l'autre, un carton à gâteaux à la main, et offrait des *doughnuts*. Les plus curieux s'agglutinaient autour de Bert Slaughterbeck, qui pérorait.

— Si c'étaient des esprits frappeurs, à mon avis, on aurait droit à de la télékinésie et à de la lévitation et pis on verrait des petits yeux rouges porcins et des bouquins voler à travers la pièce.

Mrs. Christiansen avait mis en place un buffet dans le couloir, à l'étage. Elle y avait disposé son plus beau service à café en argent et sa porcelaine des grandes occasions, ainsi que des toasts et des pâtisseries dans des paniers garnis de serviettes blanches. On aurait dit l'œuvre d'un traiteur.

Carlo contemplait la chambre de Iona, perdu dans son propre songe d'une nuit d'été, et pensait « Un seul cœur, un seul lit, une seule foi ».

— J'espère seulement qu'elle saura aimer à nouveau, fit-il à voix haute, à l'attention de personne en particulier.

Owen apporta une chaise de la salle à manger jusqu'au buffet et commença à se goinfrer avec une délectation immense en expliquant au père Picarazzi :

— Ce que j'ai fait, c'est que j'ai mélangé à peu près soixante pour cent de cabernet sauvignon et trente pour cent de merlot, plus un peu de cabernet franc et de malbec pour rester fidèle à la rondeur et au fruité…

Nathalie l'interrompit pour lui offrir une tasse de café.

— Ça avance de votre côté ? se renseigna Owen.

— Il y en a deux qui disent que je devrais épouser Pierre. Deux autres qui votent Dick. Deux autres qui estiment que d'habitude il fait plus chaud en août. Iona s'abstient. Et vous, qu'en dites-vous ?

— Il se pourrait qu'il fasse un peu plus frais cette année.

Le père Picarazzi expédia à Owen un coup de pied dans le tibia.

— Ah, l'autre question, comprit Owen. Eh bien, en tant qu'associé passif de Smith et fils, je suis pour ce qui rendra Pierre le plus heureux.

Le père Picarazzi prit la parole. Il était si fatigué que le flot de ses mots s'en trouvait grandement ralenti et que Nathalie en comprit une bonne partie.

— Vous et votre fiancé, vous vous accordez, vous vous complétez, exposa-t-il en emboîtant ses mains l'une dans l'autre. Vous êtes, pour ainsi dire, l'accessoire naturel l'un de l'autre. Et Dick et Iona : deux gouttes d'eau. Les deux doigts de la main. Il faudrait être – passez-moi l'expression – un peu louftingue pour permuter les parties concernées. C'est un coup à vous retrouver genre, « Quelles chaussures je mets avec ça ? » Enfin, je ne suis pas un type très futé ; je dis seulement les choses comme je les vois.

Nathalie sourit et retourna dans la chambre de Iona, où les six femmes qui y étaient réunies tentaient d'établir une liste objective des qualités et des défauts de Pierre.

— Déjà, il est français, commença Iona.

— J'ai oublié : c'est un bon ou un mauvais point ? intervint Opal.

— *C'est bon*, répondit Iona avec un sourire.

— Il est beau gosse, souligna Ursula.

— Il a de quoi subvenir aux besoins d'une famille, ajouta Mrs. Christiansen.

— Il se trimballe toujours avec ce canard, fit valoir la vieille Nell.

Toutes se tournèrent vers elle.

— Non, toi tu penses à Chester, rectifia Iona.

— Oh.

Opal croisa farouchement les bras sur sa poitrine.

— Je sais de source sûre que c'est un coureur de jupons, déclara-t-elle.

— Oh non, il n'est pas comme ça, le défendit Iona.

— Tu dis ça comme si tu le déplorais, observa Ursula.

— C'est de Chester que vous parlez ? s'informa Nell.

Et toutes de s'écrier en chœur :

— Non !

La chambre de Nathalie baignait dans une épaisse fumée de cigare grise qui évoquait quelque réunion politique clandestine. Dick se tenait à califourchon sur une chaise ; Pierre, qui avait ôté sa veste et son nœud papillon, était assis sur le lit, la tête dans les mains.

— Je vais te dire, un type comme toi ne pourrait pas rêver meilleure épouse, affirma Dick avec héroïsme. Elle est drôle, belle, intelligente – ça crève les yeux que c'est quelqu'un de bien. Et en plus, ça se voit comme le nez au milieu de la figure qu'elle t'aime…

Pierre releva la tête, révélant son appendice nasal couvert de pansements, qui, par suite de ses démêlés avec les portes, n'avait plus rien de noble.

— C'est toi qu'elle aime ! s'insurgea-t-il.

Dick porta son cigare à sa bouche et considéra cette hypothèse avec soin. La fumée s'étira jusqu'au plafond, ondulant comme une algue.

— Elle essayait de te rendre jaloux, estima-t-il.

— Elle est folle !

Le fluet Carlo se pencha pour faire tomber la cendre de son cigare dans un gobelet en plastique posé par terre, à côté duquel il remarqua le mocassin Ferragamo que Pierre avait déchiré sur le chemin de Seldom trois jours auparavant.

— Et à qui elle est c'te pompe, à votre avis ?

Pierre se retourna, touché par cette marque de tendresse.

— Elle l'a gardée ?

— Là, tu vois, conclut Dick.

Dans la pension de Mrs. Christiansen, beaucoup dormaient. Ursula était couchée sur le sol de la chambre de Iona, un bras

autour de son poste stéréo. Dans le couloir, les deux adolescents serraient leurs bouteilles de plongée contre eux, assoupis contre la rampe de l'escalier principal. Owen ronflait dans le couloir, devant le buffet, en équilibre précaire sur les pieds arrière de sa chaise. Carlo, lui, était allongé sous le buffet et de la confiture lui gouttait sur la joue. Le camionneur de Sidney somnolait, adossé à son tonnelet de bière, étranglant d'une main la carafe à vin en forme de colvert, à moitié remplie de bière.

L'aube approchait. Dick, toujours frais et dispo sur sa chaise, feuilletait le journal de Bernard LeBœuf qu'il avait offert à Nathalie.

Le père Picarazzi était étendu à plat ventre sur le canapé jaune du rez-de-chaussée, en chaussettes ; les clés de son van Volkswagen gisaient sur le sol, à côté de sa main inerte.

À l'étage, dans la salle de bains, Pierre faisait un brin de toilette. Tandis que l'eau coulait dans le lavabo, il rejeta sa crinière blonde en arrière, rajusta son nœud papillon, frôla du bout des doigts les pansements sur son nez et se regarda longtemps dans le miroir, l'air défait.

— *Imbécile*, lâcha-t-il à l'adresse de son reflet avant de fermer le robinet et de quitter la salle de bains.

À l'autre extrémité du couloir surpeuplé, Nathalie lui faisait face, telle une *pistolera* le provoquant en duel. Elle leva bien haut les clés du van du père Picarazzi.

— *Allons-y*, lança-t-elle.

Lever de soleil sur le Nebraska. L'indigo du ciel virait au bleu électrique et au magenta au-dessus de la cime des arbres, noire comme de l'encre, cependant qu'à l'est l'horizon se nimbait d'une brume d'un rose doré. Le vieux van Volkswagen était arrêté sur un pont à poutres métalliques qui enjambait Frenchman's Creek. Les deux portes latérales coulissèrent. Pierre et Nathalie sortirent, dans le plus simple appareil. Des rais de lumière striaient le sous-bois et le soleil se levait en arrière-plan, pareil à un globe d'or rouge en fusion, lorsque Nathalie, puis Pierre escaladèrent les poutrelles latérales du pont. Ils baissèrent les yeux vers la rivière mouchetée de taches de soleil, tandis que Nathalie comptait :

— *Un, deux, trois…*

Ils se jetèrent nus dans l'eau glacée. Le froid leur coupa le souffle, mais dès qu'ils se mirent à nager, ils se firent à la température.

— Il y a trop d'obstacles à ce que nous nous mariions, déclara Nathalie.

— *C'est vrai*, reconnut Pierre. *Par exemple…*

— En anglais, *monsieur*.

— Tu as cette graine de folie.

— Et toi, tu es faux jeton.

— Tu n'as aucun sens des affaires.

— Parce que toi oui ?!

— Mauvais exemple. Mais tu te lèves trop tôt et tout de suite, tu mets de la musique comme Fred Astaire et Gene Autry.

— Toi, tu te couches trop tard et tu es une vraie pipelette.

Elle s'arrêta de nager, plaça ses deux mains sur la tête de Pierre et l'immergea dans les eaux bienfaisantes de Frenchman's Creek en comptant à nouveau :

— *Un… deux… trois… quatre… cinq… six… sept…*

Elle le laissa remonter. Pierre reprit sa respiration, haletant, et rejeta en arrière ses cheveux longs d'un mouvement de tête pendant que Nathalie s'éloignait innocemment en flottant. Tout en nageant à sa suite, Pierre admit :

— Je suis inconsidéré envers toi.

— En quel sens ?

Pierre se lissa les cheveux de la main et se laissa flotter sur le dos.

— Eh bien, je ne pense pas assez à ce que tu ressens.

Elle aussi flottait sur le dos ; ses seins affriolants affleuraient à la surface de l'eau, et sa chevelure noire ondoyait autour de sa tête comme un halo. Elle le dévisagea avec une expression sérieuse.

— D'un autre côté, tu ne penses pas non plus à qui que ce soit d'autre.

Cette révélation parut remonter le moral de Pierre.

— Mais oui ! C'est vrai !

— Un instant, intervint Nathalie.

Elle le coula à nouveau, mais, cette fois-ci, s'enfonça dans la rivière à sa suite.

Ils émergèrent un instant plus tard, pleins d'ardeur, s'embrassant à pleine bouche, enlacés.

— Je suis un idiot, se fustigea Pierre. Une bête. Un monstre.

— Pas plus que la plupart des hommes, tempéra Nathalie.

— Tu es trop belle pour moi !

Elle sourit et caressa le visage racé de son fiancé.

— Peut-être qu'avec le temps tu deviendras moins laid.

Ils se regardèrent dans les yeux et elle sentit son propre cœur battre la chamade. D'un commun accord, ils disparurent tous deux sous l'eau.

Quelques vaguelettes plissèrent la surface, puis plus rien – rien que le silence. Ils remontèrent lentement, ne laissant dépasser que leurs yeux. Après mûre considération, ils sortirent la tête de la rivière pour parler.

— Tentons le coup, laissa tomber Pierre avec des accents de desperado taciturne et implacable.

— O.K., répondit Nathalie en l'imitant.

La voix de Dick se fit entendre :

— On vous rejoint !

Pierre et Nathalie se retournèrent, juste à temps pour voir Dick et Iona nus, la main dans la main, unis de corps et de cœur, plonger depuis le pont en poussant des cris d'exultation.

31

Le fastueux bal de clôture des Festivités qui se déroulait chaque année sur le champ de foire le samedi soir se mua donc en un glorieux banquet de mariage en l'honneur de M. et M^me^ Clairvaux-Smith ainsi que de Mr. et Mrs. Christiansen-Tupper. Le festin surgelé de Carlo, dûment décongelé, s'étalait sur plusieurs tables où chaque mets était présenté par un petit carton maintenu en place par un cygne en origami. Des milliers de ballons colorés tapissaient le toit du chapiteau à bestiaux, des drapeaux français et américains étaient suspendus à l'entrée et le sol couvert de parquet. Tout le monde, y compris les enfants, était habillé de costumes français du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècle et des centaines de Nebraskais tout sourire avaient fait le déplacement de localités aussi reculées que Valentine ou Omaha pour voir les deux couples ouvrir le bal au son de *Isn't It Romantic ?* chanté par Ella Fitzgerald.

Assis derrière l'une des tables qui entouraient la piste, Owen et Carlo, coiffés de bérets très chic, se pressaient autour du micro de la sono empruntée au gymnase du lycée.

— Comme vous pouvez le voir, Nathalie et Iona ont, l'une comme l'autre, opté pour le chignon, commenta Owen. Et toutes deux arborent un diadème orné de pierres précieuses.

— La différence vient des robes, poursuivit Carlo. Iona a choisi une ravissante robe à manches longues en satin, avec un décolleté en cœur et une jupe bouffante en soie rehaussée de perles.

Owen houspilla son ami à mi-voix.

— Carlo, tu fais trembler la table.

— Désolé, s'excusa celui-ci en tâchant d'immobiliser sa jambe à deux mains.

Owen enchaîna :

— Et Nathalie est absolument exquise dans une robe de mariée de modèle Saint-Tropez avec de fines bretelles et une jupe longue en satin mat.

Nathalie noua ses mains derrière la nuque de son mari et commença à se balancer en rythme avec lui en fredonnant :

— *« Isn't it romantic ? Music in the night, a dream that can be heard. Isn't it romantic ? Moving shadows write the oldest magic word. »* [« N'est-ce pas romantique ? La musique dans la nuit, tel un rêve que l'on entendrait. N'est-ce pas romantique ? Les ombres mouvantes qui épellent la plus vieille des formules magiques. »]

Opal déplia un écran de projection blanc et Mrs. Christiansen alluma le projecteur de diapositives du lycée et afficha une photo humoristique prise par Gras-double, qui montrait Nathalie, Iona et Mrs. Christiansen massées devant le miroir d'une coiffeuse à l'étage afin de mettre la dernière main à leur coiffure.

Pierre ébaucha un pas de deux et chantonna :

— « *I hear the breeze playing in the trees above. While all the world is saying you were meant for love. »* [« J'entends la brise jouer dans la feuillée. Le monde entier le dit : tu étais faite pour aimer. »]

Clic. Mrs. Christiansen passa à une diapositive sur laquelle Dick, Owen, Carlo et le père Picarazzi faisaient la grimace en tirant Pierre par la taille comme pour le ramener de force dans l'église. Clic. Nathalie et Iona enfilant leurs jarretières et exhibant leurs gambettes, tandis qu'Opal, Nell, Onetta et Ursula portaient la main à leurs bouches, feignant d'être choquées.

Sur la piste de danse, Dick tournoya et renversa Iona en arrière. Elle rit et entonna avec Ella Fitzgerald :

— « *Isn't it romantic ? Merely to be young on such a night as this ? Isn't it romantic ? Every note that's sung is like a lover's kiss. »* [« N'est-ce pas romantique ? D'être jeune par une nuit comme celle-ci ? N'est-ce pas romantique ? Chaque note de chaque chanson pareille au baiser d'un amant. »]

Clic. Une diapositive de la cérémonie de mariage : Pierre debout, la main tendue, attendant l'alliance, et Dick, les poches

de pantalon retournées, faisant mine de l'avoir perdue. Clic. Même scène, mais rôles inversés.

Et Dick de chanter à son épouse :

« *Sweet symbols in the moonlight. Do you mean that I will fall in love perchance ? Isn't it romance* ? » [« Doux symboles au clair de lune. Voulez-vous dire que je trouverai l'amour, peut-être ? N'est-ce pas romanesque ? »] Clic. Owen et Ursula levant des pelles pleines de riz, faisant les pitres pour le photographe en attendant la sortie des deux couples radieux sur les marches de l'église. Clic. Un cliché pris après que Nathalie eut lancé sa jarretière dans la foule – le routier de Sidney brandissant l'objet de toutes les convoitises au-dessus de la mêlée, hors de portée de Carlo.

Nathalie et Pierre s'embrassèrent et tout Seldom – Carlo et Ursula, le père Picarazzi et Opal, Onetta et la vieille Nell – les rejoignit sur la piste de danse, avant de reprendre en chœur avec Ella Fitzgerald :

— « *Sweet symbols in the moonlight. Do you mean that I will fall in love perchance ? Isn't it romantic ? Isn't it romance* ? » [« Doux symboles au clair de lune. Voulez-vous dire que je trouverai l'amour, peut-être ? N'est-ce pas romantique ? N'est-ce pas romanesque ? »]

Gras-double s'accroupit afin de prendre une photo clin d'œil d'Owen faisant semblant d'être saoul, la tête posée à plat sur la table, la bouche grande ouverte, à côté d'une bouteille de vin rouge renversée, identique à celles que sous peu distribuerait la firme Smith et fils.

FIN